
UC-NRLF
$B 283 455



CLAIRE

CATALANZI.

TOME PREMIER.

21

CLAIRE

CATALANZI,

OU

LA CORSE EN 1736;

PAR

L'AUTEUR DU DUC DE GUISE A NAPLES,

LE COMTE A. DE PASTORET.

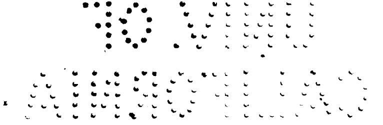
TOME PREMIER.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1838



INTRODUCTION.

Celui qui a écrit cet ouvrage n'a point eu la prétention d'en faire un ouvrage historique ; il a voulu seulement essayer de peindre les mœurs intérieures d'un peuple trop peu connu et trop sévèrement jugé. Ces mœurs étant presque entièrement demeurées les mêmes, surtout dans les campagnes, il était sans inconvénient de reporter l'action du

livre à un siècle en arrière ; et l'époque choisie se rattachant à des événements qui ne sont pas les moins singuliers de ce temps, on a cru pouvoir y mêler les personnages. Toutefois, comme la Corse et son histoire sont en général très-peu connues, il ne sera peut-être pas sans intérêt de trouver ici un exposé sommaire des motifs et des événements principaux de l'insurrection qui, commencée huit années avant celle dont on va parler, ne se termina réellement qu'en 1768, au moment du traité qui donna la Corse à la France.

Ce serait remonter beaucoup trop loin, et fatiguer inutilement l'attention du lecteur, que de rechercher par quelle suite de guerres la Corse, Phocéenne d'abord ou Etrusque, devint Carthaginoise, Romaine, Vandale, Sarrasine ; comment Ugo Colonna, parti de Rome en 816 avec mille fantassins et deux cents chevaux, chassa les Sarrasins, et fonda dans l'île une domination qui fut renversée, et une famille qui subsiste encore ; comment

les Génois et les Pisans, sous le patronage des papes ou sous l'autorité de l'empereur, prétendirent tour à tour à la souveraineté de la Corse ; et comment, après mille vicissitudes, Gênes y établit enfin un pouvoir trop absolu pour être juste, trop inquiet pour être modéré. Ce qu'il faut dire seulement, et ce dont on retrouvera quelquefois la trace dans le cours de cette narration, c'est que depuis 1195, époque où le premier vaisseau Génois s'empara de Bonifaccio à la faveur d'une fête, jusqu'en 1569, année où le fils du grand San-Piétro, Alphonse d'Ornano, se retira en France, les Corses luttèrent presque constamment, et les armes à la main, contre la domination Génoise. Ce combat ne cessa que lorsqu'il fut absolument sans espérance ; mais les souvenirs, les traditions même en survécurent, et se transmirent de génération en génération chez un peuple à qui le reste du monde est trop étranger pour le distraire de ses intérêts de famille ou de ses sentiments de patrie.

Quoi qu'il en soit de ces faits plus anciens, la république de Gênes était, au commencement du XVIIIe siècle, souveraine de l'île de Corse. Un commissaire général, appelé quelquefois aussi provéditeur, y était le représentant et le délégué du sénat. Cinq évêques, car il y avait encore à cette époque cinq évêchés en Corse, y occupaient les siéges de Mariana, d'Aleria, d'Ajaccio, de Nebbio, de Sagonne, quoiqu'une partie de ces villes fût ruinée, et que plusieurs des résidences épiscopales eussent dû être tranférées ailleurs. Un commandant des troupes, un trésorier, un auditeur général chef de la justice, étaient placés sous les ordres du provéditeur. Tous ces officiers étaient Génois ; la durée de leurs fonctions était assez limitée. Le plus considérable de leurs traitements ne montait pas à neuf cents sequins par an ; et cependant plus d'un d'entre eux était revenu riche de ce pauvre pays. Les impôts, sans être démesurément élevés, étaient perçus avec une extrême rigueur, et

basés sur les principes d'une administration toute étrangère à l'île. Les troupes étaient Génoises, et ne se regardaient en Corse que comme en pays étranger ou conquis. Les lois Génoises régissaient les procès, et détermi-naient une pénalité habituellement fort sé-vère. On avait laissé aux Corses la division de leurs pièves ou cantons, qui renferment chacun un certain nombre de paroisses, la nomination de leurs pères des communes, magistrats locaux, élus dans les paroisses pour remplir des fonctions que leur nom ex-plique assez, et l'élection de douze députés chargés de défendre, auprès du gouverneur, les intérêts de leurs concitoyens; mais on avait mis des officiers et des podestats Génois partout où l'on avait pu les placer. A côté des pères des communes, les juges inférieurs étaient Génois, aussi bien que les collecteurs d'impôts; et, quant aux députés, le provéditeur, n'étant point obligé d'avoir égard à leurs représentations, en faisait ordinaire-

ment si peu de cas, que leur intervention ne servait qu'à manifester plus hautement la faiblesse d'un côté, le despotisme de l'autre. Il n'y avait donc, entre les maîtres et les sujets, ni confiance, ni affection, ni lien; et, pour tout dire en un mot, Gênes considérait la Corse comme une conquête, et les Corses considéraient la république de Gênes comme un oppresseur.

Une telle disposition des deux parts fait suffisamment pressentir dans quelle muette et réciproque hostilité chacun de ces deux peuples demeurait par rapport à l'autre, quelle influence pouvait avoir le choix des hommes, et quels événements pouvaient sans cesse se produire. La Corse était presque effacée du rang des nations, lorsqu'en 1730 un événement imprévu vint relever la bannière oubliée de l'indépendance Cyrnéenne. J'ai cherché dans les renseignements les plus authentiques à quel motif fut dû ce mouvement, si fort inattendu en apparence, et si

naturel quant au fond des choses : je n'en ai pas découvert d'autres que l'oppression et le besoin de la liberté. L'Angleterre, la Toscane, l'Espagne, que l'on accusa plus tard d'avoir favorisé l'insurrection, la France, qui seule enfin profita de cette lutte, furent également étrangères à ses premiers efforts. « Très-saint Père, » disaient deux ans après les chefs du gouvernement Corse en mettant aux pieds du souverain pontife la proposition d'un arbitrage conciliatoire, « le joug que » faisait peser sur nous la sérénissime répu» blique de Gênes était devenu tellement in» supportable ; les officiers nous ruinaient par » de telles exactions ; les gabelles étaient si » fort exagérées, au mépris des conventions » faites et des promesses répétées ; les offices, » les dignités, les emplois, l'administration » de la justice, étaient si exclusivement et si » durement réservés aux étrangers ; l'impu» nité accordée au meurtre se vendait si pu» bliquement ; le sang répandu et la liberté

» ravie demeuraient depuis si longtemps sans
» récompense, que notre voix s'est élevée
» enfin vers le Seigneur, qui est aussi le Dieu
» de la vengeance, et que nous avons saisi
» nos armes en invoquant son nom [1]. »

Quelques mots maintenant suffiront pour faire connaître les causes accidentelles du soulèvement. Ce fut, comme nous le disions tout à l'heure, ce fut en 1730, au commencement de février, sur les plages de Bozio et de Tavagna, dans le cap Corse, c'est-à-dire dans la partie septentrionale de l'île, que le mouvement commença. La république avait créé, en 1715, une imposition qui devait être temporaire, et que l'on avait prorogée. L'établissement de la gabelle avait suivi; la gabelle faisait payer très-cher le sel étranger; et, pour favoriser son extension, les provéditeurs avaient défendu la fabrication du sel marin

[1] Mémoire du royaume et gouvernement de Corse à la sainteté de N. S. P. le pape, du mois de mai 1731.

dans les étangs d'Aléria. Une taxe de 18 sous 4 deniers par tête avait été mise à raison et pour garantie du port d'armes, et le port d'armes avait ensuite été défendu. Tous ces impôts étaient en ferme, et les collecteurs ne s'en montraient que plus impitoyables. Deux d'entre eux vinrent au cap Corse, lever la taxe des 13 sous 4 deniers par tête : on les repoussa. Ils appelèrent à leur aide le juge ou podestat génois : mais ce juge avait lui-même un intérêt dans la ferme; les insulaires ne virent plus en lui le magistrat, mais le fermier; le juge et les collecteurs furent chassés. De Bastia, ou la Bastie, comme l'appellent toujours les dépêches, à la piève de Tavagna, la distance n'est pas grande. Un messager, envoyé pour porter l'avis de la résistance des insulaires, ramena de Bastia quarante soldats qui devaient assurer le recouvrement de l'impôt : les quarante soldats furent enveloppés. Le gouverneur fit partir un nouveau détachement, assez fort pour triompher de cette

résistance passagère; mais, quand ce détachement parut, le tocsin sonnait dans les villages. Les cornets des pâtres retentirent dans la montagne, des feux allumés appelèrent aux armes les communes. Huit jours après, les insurgés avaient pris et pillé la vieille ville de Bastia. Au mois de mars, ils étaient 8 à 9,000 [1]; ils étaient 14,000 au mois d'avril [2]. Ils menaçaient Ajaccio, bloquaient Algaiola, occupaient le cap Corse, faisaient battre une monnaie de guerre, et mettaient sur leur étendard la tête de Sampier d'Ornano, celui qui avait voulu délivrer la patrie [3]. La république de Gênes, surprise d'abord, puis indignée, songea cependant à employer des mesures de conciliation. Mais sa conciliation était sans bonne foi : les discours tenus furent suivis

[1] M. Coutlet à M. de Maurepas, le 14 mars 1730.

[2] M. de Campredon à M. de Chauvelin, le 11 avril 1730.

[3] M. Coutlet à M. de Maurepas, les 10 et 25 avril 1730.

d'effets contraires, les promesses furent rétractées : l'insurrection se développa, s'agrandit, devint redoutable : force fut à la République de retirer ses négociateurs et d'envoyer des troupes. Le temps, qui marchait cependant, avait donné aux Corses un peu plus de confiance. Ils avaient pris ou acheté quelques canons, quelques armes ; ils élurent pour généraux André Colonna Ciaccaldi et Louis Giafféri ; ils défendirent la perception de l'impôt Génois sur toute l'étendue de l'île, et se firent à eux-mêmes, par l'organe de leurs généraux, un code provisoire de lois [1]. Sur ces entrefaites, un de leurs chefs les plus renommés, Fabio Filinghieri, tomba dans une embuscade : il ne fut pas traité même en soldat; les Génois le firent fusiller, puis son corps fut coupé en quartiers, traîné dans les rues de Bastia, et attaché par morceaux à des pieux infâmes. La

[1] Bando dé Leggi, pubblicato nella citta di Corte, adi 29 gennaro 1737.

nuit qui suivit, Bastia fut entourée : quelques Corses, arrivés jusque sur la place, détachèrent pieusement et emportèrent les restes du malheureux Fabio Filinghieri. Au jour naissant, ces restes étaient déposés devant l'église de sa commune, les Corses étaient rangés alentour, et l'un d'entre eux, plus petit, plus jeune, priait à genoux. Celui-là se releva, et l'on crut revoir le chef mort : c'était la fille de Fabio, couverte des habits de son père. Elle fit un signe : les prières de l'absoute furent dites à voix basse; puis elle se baissa vers le corps qu'elle avait soigneusement lavé et rendu à sa forme primitive; elle se remit à genoux, suça la plaie la plus proche du cœur, et rejetant tout à coup sa tête en arrière : « Il avait du sang encore, s'écria-t-elle, et il » me l'a donné pour joindre à celui qu'il avait » mis dans mes veines! Je puis tenir sa place, » et je la tiendrai. » Elle s'élança en disant ces mots, les Corses la suivirent; et une nouvelle défaite apprit, le soir, aux Génois comment

les mânes de Fabio voulaient être vengés [1].

Mais ce n'était pas assez pour les insulaires de résister, et même de vaincre. L'ancienne domination Génoise, déjà ébranlée, demeurait encore au milieu d'eux, avec la vieille autorité de ses souvenirs. Ce qu'aucun peuple d'Europe n'eût imaginé au XVIIIe siècle, ils le firent. Ils assemblèrent à Orezza deux théologiens de chacun des ordres qui possédaient un couvent dans l'État; et là, en présence des généraux, une députation solennelle des pères des communes demanda sincèrement à ces ministres du Seigneur s'ils pouvaient continuer à combattre pour leur indépendance, si leur cause était sainte aux yeux du Très-Haut, et si nul homme sur la terre ne pouvait les accuser de félonie. Cette admirable soumission, ce spectacle si grand d'hommes prêts à faire le sacrifice de leur vie et n'osant faire

[1] M. Coutlet à M. de Maurepas, le 11 juillet 1730. M. de Campredon à M. de Chevaulin, le 26 sept. 1730.

celui de leur conscience, fut suivi d'une adhésion non moins imposante. Les religieux se prosternèrent tous devant l'autel; puis se tenant par la main, ils se retournèrent vers les généraux, et le plus vieux des moines portant la parole au nom des autres : « Allez et » combattez, dit-il; vous ne demandez que » justice, et les hommes la doivent aux hom» mes s'ils veulent l'obtenir de Dieu [1]. »

Toutefois, une nouvelle expédition se préparait à Gênes. Des barques armées croisaient au long des côtes pour empêcher les arrivages. Les Corses, prêts à s'engager dans d'autres combats, poussèrent une reconnaissance générale sur les possessions Génoises, afin de se procurer des vivres, et, s'il s'en trouvait, quelques munitions. Leurs femmes et leurs enfants firent une récolte rapide de tout ce

[1] M. Coutlet à M. de Maurepas, le 13 mars 1731.
M. d'Angelo à M. de Maurepas, le 7 mars 1731.
Manifeste de la nation Corse, du mois d'avril 1732.

qu'ils purent atteindre dans les fermes, dans les maisons ou sur les terres ennemies : mais une maison, une terre, des fermes furent respectées : c'étaient la demeure et les propriétés de Jérôme Véněroso, sénateur de la république et naguère gouverneur de l'île. Il était Génois, il était venu au nom de leurs oppresseurs, mais il avait été bon pour les Corses, il leur avait montré de la confiance, il était jadis allé sans armes au milieu d'eux. Rien de ce qui lui appartenait ne fut détourné. Sa demeure eut des sentinelles, ses champs des sauvegardes [1].

Sur ces entrefaites, Louis Giafféri, revenant en hâte de Toscane, apporta sur la côte cent barils de poudre, seize pièces de canon de fer, cinq cents fusils, cinq cents pistolets, que des négociants anglais lui avaient fournis [2]. Une tartane inconnue, échappant à la

[1] M. Coutlet à M. de Maurepas, le 3 juillet 1731.

[2] M. Coutlet à M. de Maur., 26 juin et 3 juillet 1731.

surveillance des croiseurs, mit à terre cinquante-six barils de poudre et trois mille fusils. Un vaisseau français, pris d'abord, puis relâché, apporta dix canons, trois mortiers et soixante barils de poudre [1]. D'un autre côté, l'empereur, cédant aux instances, dix fois réitérées, de la république de Gênes, consentit enfin, dans des vues assez intéressées pour être claires, à mettre des troupes à sa disposition; et trois mille six cents Allemands, conduits par le baron de Wachtendonck, débarquèrent à Bastia le 10 août 1731 [2]. La guerre prit dès ce moment un autre carac-

[1] Cette intervention secrète de la France donna lieu à quelques débats où le cabinet de Versailles parla très-haut; mais une relation envoyée par M. de Campredon, le 14 août 1731, fait voir que les Génois n'en crurent pas moins au secours que donnait sous main la France.

[2] M. Coutlet à M. de Maurepas, le 14 août 1731.

M. de Campredon à M. de Chauvelin, le même jour.

tère; mais les Corses ne s'en montrèrent pas effrayés, et cette première lutte des troupes régulières contre les insulaires armés dura plus d'une année avec des succès divers. Le prince Louis de Wurtemberg remplaça le baron de Wachtendonck qui avait été obligé de capituler [1]. Huit à neuf mille soldats autrichiens furent successivement envoyés dans l'île. Le prince de Wurtemberg, après avoir annoncé des dispositions conciliantes, passa promptement aux mesures sévères : il mit à prix la tête des principaux des chefs, Louis Giafféri, André Ciaccaldi, Ignace Aitelli et Simon Raphaelli [2], il ordonna de nouveau le désarmement général qu'avait exigé le sénat de Gênes [3]. Les négociations et les apparences

[1] M. Coutlet à M. de Maurepas, les 6 novembre et 6 décembre 1731.

[2] M. de Campredon à M. de Chauvelin, le 25 mars 1732.

[3] Bando del 4 agosto 1731. — Je le donnerai à la fin de ce volume, aussi bien que le mémoire des

de douceurs n'inspiraient plus de confiance : les rigueurs ne produisirent pas un moment d'hésitation ni de crainte. Les Corses, souvent vainqueurs, quelquefois vaincus, répondirent à toutes les propositions, comme à toutes les menaces, qu'ils pouvaient bien consentir à se soumettre, mais seulement sous de certaines conditions, seulement avec de certaines garanties, qu'ils avaient fait connaître leurs demandes dont ils ne se départiraient en aucun cas, et qu'en aucun cas non plus ils ne traiteraient que sous la garantie de l'empereur, qui pouvait seul contraindre les Génois de rester fidèles à leurs promesses. Le prince de Wurtemberg parut enfin céder à cette insistance. Il assembla, le 13 mai 1732, une sorte de congrès, où le sénat, l'empereur et les Corses eurent leurs représentants. Giafféri porta la parole pour ses compatriotes. Le

demandes des Corses et la première déclaration d'accommodement émanée du doge et du sénat.

prince de Wurtemberg promit, au nom de l'empereur et du sénat, la réformation des abus, une amnistie générale et sans exception, et le retrait des mesures de rigueur. Rivarola, commissaire général des Génois, s'engagea moins, mais ne parut faire aucune résistance. La convention fut signée. Le plus grand nombre des Corses rentrèrent dans leurs paroisses. De Saint-Florent, de Cervione, de la Balagne, on apporta les armes qu'on était convenu de rendre ; puis, les Allemands établirent leur quartier général à Corte, quatre bataillons à Calvi, près d'Aléria de gros détachements, leur avant-garde à Bastia [1]; puis, le 4 juin, Louis Giafféri, André Colonna Ciaccaldi, Ignace Aitelli et Simon Raphaelli furent arrêtés et jetés dans les prisons génoises [2]. Le 18 juillet, le prince de Wurtemberg vint

[1] M. Coutlet à M. de Maurepas, les 20 et 26 mai 1731.

[2] M. Coutlet à M. de Maurepas, le 24 juin 1732.

débarquer à Gênes; et, si l'on en croit les dépêches, il y reçut en argent le prix de 2,500 ducats par tête, promis à qui livrerait chacun des chefs rebelles. Dix mille ducats, ajoute celui qui raconte ce fait, c'est vendre son honneur bon marché [1].

Il n'y avait pas longtemps [2] que les Corses disaient dans une proclamation : « Aucun sou- » verain n'a compassion de nous; aucun ne » nous écoute et ne nous protége : mais voilà

[1] M. Coutlet à M. de Maurepas, le 29 juillet 1732. — M. Coutlet rapporte ceci comme un bruit répandu à Gênes, et je le donne d'après lui; vingt-cinq ans après, j'ai lu la lettre; le fils de ce prince, Louis-Eugène de Wurtemberg, demandait que le roi de France l'autorisât à s'emparer de la souveraineté de la Corse et à en chasser les Génois. Sa lettre est du 16 octobre 1755. Selon une autre dépêche de M. Coutlet, en date du 3 février 1733, M. Colménéro, envoyé Génois, avait reçu pour récompense de ses bons offices dans cette affaire, 500 pistoles d'Espagne et un diamant de prix.

[2] C'était au mois d'avril 1732.

» Dieu qui est le père des pauvres, Dieu qui » entend nos gémissements et qui voit nos mi» sères, et qui daignera peut-être élever la » main en notre faveur [1]. » A la nouvelle de l'arrestation des quatre chefs, un murmure sourd courut dans toute l'île. Quelques pièves reprirent les armes. Erasme Orticone, don Mario Salvi, Pierre d'Ornano, ne réussirent qu'à grand'peine à contenir ce premier élan d'indignation. Un cri s'éleva contre les étrangers. Le baron de Wachtendonck, enfermé dans Ajaccio, fut au moment d'être victime d'un mouvement populaire; et, comme il rentrait, environné de soldats, dans la maison qui lui servait de quartier général, un paysan s'approcha de lui, lui remit une lettre ouverte, et s'éloigna sans témoigner la plus légère crainte. « A vous, baron de Wachten» donck, portait cette lettre ouverte, à vous » et aux sérénissimes doge et seigneurs de la

[1] Manifeste des Corses, déjà cité, p. 12, note 1.

» république de Gênes. Vous ne confirmez » point nos traités, vous tenez en captivité » nos chefs ; nous avons droit de revendiquer » les uns et les autres. Si dans quatre mois nos » traités ne sont pas confirmés, si nos chefs ne » sont pas libres, les mêmes hommes qui ont » combattu pour la Corse sauront bien combat» tre contre Gênes. Sachez-le, baron de Wach» tendonck ; sachez-le, doge et sénat de la ré» publique : c'est don Mario qui vous le dit. »

Mais, comme l'écrivait un des ministres du roi de France, une fois l'affaire engagée, il était certain que l'on y consulterait pour le moins autant la dignité de l'empire que l'intérêt des Génois [1]. Le sénat avait rendu compte à la cour de Vienne de l'arrestation de quatre chefs de la Corse [2]. Il demandait qu'on l'approuvât ; il soumettait en même temps le pro-

[1] M. de Maurepas. Lettre à M. de Campredon, du 22 juin 1738.

[2] On fit en même temps arrêter dans une église,

jet d'édit conciliatoire qu'il voulait accorder aux insulaires, et demandait que l'on n'y changeât rien. Le marquis Pallavicini, ministre de la république, avait été chargé de ce message, et après quelques négociations, il avait presque obtenu ce que le sénat souhaitait. Les Corses en furent instruits. Érasme Orticone partit pour Vienne, au péril de sa propre liberté. Thomas Boërio, consul d'Espagne à Venise, et né aussi en Corse, courut auprès du prince Eugène, sous les ordres de qui naguère il avait servi. Ni l'un ni l'autre n'avaient d'argent à répandre, point de faveurs à promettre, point de présents à faire; mais ils avaient leur conviction, leur bon droit, le bon droit de leurs concitoyens et de leur patrie. Le prince Eugène se souvint une fois qu'il était Français, et qu'en France, peu-

pendant la messe et jusqu'aux genoux du prêtre, un officier appelé Gentile, que l'intervention de la France eut grand'peine à dérober au supplice.

ple, gentilhomme ou souverain doit tenir sa parole. Il parla lui-même à l'empereur, et l'empereur aux Génois. Après une année de captivité, de mauvais traitements peut-être, les prisonniers furent mis en liberté. On les fit venir au sénat. On offrit à Giafféri le brevet de capitaine et vingt piastres d'Espagne par mois, au curé Aitelli un bénéfice considérable dans l'état de Gênes [1]. Ils ne répondirent que par une profonde inclination, et le soir ils avaient disparu. Giafféri fut à Parme, où l'infant D. Carlos le fit colonel, Ciaccaldi à Barcelonne, Raphaëlli à Rome, Aitelli à Livourne. L'Espagne, le pape, la Toscane les accueillirent, comme le duc de Parme avait accueilli Giafféri; et des deux rivages de la Méditerranée, ces courageux représentants de l'indépendance Cyrnéenne tinrent les yeux fixés sur leur île.

[1] M. Coutlet à M. de Maurepas, les 28 avril et 19 mai 1733.

Durant ce temps, l'on avait envoyé à Bastia les articles d'accommodement accordés par la république de Gênes, et garantis par l'empereur. De raisonnables concessions y étaient faites. Un orateur du peuple Corse devait résider à Gênes, dix-huit députés Corses être réunis à Bastia, deux juges nationaux être adjoints, dans le tribunal, aux magistrats étrangers; des familles anciennes du pays être inscrites au livre d'or de la république. Les impôts anciens, et non payés, étaient remis; la gabelle était abolie pour un an; la taxe des armes modifiée [1]. Si tout cela est vrai, dirent les agents de la France, ce sera le bonheur de MM. de Gênes, car la tranquillité pourra peut-être se rétablir par ce moyen. Si l'on n'y tient la main, aussitôt le départ des Allemands, le soulèvement recommencera dans l'île [2]. Mais quoi! les sujets de la

[1] Bando pubblicato a di 17 maggio 1733.

[2] M. Coutlet à M. de Maurepas, le 21 avril 1733.

république ne perdront pas plus l'habitude de tromper les uns et de grappiller sur les autres, que celle de faire la méridienne [1].

Cependant, M. de Rivarola, provéditeur de la république, fit rassembler sur la place de Bastia les habitants principaux, les autorités, les chefs de paroisses; et M. de Wachtendonck, commandant des troupes, réunit hors de la ville les pères des communes voisines, les officiers, les paysans qui voulurent se rendre au camp. Au camp et dans la ville, on lut à haute voix les édits et les promesses du sénat. M. de Wachtendonck et M. de Rivarola dirent ensuite quelques mots pour célébrer la générosité de la république, et la magnanimité de l'empereur, et la paix rétablie, et la tranquillité rendue à l'île. Dans la ville, comme dans le camp, les paysans, les notables, les curés, les pères des communes

[1] M. de Campredon à M. de Chauvelin, le 16 juin 1733.

écoutèrent sans répondre, s'éloignèrent sans proférer une parole [1]. Ce silence avait-il une voix assez haute, et menaçait-il assez ceux qui se croyaient à jamais vainqueurs ?

Les Génois affirment qu'à partir de ce jour ils exécutèrent scrupuleusement les conditions accordées ; les Corses prétendent que, moins de six mois après les capitulations, les agents de la république tentaient de rétablir la gabelle, et de lever de nouveau l'impôt des armes [2]. Dès le moment où ce traité fut conclu, la cour de France, plus attentive à la situation politique de l'Italie, qui en ce moment occupait ses pensées et presque ses armes, et plus en état d'apprécier ce qui tient aux sentiments nationaux d'indépendance et d'honneur, témoignait la crainte qu'on n'eût suivi, des deux parts, une mauvaise route. Le re-

[1] M. Coutlet à M. de Maurepas, le 9 juin 1733.

[2] Manifeste et pétition des Corses adressés au roi Louis XV, au mois de juin 1738.

cours des Génois aux Allemands, disait-elle, a été si généralement désapprouvé qu'il ne fallait pas moins que le succès pour le justifier. Or, l'événement n'est pas favorable, car on ne sait aujourd'hui qui est le plus mécontent, dans toute cette affaire, des Génois, des Allemands ou des Corses [1]. La liberté qu'a l'empereur de prendre la part qu'il voudra bien à ce qui se passera dans l'île [2], n'est pas d'ailleurs le seul inconvénient qu'entraîne la soumission à la garantie de ce prince [3]; et, dans l'état où sont les choses, il conviendrait

[1] M. de Chauvelin à M. de Campredon, les 29 juin et 20 juillet 1733.

M. de Campredon à M. de Chauvelin, le 7 juillet 1733.

[2] La garantie donnée par l'empereur Charles VI, à la date du 13 mai 1733, porte qu'il s'engage à obliger la République à maintenir ses engagements, pourvu que les Corses se montrent sujets obéissants et fidèles.

[3] M. de Chauvelin à M. de Campredon, le 3 août 1733.

de tendre plutôt à se concilier qu'à s'aliéner l'esprit des Génois, et des Italiens en général [1].

C'est que, dans l'état où étaient les choses, la France, inquiète des projets et mécontente des procédés de l'empereur, se préparait à la guerre qui éclata au mois d'octobre 1733. Elle voyait donc avec peine que le sénat de Gênes se fût mis sous le patronage impérial. Elle faisait sentir à M. de Sorba, ministre de la république à Versailles, que peut-être il faudrait compter avec elle de ce moyen nouveau d'influence donné à Charles VI, et tout en accordant à ses prières un édit de prohibition pour le transport des armes et des munitions dans l'île, elle n'en témoignait pas moins que l'Espagne aurait bien pu avoir quelques titres à faire valoir sur la Corse [2], elle encou-

[1] M. de Chauvelin à M. de Campredon, le 15 septembre et le 18 octobre 1733.

[2] M. de Chauvelin à M. de Campredon, le 10 août 1733.

rageait le duc de Parme à protéger les exilés [1] et le grand-duc de Toscane à refuser la clôture de ses ports aux bâtiments sortis de Bonifaccio ou des autres parties de l'île [2]. La république, épuisée d'argent, exposée de la part du gouverneur du Milanais à des demandes sans cesse renaissantes [3], maudissait déjà les secours étrangers qu'elle allait être au moment de réclamer encore. Les Corses faisaient provision de fusils et de poudre [4]. Une occasion vint à se présenter, et le soulèvement éclata de nouveau. Jean-Jacques Castineto prit les armes dans la Piève d'Orezza [5];

[1] M. Coutlet à M. de Chauvelin, le 2 juin 1733.

[2] M. de Campredon à M. de Chauvelin, le 18 juillet 1733.

[3] M. de Campredon à M. de Chauvelin, le 7 juillet 1733.

[4] M. de Campredon à M. de Chauvelin, le 4 août 1733.

[5] M. de Campredon à M. de Chauvelin, le 6 octobre 1733. — M. de Campredon à M. de Maurepas, le 7 octobre 1733.

le cap Corse s'agita ; la Balagne fut occupée ; sur les hauteurs de Vescovato un étendard fut arboré, qui n'était plus celui de Gênes. Le sénat eut recours à Giafféri, qu'il avait tenu si longtemps captif, et lui demanda de ramener ses concitoyens à l'obéissance [1]. Giafféri refusa de répondre aux Génois, quitta la cour de Parme, se jeta dans une barque, et vint parmi les siens faire entendre de nouveau son cri de guerre et de liberté. Le sénat mit de nouveau sa tête à prix ; mais Giafféri n'était pas homme à s'en apercevoir. Paoli accourut de Naples, Ciaccaldi d'Espagne, Luc d'Ornano prit le commandement au delà des monts. Louis Giafféri, André Colonna Ciaccaldi, Hyacinthe Paoli, furent déclarés généraux du royaume. On fit quelques lois, on acheta beaucoup d'armes ; on s'adressa, pour trouver des protecteurs, à Naples, qui ne put

[1] M. de Campredon à M. de Chauvelin, le 6 octobre 1733.

rien ; à l'Espagne, qui n'osa rien ; à la France, qui ne jugea pas le moment venu; et les hommes n'étant et ne voulant être d'aucun secours à la cause de la liberté, la Corse mit sur son étendard le nom et l'image de la Vierge, mère du Seigneur, parce que, sous son égide, on pouvait combattre, et qu'après l'avoir priée, on pouvait mourir. La seconde guerre commençait, une guerre qui ne devait plus avoir pour Gênes que des succès trompeurs, une guerre d'indépendance, à la fin de laquelle un peuple entier fut donné par ceux qui ne l'avaient plus à ceux qui n'avaient pas droit de l'avoir.

C'est à la troisième année de cette guerre qu'est placée l'action du livre qu'on va lire.

Gênes, étant alors le point important d'une des routes de Rome et de Naples, et le passage le plus fréquenté peut-être de l'Italie, il était assez naturel qu'il s'y rencontrât des personnages de toute espèce. Les gens considérables y affluaient; les voyageurs et les

ministres avaient toujours un peu de temps à y demeurer ; on peut juger s'il s'y trouvait des aventuriers. Le résident et le consul de France étaient sans cesse occupés de quelque compatriote de cette espèce. Tantôt, c'était un abbé de grande maison qui s'en allait, vêtu en cavalier, et que l'on renvoyait, sous bonne garde, au château d'If ; tantôt, un prétendu fils de M. le duc du Maine, qui répugnait, disait-il, à recevoir le chapeau de cardinal, et préférait n'être que prince de Dombes ou comte d'Aumale ; plus tard, un étranger, naturalisé en France par hasard, qui, né à Metz, marié à Madrid, page de M. le duc d'Orléans, soldat de Charles XII, veuf d'une Anglaise, et résident de l'empereur à Livourne, projetait d'aller à Maroc pour voir s'il n'y aurait pas quelque entreprise à faire. De celui-ci, j'en parlerai plus au long à la fin du second volume : il vaut bien un article à part, et son étourderie, son courage, ses dissipations, son inconstance, les hasards de

sa vie, l'amertume de sa mort lui méritent une place qu'on a faite trop petite jusqu'à ce jour. Celui-là s'appelait Théodore Antoine, baron de Neuhoff. On le retrouvera, au milieu de l'histoire de Claire Catalanzi, peint légèrement, mais avec quelque vérité peut-être.

Je n'ai pas cru nécessaire de joindre à ce peu de lignes aucune explication sur des détails de mœurs, qui pourront, peut-être, sembler singulières ; je crois seulement pouvoir assurer qu'il n'est aucun de ces détails que je n'aie vu moi-même ou que je n'aie entendu raconter aux habitants de l'île tandis que j'étais en Corse [1].

[1] J'indique ici, dans le cas où cet ouvrage donnerait quelque désir de connaître mieux la Corse, le peu de livres que l'on peut consulter avec fruit sur ce sujet :

Les Annales de Pietro Cirnœo ;

Celles de Filippini ;

Les unes et les autres, dans l'édition nouvelle et

très-bonne que M. le comte Pozzo di Borgo a fait publier par M. Giacobi;

L'histoire écrite par M. Giacobi lui-même, avec beaucoup d'ordre et de force;

L'Histoire de Limpérani;

Les Révolutions de Corse, par l'abbé de Germanès;

L'Histoire de l'île de Corse, par le général Pommereul;

La noblesse de Corse, par Tristan l'Hermite;

La Cyrnéide, où M. le prince de Canino a mis de bien beaux vers et de bien nobles sentiments;

La vie de Sampier d'Ornano, le héros de la Corse;

Les Mémoires historiques, militaires et politiques sur la Corse, du bonhomme apothicaire Jaussin.

Les Mémoires sur la Corse, par le colonel Frédéric, fils de Théodore.

CHAPITRE PREMIER.

— Cela est donc bien certain, Savério; vous ne voulez pas me donner la main de Claire?

— Je ne te l'ai point refusée, Paul, mais je ne puis te la promettre : nous ne sommes point en un temps où l'on doive traiter d'affaires de mariage; et lors même que nous serions en paix, l'absence de mon fils Lucien me préoccupe trop l'esprit pour que je puisse me résoudre à rien décider sur un tel sujet.

— Mais votre fils ne court aucun danger.

— Tu l'ignores, et je n'en sais pas plus que toi. Depuis six mois bientôt que notre oncle

Orticone l'envoya sur le continent d'Italie, nous n'avons eu de lui que d'insuffisantes nouvelles. J'ai appris qu'il avait été à Venise, et qu'il en était tardivement reparti. Où est-il maintenant? que fait-il? quand le reverrons-nous? Tu es jeune, Paul, tu regardes devant toi, tu te mesures avec l'avenir, et l'avenir ne t'effraye pas; mais si de huit enfants il ne te restait qu'un fils et qu'une fille, tu songerais au passé, peut-être, tu craindrais ce qui peut arriver, et tu aurais toujours pour l'absent plus de la moitié de tes pensées.

— Mon Dieu! vous le savez assurément, Savério; quand toutes les habitudes et toutes les affections de l'enfance ne m'attacheraient pas à votre fils Lucien, son incroyable ressemblance avec Claire suffirait seule à me le faire aimer. Qui le voit croit la voir, et moi qui voudrais la voir sans cesse!

— N'aimes-tu donc Lucien qu'à cause de sa sœur, jeune homme? Ah! je te plaindrais, en ce cas, de n'avoir pu sentir tout ce qu'il y a de généreux dans le plus noble cœur que dix-huit années aient formé! Nous sommes anciens parmi les anciens de la Corse; nos aïeux ont été à toutes les guerres; nos pères tenaient le

premier rang entre les caporali [1] de nos contrées; moi-même, je n'ai pas dégénéré de leur courage, et depuis dix ans bientôt j'ai montré aux Génois ce que valait le nom de Catalanzi; mais Lucien! ah! Lucien, c'est bien plus que moi, bien plus que ces ancêtres : c'est ce qu'il y a de meilleur, de plus brave, de plus ferme dans nos montagnes. A quatorze ans, il combattait à mes côtés; à dix-huit, il a été jugé digne d'aller négocier pour notre cause nationale. Tu n'aimes pas assez mon Lucien, et qui n'aime pas Lucien, n'aime ni moi ni Claire.

— Vous êtes bien sévère aujourd'hui pour celui qui ne demande qu'à vous donner le nom sacré de père. Offrez-moi l'occasion d'être pour Lucien et pour vous ce que je voudrais être, souffrez que je prenne dans votre famille les devoirs et la tendresse d'un fils, et vous connaîtrez bientôt, j'espère, que je n'ai pas le cœur indigne de vous.

[1] Les caporali étaient les principaux notables des communes. Le peuple, dont ils furent d'abord les protecteurs, leur obéissait : plus tard ils voulurent presque s'ériger en seigneurs et devinrent la cause de beaucoup des maux qui affligèrent le pays.

— Encore une fois, Paul, ne parlons point aujourd'hui de ce mariage. Je ne te défends pas de prétendre à la main de Claire, et c'est déjà t'accorder beaucoup. Mais tant que Lucien ne sera point rentré dans la maison paternelle, tant que la guerre où nous sommes engagés n'aura pas amené pour nous des jours d'indépendance, suspends tes projets et retiens tes paroles. En ce mòment, le Corse n'a de mariage contracté qu'avec sa patrie, d'épouse que sa carabine, de père que Giafféri qui nous commande; tout le reste est et doit être oublié.

— Savério, est-ce dont là ce qu'il faut aller dire à ma mère? Ma mère est veuve et déjà vieille; sommes-nous assurés qu'elle puisse attendre?

— Ce que tu rapporteras à ta mère, jeune homme, je vais te le dire, et elle t'entendra, car elle a du vieux sang libre dans les veines. La perfidie et la misère, lui diras-tu, avaient mis, il y a quatre siècles, notre patrie sous le joug des Génois. Après avoir été vassaux de Rome et donnés aux Pisans, nous fûmes conquis et livrés comme des troupeaux; mais sur le continent d'Europe, les troupeaux se

soumettent sans effort à la lance ou à la hampe du berger : en Corse les troupeaux errent à l'aventure, lèvent la tête contre qui les maltraite, et se jettent dans les précipices plutôt que de céder aux coups des pâtres. Nous avons fait comme nos troupeaux, et les trois cents ans de conquête génoise ont été trois cents ans de lutte et de combats. Puis, il a fallu reprendre des forces, parce que les nôtres étaient épuisées, et nous avons supporté près d'un siècle d'obéissance. Les forces nous sont revenues; la Corse a mis la main sur le cœur de ses fils : et elle l'a trouvé plein de sang et de vie, et elle a poussé son cri de guerre, et tant que nous aurons de la vie au front et du sang dans les veines, nous combattrons pour que nos enfants naissent plus libres que ne sont morts nos pères. Déjà Bastia a été deux fois envahie, le provéditeur Rivarola nous a laissé dans les mains ses étendards humiliés ; Corte pourrait être occupé par nous : c'est une lutte où il faut que le despotisme succombe.

— Et si les Génois étaient vainqueurs ? interrompit Paul.

— Si les Génois étaient vainqueurs ! s'écria

Savério. Au moment où je te parle, nous sommes battus de toutes parts, dispersés, sans munitions, sans armes; Paoli cherche vainement, dans le sud de l'île, à rassembler les débris des levées de Sartène; Giafféri dans la Balagne, Orticone du côté de Morosaglia, courent des dangers de chaque jour. Mais nous ne sommes pas vaincus, mais les Génois ne seront pas vainqueurs! et les églises tomberont en ruines, et les mackis [1] seront en feu, et les femmes n'auront plus une épingle d'argent avant que nous nous soumettions. A défaut de victoire, la mort est là pour rendre libres ceux qui veulent bien l'être. Je t'aime, Paul, parce que je t'ai vu naître; mais ma fille ne t'aimera que lorsque tu seras digne d'elle; et qui désespère de sa patrie est bien près de désespérer de lui-même.

— Il faut donc attendre, Savério?

— Il faut attendre, Paul.

[1] Les mackis sont des étendues de plaines incultes, mais couvertes d'une végétation sauvage et vigoureuse qui se renouvelle sans cesse, et que l'on brûle quand on veut ensemencer la terre. Pendant les guerres on y mettait souvent le feu pour arrêter l'ennemi.

— Le retour de Lucien?

— Plus encore, un jour de liberté pour la Corse, un jour de gloire pour nous. Le mariage est une chose sainte, vois-tu, un sacrement béni par Dieu lui-même; mais quand le Seigneur apparut au monde, ce fut pour y détruire l'esclavage : des esclaves n'oseraient se présenter devant son autel. Quand nous serons libres, tu reviendras me parler de Claire et d'hyménée.

— Ah! Savério! elle est si jolie!

— Elle est plus que jolie, car elle a le cœur haut et le front pur; elle sait ce que vaut l'honneur de la patrie; elle est Corse comme moi, noble comme moi, brave comme moi. Ne me parle plus de sa beauté, Paul, mais parle-moi de Gênes et de nos combats, de la Corse et de notre liberté : alors je pourrai t'entendre.

— Mais si Lucien ne revient pas d'Italie?

— Lucien reviendra. Un messager, envoyé par moi à Livourne, a dû lui donner l'avis de la tentative nouvelle que nous allons sans doute entreprendre, et dont vous serez tous instruits quand on l'aura définitivement résolue. Je serai probablement chargé de conduire

un des corps. Comme je puis succomber dans l'attaque, je ne dois pas le diriger seul : il faut un chef pour me remplacer, une voix pour pousser le cri de guerre, un bras pour ramasser le fusil échappé de mes mains, et j'ai mandé Lucien près de moi.

— Et si je ramassais ce fusil, Savério?

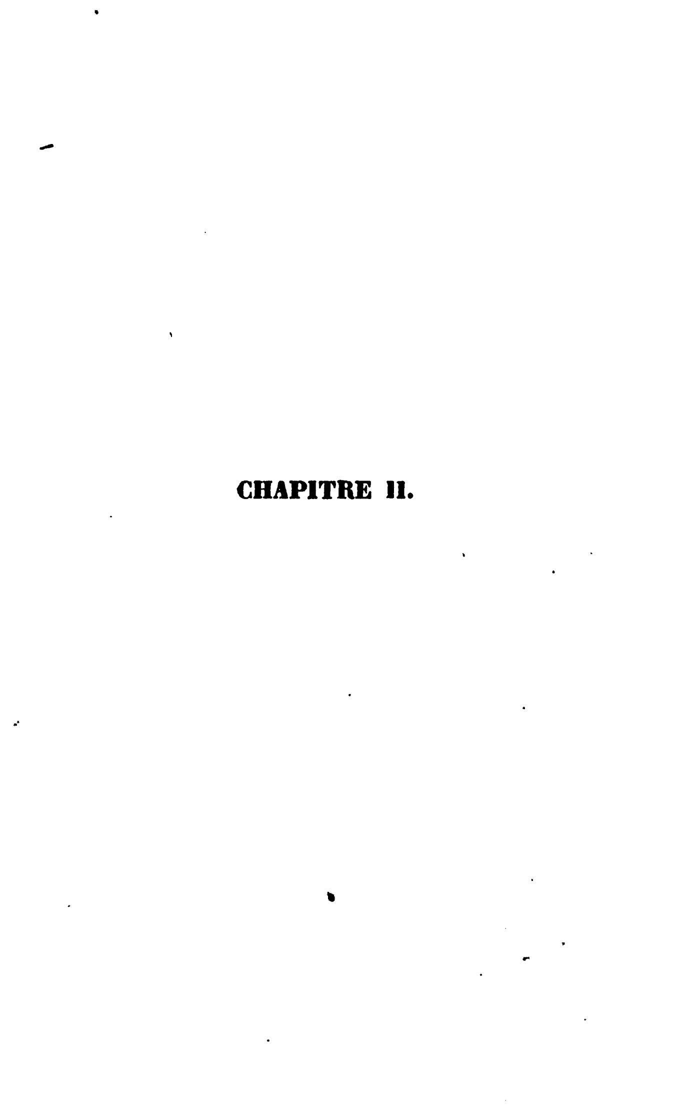
— Enfant, nos compagnons ne t'obéiraient pas. Je te crois brave, et j'espère que tu sauras combattre avec nous : mais tu es né de l'autre côté des montagnes, au bord du golfe de France, et tu n'as ni notre accent, ni nos souvenirs. Quand tu auras versé ton sang avec nous, les miens te reconnaîtront peut-être. Il n'y a qu'une chose pareille chez tous les hommes : c'est la couleur du sang versé.

— J'attendrai les combats.

— Tu ne les attendras pas longtemps.

— Que Dieu vous conserve, Savério !

— Que Dieu nous rende libres, Paul !



CHAPITRE II.

Des deux hommes qui avaient eu ensemble cet entretien, l'un était d'une haute stature, d'un visage sévère, le front basané, les mains rudes, la démarche haute; vieux paysan noble dont les ancêtres avaient habité toujours et toujours défendu les collines de Venzolasca et les plaines qui s'étendent de Venzolasca à la mer; l'autre, plus petit, plus frêle, beaucoup plus jeune, puisqu'il n'avait que vingt-cinq ans à peine, sortait d'une de ces familles grecques transplantées aux rivages de la Sagonne. Paul Trémadino, c'était son nom,

était le seul espoir de sa mère, le seul rejeton d'une race antique, alliée, disait-on, aux anciens Césars que l'Orient avait adorés. Brave, ardent, plein de chaleur et de piété tout ensemble, il aimait, depuis deux ans, Claire, la fille de Savério Catalanzi, Claire la plus charmante fille de ces contrées, Claire aux yeux touchants, à la taille souple et flexible, à la douce et tendre voix, ange aux formes mortelles, qui avait des anges du ciel la modestie et la fermeté tout ensemble, Claire l'exemple et l'orgueil des villages, que tous les jeunes gens eussent souhaitée pour épouse, toutes les mères pour enfant, et toutes les jeunes filles pour sœur. Savério n'avait ni défendu ni favorisé cet amour. Il comprenait quelles incertaines chances s'attachaient aux destinées que devaient décider les armes, et, dans sa tendresse paternelle, il avait senti qu'à défaut de son fils Lucien et de lui-même, un appui serait nécessaire à sa fille; mais la tendresse paternelle se taisait, pour ainsi dire, devant les dangers de sa patrie, et, décidé qu'il était à sacrifier s'il le fallait tout ce qu'il possédait au monde pour soutenir cette patriotique querelle il aurait cru manquer à son devoir de

citoyen et presque à son honneur de noble, s'il eût disposé de sa fille, le plus cher, le plus précieux trésor que lui eût laissé la guerre. L'amour, disait-il quelquefois, l'amour est mortel, mais la patrie est sainte; l'amour est à nous, mais nous sommes à la patrie. Dieu décidera de nous quand il décidera d'elle.

Et Savério disait vrai; car jamais, depuis deux siècles, la Corse n'avait eu plus besoin du dévouement de ses enfants. La Corse a jadis appartenu aux Carthaginois; les Romains la leur enlevèrent. Marius et Sylla y fondèrent des villes détruites aujourd'hui. Au Bas-Empire, les barbares la ravagèrent; aux siècles suivants, les musulmans y portèrent leurs étendards. Charlemagne la reconquit, et la donna au successeur de saint Pierre, dans le même temps où il lui donnait Ravenne et les Marches. Mais le siége pontifical, ébranlé par les passions humaines, ne pouvait suffire à tous ses devoirs. Un des papes, Urbain II, mit d'abord les évêchés de Corse sous la direction de l'évêché de Pise, puis bientôt l'île sous l'autorité de l'évêque de cette ville. Les évêques, investis un moment d'un pouvoir presque sans limites dans leur propre cité, furent expulsés

par les guerres civiles; et la république de Pise ayant hérité de ceux qu'elle chassait, la Corse devint une dépendance de la commune Pisane. Cependant, Gênes la guelfe et Pise la gibeline avaient commencé cette longue série de guerres qui devaient occuper plus d'un siècle. La Corse en fut souvent le théâtre, plus souvent la victime. Les trêves ménagées par les pontifes engendrèrent chaque jour de nouveaux combats; les flottes ennemies couvrirent de leurs débris les ports et les mers de l'île. Une défaite sanglante, imprévue, anéantit tout d'un coup la marine, la puissance et presque la liberté de Pise, et la Corse, abandonnée aux vainqueurs, devint un des riches fleurons du bonnet des doges. A partir de ce jour, on surmonta ce bonnet d'une couronne. Le doge, au sénat, disait : notre royaume; devant lui, l'on portait un sceptre; et en séance, les sénateurs disaient aussi : notre sceptre, notre couronne et nos sujets. Les évêchés furent occupés par des Génois, les emplois des villes par des Génois, les forteresses par des Génois. Un Génois eut, à Bastia, le droit de vie et de mort; les saints de Gênes prirent pour eux les églises; et les femmes cor-

ses pleurèrent, car elles ne mettaient plus au jour que des enfants esclaves. C'en était assez peut-être pour la défaite : ce n'était pas assez pour la soumission. Bien du temps s'écoule avant que les nations ne consentent à perdre leur existence propre, et avec leur existence leurs souvenirs, et avec leurs souvenirs leurs espérances; et dans cette union, qu'on appelle quelquefois le mariage de deux peuples, le plus faible ne quitte sans résistance ni son nom, ni ses droits. De tous les pays du monde d'ailleurs la Corse est celui peut-être où parle le plus haut le sentiment de la patrie. Parcourez ses montagnes, entrez dans ses habitations; et si vous écoutez les récits des enfants ou les traditions sorties de la bouche des vieillards, vous retrouverez partout la trace des événements passés, la mémoire des guerres nationales, le respect et l'admiration pour les hommes qui ont honoré l'île. Sur les plages qui bordent la mer, ou dans l'ombre de leurs forêts séculaires, les Corses parlèrent de leur nouvel esclavage et de leur ancienne gloire, et ils prirent les armes. Gênes leur envoyait des gouverneurs ou des comtes; elle les inféodait à ses Frégose, ou les donnait en ferme à

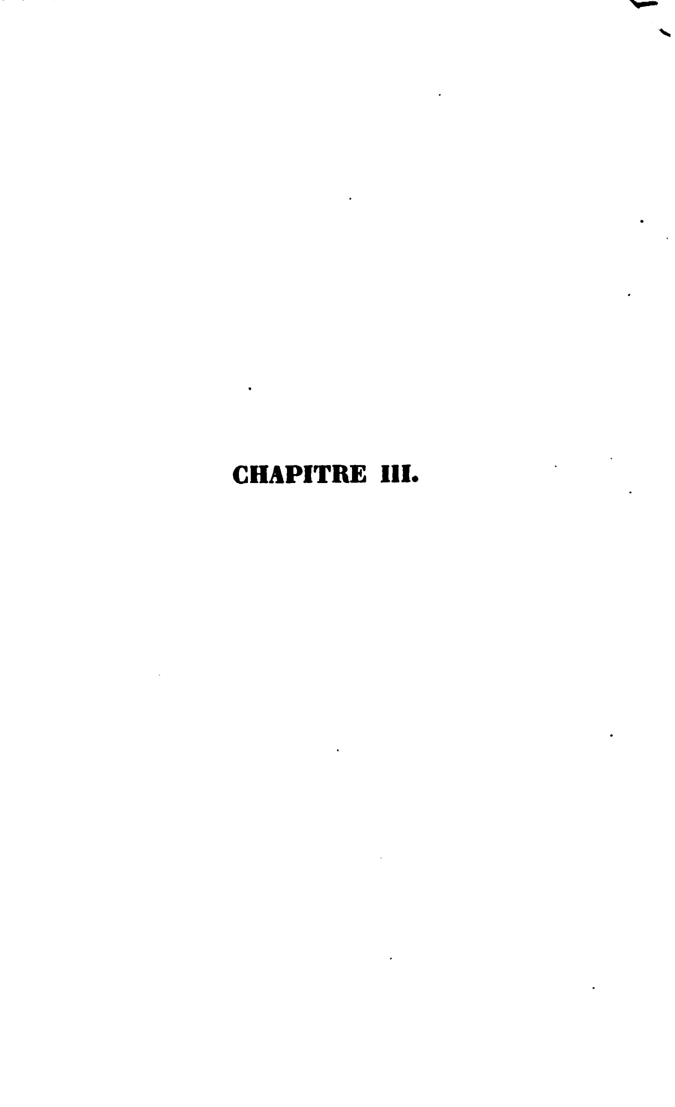
la banque de Saint-Georges. Les Corses combattaient contre les Frégose et les comtes, contre les provéditeurs de la république et les généraux de la banque ; et quand ils se sentaient trop faibles, ils offraient leur soumission temporaire, leur éternel courage et leur sang qu'ils savaient répandre, à tous les ennemis de Gênes. Les rois d'Aragon, le pape Eugène IV, les Visconti de Milan les accueillirent et leur manquèrent tour à tour. Au XVIe siècle (en 1498 du moins), naquit Sampier d'Ornano, le héros de l'indépendance Corse. Pendant soixante années, il vécut sur les champs de bataille, achetant au prix des dangers la faveur, l'or et les soldats de la France, pour les conduire ensuite à la délivrance de son pays. Mais les jours n'en étaient pas arrivés encore... Sampier d'Ornano périt assassiné ; sa famille, transplantée en France, s'éteignit un siècle après lui, et l'indépendance cyrnéenne [1] s'ensevelit dans la tombe sanglante de Sampier d'Ornano. De longs jours passèrent encore, et chacun de ces jours fut plein d'amertume et de haine. Puis, quand un

[1] Cyrnos est l'ancien nom de la Corse.

siècle et demi eut renouvelé les populations affaiblies, quand les contrebandiers eurent apporté assez de poudre, quand les enfants et les vieillards eurent assez d'armes cachées, un soulèvement général éclata en 1730. L'étendard génois fut abattu partout où l'on put l'atteindre. Le chanoine Orticone d'abord, Louis Giafféri avec lui, Hyacinthe Paoli ensuite, s'élevèrent au milieu de la foule des insurgés. On combattit sur les routes, dans les vallées, aux portes d'Ajaccio ou de Bastia, sur les bords du Liamone ou du Tavignano. Les Génois, surpris d'abord, se rassurèrent en se mettant, au nom des vieilles mouvances féodales, sous la protection de l'Empire. Un prince de Wurtemberg et huit mille Allemands vinrent reprendre les forteresses enlevées. Des secours d'hommes furent achetés par la république en Lombardie, et jusque chez les petites puissances d'Allemagne. Les princes d'Italie demeuraient immobiles; la France paraissait neutre. En 1730, la guerre était générale sur toute la face de l'île. Mais à la fin de 1735, les Corses, repoussés de toutes parts, n'avaient plus ni places, ni refuges. Les ravins autour de Morosaglia, les mackis d'A-

léria, la petite ville de Cervione, composaient tout le territoire libre; et le rocher d'Antisanti, occupé par les Allemands et les Génois, menaçait chaque jour ce territoire même à la tête duquel il était placé. Tout autre peuple eût perdu l'espoir, et par conséquent la volonté de reconquérir son indépendance; mais Giafféri, le premier des Corses, mais Orticone, mais Paoli, mais le dernier des bergers cyrnéens eût souri si la voix même d'un prêtre eût fait entendre le mot de soumission aux Génois. Les femmes portent des boucles d'oreilles d'argent ou d'or : elles en donnèrent chacune une; les hommes ont quelquefois un ornement d'argent à leurs chapeaux : ils le fondirent. On envoya sur le continent un agent chargé de négocier avec les étrangers, s'il était possible, et d'acheter de la poudre, qui devait être d'un usage plus sûr que les négociations; puis on résolut d'attendre cinq mois en silence afin de laisser arriver les munitions, afin aussi de profiter des jours plus longs et des nuits plus claires.

On avait attendu. L'équinoxe était passé; les armes étaient venues : on était au printemps de 1736.



CHAPITRE III.

En rentrant dans sa modeste demeure, Savério Catalanzi appela sa fille. Claire accourut et se jeta dans les bras de son père. Elle était, ce jour-là, plus jolie que jamais. Sa taille élégante et souple était serrée dans une jupe de drap écarlate ; une tresse de même couleur entourait ses longs cheveux ; un fichu turc, apporté de Livourne, protégeait la blancheur de ses épaules, et ses bras étaient recouverts à peine par des manches larges, brodées au poignet avec des soies de couleur. Savério la considéra quelque temps en silence. Claire,

de son côté, le regardait avec ce doux sourire d'un enfant qui se sent caressé par les yeux de son père. Au bout de quelques moments, elle donna un nouveau et plus tendre baiser sur la joue brunie de Savério ; puis, lui prenant la main :

— Vous avez l'air satisfait, père, dit-elle : c'est qu'il est arrivé des nouvelles de Lucien.

— Hélas ! non, répondit Savério, je ne sais rien de lui.

— Son absence est bien longue.

— Ah! dit précipitamment le vieillard, je n'ai point d'inquiétude : pourquoi en aurais-je?

— Je ne sais. Et avez-vous vu Paul Trémadino?

— Je l'ai vu : il est toujours le même, et songe toujours à t'épouser. Cela n'est-il pas singulier?

— Je ne trouve pas cela singulier, mon père.

— Tu l'aimes donc?

— Quand vous aurez fixé le moment et permis la demande, quand les familles se seront visitées et que nous aurons entendu les mêmes messes à l'église, je vous répondrai et je lui répondrai à lui-même. Je n'ai voulu lui don-

ner, ni lui refuser d'espérance, et ce serait trop donner ou trop ôter d'espérance, que dire ce qui se passe au fond du cœur.

— C'est agir dignement et comme il convient à la fille de ta pauvre mère. Mais ce n'est point pour parler de Paul Trémadino que je revenais en toute hâte. Un messager, porteur d'un billet du chanoine [1], vient de passer ici. Les villages sont convoqués demain à Morosaglia. Je viens quitter ce fusil simple pour prendre mon fusil à deux coups, et chercher ma ceinture et mon capelet [2].

— Voici votre fusil, mon père; voici le capelet et votre bonnet de cuir. Ne prenez-vous pas votre belle ceinture brodée, et ne voulez-vous pas quelques provisions pour la route? Ritta vous les apprêterait d'abord.

— Non, je n'ai la pensée de partir ce soir que si je vais seul; et peut-être ferai-je mieux, en tout cas, d'attendre l'aube du jour. Rusticuccio me dit hier qu'en chassant les muffoli [3]

[1] Le chanoine, c'est Érasme Orticone.

[2] Le capelet est un manteau d'étoffe brune, dégagé, court, et dont l'extrémité sert à recouvrir la tête.

[3] Les muffoli sont des moutons sauvages.

sur la montagne, il avait aperçu quelques avant-postes allemands; et comme nous n'avons pas encore l'ordre de combattre, j'agirai plus sagement en évitant leur rencontre.

— Eh bien! demain, j'irai avec vous à Morosaglia.

— Avec moi!

— Avec vous! Puisqu'il peut y avoir du danger, puisque Lucien n'est pas ici, c'est mon droit de vous suivre. Vous savez bien, quoique je ne porte pas de fusil, que lorsqu'on m'en place un dans les mains je sais en faire bon usage. Je prendrai votre ceinture, et nous traverserons la montagne ensemble.

— Mais cela n'est pas possible.

— Mais si ma mère vivait, vous l'auriez emmenée avec vous, et vous m'avez dit souvent que je remplaçais ma mère. Et puis, j'ai peut-être envie de voir la diète de Morosaglia. N'est-il pas vrai que vous consentez, mon père?

Savério retint un soupir d'émotion qui sortait doucement de son cœur. Il mit silencieusement la main sur la tête de sa fille, et Claire se hâta de répondre à ce muet consentement.

— Voilà le soleil qui se couche, dit-elle, et déjà l'embouchure du Golo ne paraît plus que comme un point confus au milieu des sables. Allons prendre un peu de repos, car demain, au point du jour, il faudra partir. Je prierai pour vous et pour Lucien devant la petite madone du lit de ma mère.

— Prie aussi pour la Corse, mon enfant, et que Dieu nous entende !

Morosaglia, où ils vinrent le lendemain, est un ancien couvent situé au milieu des montagnes, sur l'arête orientale de la chaîne dont l'île est traversée. Une porte grossière y donne entrée. Une cour, entourée de portiques dont l'architecture est peu élégante, s'étend entre le portail et l'église. L'église elle-même n'a rien de remarquable comme art ni comme aspect : elle est assez grande, assez ornée, mais sans élégance. Le voyageur qu'un hasard conduirait sur ces sommets arides s'effraierait de la pauvreté du couvent. Le paysan qui s'y rend comme en pèlerinage, n'en approche qu'avec un respect religieux ; car c'est là que vivent les souvenirs de la nationalité corse ; c'est là que les anciens rois de l'île tenaient leurs plaids souverains ; là, que se sont pro-

mulguées les lois, là que se sont prises toutes les grandes résolutions, et réunies toutes les grandes assemblées populaires. Le capitole ne tenait guère plus de place chez les Romains que le couvent de Morosaglia parmi les enfants de Cyrnus. Aussi, prêts à donner le signal d'une entreprise nouvelle, Orticone et Giafféri avaient-ils voulu consulter la libre volonté de leurs compagnons d'armes dans le lieu même où, depuis tant de siècles, il semblait que la Corse fît entendre sa voix solennelle. Des envoyés avaient couru, en même temps, sur tous les points; et de tous les points on s'était mis en route pour venir à l'assemblée générale. A peine le jour avait-il paru, que l'on vit sur les pentes les plus éloignées apparaître les premiers députés des villages, la poitrine couverte d'une veste juste à boutons de métal, et la tête surmontée d'une sorte de bonnet phrygien à haute forme, en cuir bruni, les jambes enveloppées dans de longues guêtres de cuir, rehaussées de broderies en fils d'argent ou de cuivre, le col nu, le capelet roulé en arrière au-dessus de la ceinture qui contient les munitions, un fusil à deux coups passé en bandoulière, un stylet dans la cein-

ture, un couteau double à côté du stylet. Ces hommes s'avançaient d'un pas rapide, silencieux pour la plupart, l'air grave et le front préoccupé. Quelques femmes les suivaient, tenant leurs enfants par la main ; un ou deux vieillards à cheval marchaient après chaque députation. A mesure que le ciel s'éclairait davantage, le nombre des voyageurs augmentait. Ils semblaient s'élever de chaque ravin, descendre de chaque colline, sortir de chaque bois de marronniers, de pins ou de noyers. Bientôt, toutes les rampes en furent couvertes ; la foule grossissait, serpentait et se déployait au loin ; tout sur cette montagne était mouvement, et tout était silence ; car ces hommes allaient traiter des intérêts de leur patrie, car ces enfants et ces femmes savaient que Morosaglia était le lieu saint de la Corse. La porte s'ouvrit : ils entrèrent, ils prirent place à leur rang et dans l'ordre indiqué. Là, étaient les Biancolucci de Capolaggia, et les Fabiani de Campoloro et les Saluschi de la Rocca di Pipella ; les Maraninchi de la plage d'Olmia, et les Terchino de Rostino, le glorieux village ; les Gentile et les Maldini, don Pierre d'Ornano qui portait un si grand nom,

Hyacinthe Paoli qui en commençait un si célèbre ; là étaient les Colonna de Rome, et les Monticchi d'Ajaccio qui avaient donné naissance aux Suzzoni et aux Pozzo di Borgo, et l'un des Buonaparte venu de San-Miniato et quelqu'un des Mainotes exilés de la Laconie, et tant d'autres vieux représentants de la vieille liberté. Ils s'assirent, ils prièrent. Orticone célébra le saint sacrifice, puis Giafféri se leva, Giafféri le brave entre ces braves.

— Écoutez, dit-il, écoutez tous, vous qui avez une patrie et à qui on la dispute, vous qui êtes nés serviteurs de Dieu, et que Gênes veut maintenir sujets de Gênes. Dix années sont écoulées depuis que notre drapeau s'est relevé de la poussière; beaucoup de nos jours ont été pénibles, beaucoup de nos champs ont été ravagés; nous n'avons plus d'argent, nos femmes, plus de bijoux, nos filles, plus de dots ; mais nous avons des armes vendues par l'Angleterre, de la poudre achetée en Hollande, et nos enfants ont grandi en apprenant à se servir du fusil de leurs pères. Gênes est victorieuse, mais effrayée. Elle fortifie Antisanti, cette roche insolente d'où nos ennemis nous menacent et nous voient, et elle nous

offre le pardon si nous voulons nous soumettre. Vous savez ce que c'est que le pardon de Gênes. Voulez-vous apprendre ce que la soumission peut valoir? Voici l'étendard de notre pays, l'étendard de Vicentello, d'Istria et de Sampier d'Ornano, l'étendard percé de balles qui ne flotte qu'au vent de la liberté, l'étendard de nos aïeux qui a couvert la châsse de nos saints et le berceau de nos enfants, et voilà, devant moi, la tombe où dorment les derniers chefs qui combattirent pour nous. Levez-vous avec moi, fils de la Corse, regardez une fois encore ce noble étendard, et dites-moi ce qu'il en faut faire. Voulez-vous céder? je le jette, à vos yeux, au fond de ce caveau sépulcral pour y cacher sa honte; voulez-vous combattre, je le porte, à votre tête, sur le rocher d'Antisanti, pour y délivrer notre Corse chérie. Vous qui êtes hommes, qui êtes pères, qui avez une patrie, choisissez. — En prononçant ces paroles, il éleva l'étendard au-dessus de sa tête et le baissa subitement comme pour le précipiter dans la tombe entr'ouverte. Cent poignards brillèrent à la fois; cent voix retentirent : En avant l'étendard de la Corse! à Antisanti notre étendard!

s'écrièrent tous les pères des communes. — A Antisanti! s'écria Giafféri. Orticone, entonne les actions de grâces, et vous, prêtres, fermez ce caveau : la patrie en est sortie vivante.

Les poignards se baissèrent devant l'autel, le *Te Deum* fit retentir les voûtes; puis, comme les derniers chants expiraient, Giafféri parut hors du portail du monastère, à la vue de tout le peuple rassemblé sur les collines, dans les rochers et dans les ravins d'alentour. Il se mit à genoux, fit une prière, se releva vivement, et de sa voix puissante, il s'écria : La guerre! Sur les collines, dans les rochers, dans les ravins d'alentour, les vieillards et les femmes, et les guerriers et les enfants, tout, avec l'accent d'une indicible joie, répéta : La guerre!

CHAPITRE IV.

A trois jours de là, vers le soir, un espion renvoyé par le provéditeur Rivarola, qui avait reçu son rapport, à l'officier maltais Meldigozzo, qui commandait pour les Génois dans le hameau d'Antisanti, arriva près du commandant qui se promenait en cet instant sur les rochers à pic dont cette hauteur est couronnée. Meldigozzo était une façon d'aventurier qui avait servi partout, et qui partout avait vendu son âme, aussi bien que son corps, à ceux qui lui donnaient un grade ou une paye. Congédié du service de Venise, il avait

passé à celui de Gênes. Le prince de Wurtemberg [1] l'avait conduit en Corse, et, le temps de son engagement n'étant point expiré, il y demeurait, parfaitement indifférent à la cause qu'il devait soutenir, mais quelque peu soupçonné de n'être pas aussi indifférent aux présents et aux liqueurs des contrebandiers de l'île d'Elbe; soldat audacieux au demeurant, tenace, inflexible, et tout à fait de nature à défendre une roche aussi mal fortifiée que celle d'Antisanti. Quand l'espion arriva, M. le capitaine Meldigozzo causait avec un autre officier tout différent de tournure et de visage. Celui-ci portait un uniforme blanc, à revers étroits, une culotte serrée, des bottes molles, un petit chapeau assez peu accommodé au service militaire, et une épée mince et longue, qui semblait plutôt un ornement qu'une défense.

[1] Frédéric-Louis, par la grâce de Dieu, prince de Wurtemberg, duc de Teck, comte de Montbéliard, seigneur d'Haidersheim, général d'artillerie, colonel propriétaire d'un régiment d'infanterie, commandant général des troupes auxiliaires de S. M. I. et R. dans le royaume de Corse. — Ce sont les titres qu'il prenait lui-même dans ses ordres du jour.

— Monsieur le chevalier de Montry, disait le capitaine, car c'est bien M. le chevalier de Montry que l'on vous nomme, vous avez singulièrement choisi votre temps pour faire en Corse un voyage de plaisir.

— La curiosité perdrait son nom, monsieur de Meldigozzo, car c'est bien M. de Meldigozzo que l'on vous appelle, si elle suivait les chemins battus, et ne cherchait que ce qu'a vu tout le monde.

— Ainsi vous ne venez en cette île que pour voir les rochers, et les montagnes, et les bois?

— Vous pourrez, si cela vous convient, vous en assurer encore en relisant la lettre du provéditeur.

— Mais si je ne m'en tenais pas pour assuré, monsieur?

— Cela produirait, monsieur, absolument le même effet que si vous en aviez la certitude.

— Il faudrait au moins m'expliquer pourquoi.

— Rien n'est si facile. Pour deux raisons; l'une que votre général vous l'écrit, et l'autre, que je reçois assez mal l'expression d'un

doute quand j'ai pris la peine de dire quelque chose.

— Et en sortant d'ici vous comptez vous rendre.....

— Peut-être à Porto-Vecchio ou Sartène, peut-être à Saint-Florent et Calvi.

— Les deux bouts de l'île ! et vous traverserez les positions ennemies ?

— Je ne les traverserai pas, je compte m'y arrêter.

— Mais, monsieur, ce sera trahir Gênes et sa cause.

— Je voudrais bien savoir, monsieur, quelles obligations Gênes m'a fait contracter envers elle pendant huit jours que j'y ai passés? je n'y ai pas même une maîtresse, et cependant...

— Et cependant...?

— Vous défendez Antisanti, je pense, et non pas les dames de Gênes ; je tiendrai, si vous le voulez, la vertu pour aussi escarpée que cette montagne : ne nous brouillons pas pour cela. Je repars demain au lever du jour, et vous prie d'avance de me croire votre très-humble serviteur.

— Mais, monsieur, je ne puis vous laisser

partir pour suivre la direction que vous dites.

— Vous me laisserez partir, monsieur, parce que je le veux, parce que je suis officier au service de France, et que le roi mon maître souffrirait assez mal volontiers un méfait du genre de celui dont vous parlez; je m'arrêterai où bon me semblera, parce que j'y suis autorisé; je ne prendrai les ordres de personne, parce que cela ne me convient pas; et si vous avez quelque commission pour Malte, où votre père est intendant de la cathédrale, je m'en chargerai très-volontiers.

Le souvenir de Malte calma subitement le pauvre Meldigozzo. Il se tut, non sans quelque embarras; et cependant il cherchait dans sa tête le moyen de reprendre avec avantage une conversation qui avait assez mal tourné pour lui. L'arrivée de l'espion mit un terme à cette perplexité incommode. Jérôme, c'était le nom de cet homme, remit au capitaine le signe de reconnaissance convenu avec le provéditeur Rivarola, puis il se tint debout, immobile, fixant son regard attentif sur Meldigozzo, et attendant que celui-ci l'interrogeât.

— Eh bien! que veut le provéditeur, et

que viens-tu me raconter? dit enfin le capitaine après un silence. — Monsieur le chevalier, se hâta-t-il d'ajouter, vous voyez combien j'ai peu de soupçons de vous, puisque j'interroge cet envoyé en votre présence.

— Je n'ai, monsieur, aucun désir de l'entendre, et vous quitte la place.

— Non, non, restez, je vous supplie; je suis bien aise que vous sachiez par vous-même combien la domination génoise se consolide, et je désire que vous entendiez le rapport qui va m'être fait. — Parle, toi, et sois sincère; car, tu me connais, je ne souffre rien de douteux.

Jérôme obéit, et commença de raconter dans le plus grand détail tout ce qui s'était passé à Morosaglia, les résolutions qui avaient été prises, les préparatifs qui s'en étaient suivis; il dit comment les insurgés devaient s'être mis en route et de quels points ils déboucheraient probablement; il dit aussi que Paoli devant se porter vers la Balagne, ce serait sans doute Giafféri qui conduirait l'attaque, et que si ce n'était Giafféri, Savério Catalanzi de Venzolasca serait à la tête des assaillants... Au nom de Savério Catalanzi,

l'officier français ne put retenir un mouvement de surprise.

— Ce Savério n'a-t-il pas un fils? dit-il.

— Un fils et une fille, répondit Jérôme; mais ils sont vingt du même nom et de la même famille dans la vallée du Golo.

— Mais un d'eux ne voyageait-il pas tout à l'heure en Italie, à Bologne, à Venise?

— Celui dont vous parlez, dit l'espion, est le fils de Savério, mais il est revenu au pays.

— Revenu! cela n'est pas possible, ou les choses ont bien changé.

— Il est si positivement revenu qu'on l'a vu avec son père à Morosaglia, et qu'il doit commander les hommes de Pori, si le vieux Savério reste à la tête de ceux de Venzolasca.

— Revenu! reprit M. de Montry; s'il en est ainsi, je partirai sans délai; je veux le voir, et lui-même désire sans doute me retrouver promptement.

— Vous ferez bien alors de vous éloigner sur-le-champ, dit Jérôme, car voici la nuit qui tombe tout à fait; et demain, avant le lever du jour, Antisanti doit être attaqué.

— Et vous ferez prudemment d'éviter le danger, ajouta Meldigozzo.

— Dis-moi, mon bon homme, reprit le chevalier en s'adressant à l'envoyé, es-tu Corse, toi qui parles si bien?

— Je suis fils d'une Corse et d'un étranger.

— J'aurais dû m'en douter, car il faut avoir du sang étranger dans les veines pour trahir si lâchement la cause de son pays.

— Monsieur, s'écria Meldigozzo, vous abusez singulièrement...

— Et de quoi abusé-je, je vous prie? N'arme pas ta carabine, Jérôme ; mon épée irait aussi vite que ta main ; fais-toi payer puisque tu te vends, et ne m'approche jamais si je te rencontre. Tu sais ce que vaut une balle, et moi j'apprends ce que vaut un homme ; l'une et l'autre sont peu de chose. Quant à vous, capitaine, nous ferons la paix, si vous le trouvez bon. Dès l'instant que l'on vous attaque, je ne puis plus partir ; et puisqu'il y a des coups de fusil à recevoir, vous voudrez bien que je reste pour les partager avec vous.

— Vous êtes donc serviteur de notre sérénissime république de Gênes?

— Je suis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, officier au service de Sa Majesté le roi de France, et c'est un droit attaché à ce titre

que celui de ne pas s'en aller quand on se bat. J'aurai le plaisir de vous retrouver ici demain avant le lever du soleil. Bonne nuit, monsieur de Meldigozzo. Ah ! j'oubliais : vous me ferez bien la grâce de me prêter un fusil et quelques cartouches? on ne pense jamais à tout apporter en voyage, et je vous assure que si vous n'avez cette obligeance, je serai fort au dépourvu.

Il s'éloigna en disant ces mots, et rentra dans la maison où les Vincenti lui avaient donné l'hospitalité. Le capitaine demeura quelques instants préoccupé de ce qu'il venait d'apprendre ; puis il appela deux officiers qui commandaient sous lui, et donna en hâte les ordres qu'il crut nécessaires. Quelques meurtrières furent placées dans le mur des maisons ; la route qui descend à l'ouest d'Antisanti fut rompue et palissadée ; des débris de roche furent amassés sur la plate-forme et sur les escaliers extérieurs des habitations les plus élevées ; les soldats furent avertis de se tenir prêts ; et bientôt un profond silence régna tout autour de la montagne.

Jérôme était resté immobile à la place où l'avait laissé le capitaine. Il suivait d'un regard morne les mouvements du chevalier. Il

le regarda rentrer : il vit la lumière poindre à la fenêtre de sa chambre, briller quelque temps et s'éteindre.

— Ah ! dit-il alors : Lucien Catalanzi m'aura fait perdre ma maîtresse, et Louis Giafféri la ferme de Castifao, et je servirais leur cause ! Ah ! ce Français m'appelle espion et il va dormir. Il y a pourtant là quatre bonnes balles, ajouta-t-il en faisant tourner sa bandoulière de manière à peser son fusil avec la main, quatre balles de calibre : nous verrons si je ne sais plus m'en servir.

CHAPITRE V.

On prétend, en Corse, que le rocher d'Antisanti est le plus élevé de l'île. Quelques voyageurs revendiquent cette prééminence pour le sommet du mont Rotondo, qui se trouve en face et sur l'autre côté triangulaire d'une branche des montagnes du centre. Quoi qu'il en soit, et en laissant aux observations barométriques leur précision rigoureuse, Antisanti est situé à une si grande hauteur, que de son rocher l'on découvre au midi la plaine d'Aléria et le cours du Tavignano, au nord la vallée qui s'étend dans la direction de Ser-

raggio, à l'est les plages et la mer, à l'ouest une suite de monts escarpés et de collines couvertes de bois. Pour y arriver, il faut, durant plusieurs heures, gravir des pentes ombragées, se glisser à travers des chemins où se perd la trace des pas, redescendre à tous moments dans de profonds ravins, passer à gué des torrents, remonter de nouveau par des sentiers qui s'élèvent sans cesse; et quand enfin l'on arrive, on aperçoit devant soi, surtout du côté du midi, un rocher presque à pic que surmontent un hameau pauvre et une petite église. Deux rampes, dont l'une est très-rapide, y donnent accès, toutes deux grossièrement formées de granits arrachés du sol; une espèce de maison crénelée le domine : c'est la demeure des Vincenti. De la fenêtre ou de l'escalier de cette maison, l'on ne peut, en jetant les yeux autour de soi, concevoir qu'il soit possible d'y tenter une attaque sérieuse, tant l'assaut paraît impraticable. Quelques pierres roulantes, quelques arbres poussés avec force, semblent devoir suffire pour écraser tout ce qui se présenterait d'ennemis; et les soldats placés sur cette plate-forme doivent si facilement choisir leur

but et diriger leurs coups, qu'aucun agresseur ne pourrait leur opposer la moindre résistance.

Le procurateur Rivarola, qui connaissait bien cette position, avait eu soin d'y placer un poste assez considérable, afin de dominer les collines qui conduisent à la grande forêt de Bocognano, et de maintenir les communications entre le chemin de Vivario et la garnison d'Aléria. Meldigozzo, averti par les révélations de Jérôme, avait de son côté redoublé les précautions et les ordres de tout genre. Tout dur et grossier qu'il se montrât, il était bon soldat, homme de service et d'expérience. Aussi, bien avant le lever de l'aurore, avait-il déjà fait le tour de sa petite forteresse, afin d'inspecter tout par lui-même. En arrivant sur la plate-forme, il rencontra le chevalier de Montry, aussi élégant, aussi soigné qu'il l'avait vu la veille, vêtu et coiffé avec recherche, et s'appuyant, avec tout le sang-froid du monde, sur un fusil de munition dont il s'était pourvu.

— Pardieu! monsieur de Meldigozzo, dit le chevalier en voyant arriver le capitaine, vos soldats sont de grands maladroits, depuis

le temps qu'ils servent en cette île, de n'avoir pas substitué les fusils à deux coups à ces lourdes armes que voilà.

— Ces lourdes armes sont justes et portent assez bien.

— A la bonne heure; mais quand il faut se mesurer avec des gens qui vous envoient deux coups l'un sur l'autre, il est dur de n'en avoir qu'un à leur service. Croyez-vous que cet honnête métis avec qui j'eus le bien de causer hier devant vous, se contentât d'un fusil de munition pour tirer sur vous ou sur moi? Ce que je vous en dis, au reste, n'est que pour vous donner une fois une bonne idée; car il n'y a plus d'observations à faire quand le feu commence; et, tenez, voilà le ciel qui s'éclaire; nous n'attendrons pas longtemps, je m'imagine.

L'horizon, en effet, commençait à blanchir. Quelques petits nuages, bruns d'abord, puis rosés au bord, traversaient l'air comme les avant-coureurs de l'aurore prête à paraître; une légère bise qui s'élevait avec le jour se jouait au travers du ciel; la cime des arbres s'émouvait, et répondait par un doux frémissement à cet appel du matin; les vapeurs,

endormies autour des forêts, se soulevèrent, prirent du mouvement, montèrent d'abord comme pour chercher le vent qui devait les conduire, et redescendirent ensuite en se déroulant sur les collines. Le soleil n'avait pas encore fait jaillir ses rayons au-dessus des eaux ; mais déjà les flots s'agitaient, la lumière et le mouvement les animaient ensemble. Le cours du Tavignano s'éclairait au travers des mackis. Une sorte de soulèvement subit se fit sentir : c'était le soleil qui prenait possession de l'horizon, la mer qui se couvrait de feux, la verdure qui s'échauffait, la terre qui renaissait une fois encore. Mille oiseaux saluèrent le réveil du jour ; mille frémissements du feuillage accueillirent ce nouveau mouvement de la vie. Le chevalier admirait ce grand spectacle, auquel il n'était guère ha bitué peut-être. Meldigozzo était assis près de lui sur une pierre. Un sifflement se fit entendre, un éclat du rocher sauta : une balle venait de passer contre la tête de M. de Montry.

— Admirez donc le lever de l'aurore, dit-il en riant, pour que l'on s'associe de la sorte à votre enthousiasme ! Voyez-vous, monsieur de Meldigozzo, j'avais bien raison tout à

l'heure, jamais un fusil de munition n'eût porté si loin.

Un commandement bref et prompt appela la petite garnison sur ce point, et bientôt on vit, entre les derniers arbres, paraître le bonnet de cuir et briller le fusil des insurgés. Ils paraissaient divisés en deux corps peu considérables. Un homme d'un âge mur conduisait l'un, et se dirigea vers le rocher ; un vieillard et un jeune homme presque enfant, marchaient à la tête de l'autre. Ils longèrent la lisière du bois, sans paraître s'inquiéter du feu que les Allemands dirigeaient sur eux, et se portèrent vers la pente la moins rapide, du côté de l'ouest. La fusillade s'engagea de toutes parts, et pendant quelque temps on fut enveloppé dans un nuage de fumée. Un vent du nord qui s'éleva dégagea la montagne ; et les Corses aperçurent tout ce que l'infériorité de leur position leur avait déjà fait perdre de monde. Ils reculèrent. Meldigozzo crut qu'ils effectuaient leur retraite. Mais tout d'un coup, et par un élan soudain, cette petite troupe s'élança tout entière, franchit la pente, moins en grimpant qu'en courant, et se jeta au pied du rocher. Les Allemands,

surpris un moment, mais conservant leur avantage, n'eurent qu'à baisser le canon de leurs fusils pour choisir ceux à qui ils donnaient la mort. Tout ce qui était frappé tombait et roulait de roc en roc; tout ce qui conservait de la force s'attachait aux moindres aspérités, s'appuyait dans les crevasses, s'élançait à l'appui des plus faibles branches, le fusil en bandoulière, le stylet dans les dents, les mains en sang et les yeux pleins d'ardeur. Ils montaient, tombaient, remontaient, poussaient des cris pour effrayer leurs adversaires, indifférents aux blessures, méprisant le danger, précipités sans cesse, sans cesse renouvelant leur attaque. Les Allemands avaient à peine le temps de recharger assez vite leurs armes, et déjà une grande partie de la hauteur était franchie. Meldigozzo se multipliait au milieu d'eux. Il aperçut M. de Montry, debout, son fusil désarmé.

— Vous ne tirez donc pas? s'écria-t-il d'une voix entrecoupée par la colère.

— Je n'ai que trop tiré et trop sûrement donné la mort, mais je ne saurais frapper qui ne peut se défendre; qu'il vienne un ennemi à la pointe de mon épée....

— En voici un, répondit une voix sonore.

C'était Paul Trémadino, qui, soutenu par ses camarades, s'élançait le premier sur la plate-forme. Ah ! tu n'as point d'armes ? dit-il en regardant la petite épée du chevalier.

— Viens seulement la prendre, dit celui-ci.

Paul jeta sa carabine, ramassa le sabre d'un Allemand mort, et fondit sur l'officier français. M. de Montry rompit quelques pas, puis il se dégagea adroitement, et porta un coup droit à la poitrine du jeune homme. L'épée glissa et s'embarrassa dans les tresses de la veste. Paul leva son sabre, le chevalier fit une feinte, retira son épée, et para l'atteinte mortelle qui lui était destinée ; mais le sabre et l'épée volèrent à la fois, l'une brisée, l'autre arraché par la violence du choc. Le Français saisit son pistolet, le Corse son poignard ; ils s'élancèrent l'un sur l'autre, se saisirent, se serrèrent, tournèrent sur eux-mêmes. Paul glissa, et tomba le genou en terre ; mais tenant encore avec force le bras droit de son adversaire qui ne pouvait faire usage de son pistolet. Le chevalier, donnant une secousse vigoureuse à Paul, s'efforça de reprendre la liberté de ses actions ; mais le Corse, enga-

geant sa jambe entre celles du Français, le fit chanceler à son tour et tomber sur une pointe de rocher. Cette chute séparait les deux ennemis. L'un reculait le bras en arrière afin de lancer son stylet avec plus de force ; l'autre, se soulevant sur sa main gauche, ajustait son arme dont l'atteinte devait être sûre. Une balle, lancée d'une fenêtre peu éloignée, brisa le pistolet dans la main du chevalier, le blessa légèrement à l'épaule, et le fit retomber à terre si à propos, que le stylet lancé passa droit à la hauteur de sa poitrine, et s'enfonça dans le roc derrière sa tête. — Trahison! s'écria-t-il en sentant le coup de feu ; c'est l'espion qui m'a frappé de cette maison en face.

— Trahison! dit Paul : qui dit trahison quand je combats?

Il n'avait pas achevé, que les Allemands l'avaient entouré et l'entraînaient, désarmé, vers l'église. Le chevalier se releva. Près de lui, devant lui, des morts et des blessés, des cris et du sang. Cependant, les soldats de Gênes avaient l'avantage. Les insurgés ne cédaient pas, eux, mais ils mouraient. Le roc était couvert de cadavres, les arbustes rougis,

les pierres couvertes de débris, les armes brisées çà et là. Meldigozzo reparut, l'épée à la main, tout noirci de poudre, conduisant quelques fusiliers, débris vainqueurs de ce qu'il avait eu sous ses ordres. La petite garnison était détruite, mais le combat semblait terminé; la victoire restait du côté des Génois. Tout à coup des cris se font entendre, le feu redevient plus vif; il approche : des Allemands arrivent, poursuivis, fuyards, en désordre; les décharges se succèdent, et chacune d'elles fait tomber ce qui restait de soldats. C'était Savério Catalanzi, c'était l'enfant qui combattait avec lui, débordant enfin par la rampe de l'est, arrivant sous les balles, tirant en marchant, renversant tout sur leur passage. En un moment la plate-forme fut occupée par eux : la résistance n'était plus possible. Meldigozzo et quelques hommes se précipitèrent au travers des bois, plutôt que de se laisser prendre. Le chevalier blessé fut saisi par le jeune commandant de Venzolasca.

— Hélas ! dit-il, je n'ai plus même d'épée à vous rendre.

— Votre parole vaut une épée : vous rendez-vous ?

— Non... Mais, c'est Lucien! s'écria-t-il.

— Oui, Lucien, Lucien Catalanzi.

— Je me rends à toi, Lucien.

— J'accepte votre parole. Entrez dans cette maison. Et vous, compagnons, à l'église, où peut-être on combat encore.

— Non, l'on ne combat plus, dit Savério, revenant le fusil à la main; la Vierge sainte nous a protégés, et nous sommes vainqueurs. Où est Giafféri?

— Il poursuit les fuyards.

— Et qu'est devenu Paul Trémadino? l'a-t-on vu?

— Il n'est point parmi les morts, dit un homme de Cervione.

— Il n'était pas avec Giafféri non plus. Un jour de combat! Ah! Paul, que dira ta vieille mère?

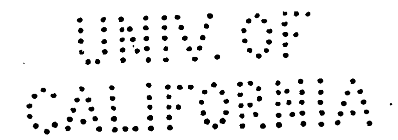
Puis, se tournant vers ses compagnons : Pierre Suzzoni, prends le commandement de tout ce qui est ici, fais réparer les maisons et veiller sur les abords; qu'on soigne les prisonniers et que l'on ait de la viande pour eux; pour nous, du pain de son, des armes et la victoire. Adieu, Pierre; toi et les tiens, vous serez dignes de votre nom.

Il redescendit alors avec quelques-uns de ses gens, ceux des blessés qui pouvaient marcher, et le chevalier de Montry pour qui l'on avait trouvé un cheval. Derrière eux, on portait le guidon de la compagnie de Meldigozzo et une cinquantaine de fusils ramassés en haut; et la petite troupe gardait une sorte de silence solennel ou farouche, assez singulier après la victoire. Cependant, quand ils arrivèrent sous les premiers arbres, le jeune commandant s'approcha plus près de Savério, et d'une voix basse :

— Les hommes de Venzolasca seront-ils contents de Lucien? Le vieillard lui serra la main sans répondre. — Et vous, êtes-vous content, père?

Savério ne répondit pas davantage, mais ses traits se contractèrent; il fit le signe de la croix, et une grosse larme tomba de ses yeux.

CHAPITRE VI.



Tous les jours ne sont pas des jours de fête et de bataille, et, dans des situations différentes, Paul Trémadino et le chevalier de Montry l'éprouvaient également. L'un entraîné par quelques Allemands qui l'avaient forcé de fuir avec eux, gémissait dans les prisons de Bastia, où, par bonheur pour lui, Rivarola l'oubliait. L'autre, conduit à Venzolasca par les Catalanzi, n'y avait trouvé qu'une captivité modérée par de bons traitements. Mais la captivité, si douce qu'on s'efforce de la rendre, n'en est pas moins insupportable. Des plaisirs

variés, des distractions nombreuses ne seraient pas de trop pour la faire prendre en patience; et malheureusement il ne se trouvait à Venzolasca que peu de distractions et point de plaisirs. Dans les bourgs de la Corse, la vie est uniforme et les habitudes sérieuses. La plupart des habitants surveillent l'exploitation de leurs terres ou les échanges de leur modique commerce : ils vivent avec leurs ouvriers ou leurs colons, sortent au lever du jour, se couchent avec le soleil, ne connaissent de point de réunion que la place de l'église, n'ont de curiosité que pour les nouvelles qui touchent à leur pays. De livres, d'objets d'art, de musique ou de peinture, il n'en faut point chercher parmi eux. Il restait donc bien peu de ressources au pauvre chevalier de Montry parmi les loisirs convalescents de cette solitude. S'occuper de sa jeune gardienne, essayer de lui faire partager quelques sentiments autres que ceux de la haine, rien n'eût été si naturel. Claire méritait tous les amours, et le chevalier n'avait besoin ni de la captivité, ni de la solitude, pour concevoir le désir de lui plaire. Mais une gêne secrète ne laissait pas tout à fait, ce semble, à

M. de Montry la liberté de se livrer à de si doux mouvements. Une découverte qu'il avait cru faire le mettait dans la situation la plus étrange du monde. Il se sentait dans la dépendance de Claire ; et quoique jamais Claire ne lui témoignât que de l'obligeance et de la bonté, quoiqu'elle eût pansé sa blessure qui s'en allait guérir, il ne s'en trouvait pas moins dans un embarras si grand qu'il ne savait comment en sortir. Claire était bonne, naturelle, charmante : partout ailleurs, M. de Montry en eût été éperdument épris ; mais à Venzolasca, et dans leur position respective, il trouvait ridicule d'en devenir amoureux ; Claire pourtant lui plaisait bien fort, il ne voyait aucun prétendu près d'elle, il n'entendait parler d'aucun engagement pris. Il se débattit quinze jours entre ses pensées et son embarras, la tentation et la retenue ; mais quinze jours sont bien longs, la vue du Golo bien uniforme, la mer bien pareille : au bout de quinze jours, le chevalier n'avait plus guère de résolution au service de sa fierté. Que voulez-vous que fasse, en effet, un Français jeune, et quelque peu étourdi, dans une petite maison d'une petite ville, auprès d'une

fille charmante, et quand il ne voit qu'elle? Un ange, s'il était Français, agirait peut-être autrement que ne fit notre chevalier ; celui-ci prit son grand courage, et résolut une fois de se laisser aller aux événements, pour voir ce qui adviendrait de Claire et de lui. Or donc, par un beau soir de printemps, tous les détails de ménage et de culture étant terminés, Claire rentrait, suivie de quelques femmes et de quelques paysans attachés à la maison. M. de Montry était négligemment assis sur un banc de granit, à quelques pas de la porte : il se leva et vint au-devant d'elle ; Claire lui rendit sa révérence avec un gracieux sourire, et s'approchant à son tour :

— Comment vous trouvez-vous ce soir, seigneur Français? dit-elle ; votre blessure est-elle entièrement fermée? Je dois vous prier de me pardonner, si, depuis deux jours, je n'ai pas présidé aux soins que l'on vous donne ; mais l'approche des fêtes de Pâques exige bien des préparatifs qu'il faut surveiller soi-même.

— Ainsi la guerre n'ôte rien à la solennité de ces fêtes?

— Elle ôte, sans doute, à leur pompe exté-

rieure ; mais, loin de diminuer le sentiment qui nous rapproche du Dieu à qui nous devons tout, elle nous fait sentir plus vivement encore le besoin de prier pour ceux qui vivent et pour ceux qui succombent. D'ailleurs, nous sommes de pauvres gens qui n'avons que de pauvres églises : vous ne trouveriez pas dans l'île un monument digne de votre curiosité, un édifice qui vous rappelât les magnificences de l'Italie. Ici, les hommes travaillent pour faire vivre leur famille, les femmes élèvent leurs enfants, les hommes et les femmes prient pour ce qu'ils aiment et pour ce qu'ils défendent. Notre peuple est un petit peuple, mais ce n'est pas un peuple comme un autre.

— C'est assurément un peuple vaillant et brave, et digne d'un meilleur sort. Vous savez quel hasard, quelle nécessité plutôt, me l'a fait combattre.

— Nous ne demandons jamais compte aux autres de leurs sentiments. Entre nous, nous comptons de nos actions. Quant aux pensées, elles n'appartiennent qu'au cœur et à Dieu.

— Mais je vous ai dit déjà que j'allais partir et quitter Antisanti quand la nouvelle de l'assaut projeté arriva, que je restai parce

qu'il y avait des coups de fusil à gagner, et que, sans ce misérable espion qui pensa me tuer en trahison et de loin, je ne me serais pas rendu, même à vous.

— Même à Lucien, voulez-vous dire?

— A votre frère Lucien? Cela est-il certain, et ne me laissez-vous pas du moins la permission d'en douter?

— Je vous quitte la place, si nous devons recommencer encore une discussion à ce sujet.

— Restez, je vous en prie; mais je vous prie aussi, permettez-moi une explication.

Claire fit un petit signe d'impatience, puis, toutefois, elle demeura assise sur le rocher. M. de Montry voyait bien que la conversation serait difficile. Les manières naturelles et graves de la jeune fille l'embarrassaient. Il y a de certaines façons de se défendre, une certaine lutte de pensées et de phrases, une certaine prévoyance de l'attaque, à la faveur desquelles on peut attaquer en effet; mais la jeune Corse ne donnait point de prise. Elle semblait beaucoup plus touchée de la beauté du soir et des riches couleurs de l'horizon, que des projets de M. de Montry; et sa politesse toute bienveillante la mettait,

pour ainsi dire, hors d'atteinte. Le chevalier se serait volontiers gratté le front pour trouver un meilleur moyen d'entrer en matière. Toutefois, celui-là seul s'offrait, et il reprit :

— J'ai bien cru me rendre à Lucien lorsque j'ai été fait prisonnier; mais, puisqu'il faut tout vous dire, ces yeux charmants, cette élégance de formes, cette douce voix, ne pouvaient me tromper longtemps.

— Voulez-vous dire que vous n'avez pas été loyalement fait prisonnier?

— Assurément non : ce que je veux dire, c'est que ma soumission est aujourd'hui volontaire, c'est que je suis enchaîné ici par un lien plus fort que les chances du combat.

— Plus fort que votre parole? Je ne croyais pas que rien fût au-dessus.

— Aussi ne cherché-je pas à la reprendre, et resterai-je prisonnier tant que vous le voudrez. Mais, pensez-vous, Claire, qu'il soit possible, même à un prisonnier, de vous voir si longtemps sans vous trouver charmante? Pensez-vous que ces jours écoulés près de vous soient sans danger?

— Voilà, dit en souriant la jeune fille, un

moyen très-ingénieux de réclamer votre liberté.

— Hélas! ce n'est pas ma liberté que je demande : qu'en ferais-je, grand Dieu ! loin de vous! emportant votre image ! vous regrettant sans cesse, et ne pouvant vivre sans vous!

Claire fixa sur le chevalier un long regard de ses grands yeux, puis elle lui dit assez doucement :

— On ne saurait avoir moins de ressentiment que vous n'en montrez ; c'est tirer parti de la mauvaise fortune.

— Du ressentiment? Ah! ce n'est pas du ressentiment que je pourrais avoir contre vous, qui m'avez presque sauvé après m'avoir vaincu.

— Vous voulez donc dire contre Lucien, chevalier?

— Contre mon vainqueur, quel qu'il soit, en un mot. Mais ce que j'éprouve, ce que vous m'avez mis dans le cœur de tendresse, d'ardeur, de passion, c'est à vous et à vous seule que cela s'adresse ; c'est vous, et vous seule qui pouvez aujourd'hui disposer de ma destinée. Ne voulez-vous donc pas le comprendre, Claire?

— Non, je ne le comprends pas, monsieur, et je vais vous en dire la raison. Une autre vous parlerait peut-être des soins que vous avez trouvés dans cette modeste demeure, de l'amitié avec laquelle on vous a reçu, quoique ennemi...

— Ah! je ne suis pas votre ennemi!

— Quoique prisonnier, et cela parce que vous étiez sous la sauvegarde de Lucien. Mais ce serait se mettre à soi-même la rougeur au front, que de gâter ainsi le peu qu'on a pu faire. Vous êtes gentilhomme et placez l'honneur avant tout. Eh bien! écoutez. Nous avons notre honneur aussi; et parmi nous, il est inflexible et sans pardon. Le vôtre vit au milieu des combats : le nôtre, au sein de la famille. Dans notre pays, la femme qui manque à ses devoirs, et elle n'y manque presque jamais, est abandonnée à la justice arbitraire de son époux et de ses parents. La jeune fille qui ferait une faute serait chassée de la maison paternelle, sans espoir d'y rentrer, sans que ses compagnes vinssent à son aide, sans même que le séducteur pût lui rendre, par un mariage, ce qu'il lui aurait enlevé par un crime. J'ai vu, l'autre année, une fille de la

montagne dans cette position affreuse : aucune des femmes du canton ne voulut lui tresser de fleurs pour la parer au jour de l'hymen ; aucun de nos jeunes gens, courir à cheval devant elle ; aucun homme tirer des coups de fusil à l'entrée du village ; et quand elle fut au moment de mettre le pied dans sa nouvelle demeure, son père, la jetant rudement aux mains de son époux, dit : — Prenez cette femme, elle est à vous, faites-en à votre volonté, car elle n'est plus rien pour moi ni les miens, et n'a plus ni appui ni protection à attendre. Vous dirai-je plus, monsieur ? qu'au sortir de l'église, un dimanche, et devant les habitants ou le prêtre, un jeune homme arrache la coiffure d'une jeune fille, n'eût-il eu d'elle ni faveur ni tendresse, par ce seul acte, elle est déshonorée...

— Déshonorée ! Et la mort ne punit pas l'audacieux ?

— La mort le punit pour peu qu'il ait été sans motifs d'agir de la sorte ; mais la plus simple promesse donnée, la plus légère faveur ou le moindre engagement suffiraient à l'excuser ; et pour lors, à moins que sa famille tout entière ne prenne parti pour elle, et elle

ne le fait guère, à moins que son père ne l'absolve hautement, et il ne l'absout pas, c'est la jeune fille qui reste sous le coup de la faute et du déshonneur. Dites maintenant, dites, vous qui êtes gentilhomme, voulez-vous encore me parler d'amour?

Le Français se leva vivement; puis, avec une noblesse élégante, il mit un genou en terre, et tendant la main vers la jeune fille :

— Non, dit-il, non, je ne vous en parlerai plus; pardonnez-moi, Claire, et croyez que je sens tout ce que je vous dois.

En ce moment, Savério parut sur la porte de son habitation. Voir le chevalier à genoux, pousser un cri, armer sa carabine et coucher en joue le jeune homme, fut à peine l'affaire d'une minute. Claire releva doucement le canon prêt à donner la mort.

— Rassurez-vous, mon père, dit-elle, vous pouvez l'écouter. Ni vous, ni moi, n'avons rien à craindre.

— Ah ! Claire ! Claire ! qu'aurait dit celle qui nous attend là-haut, si elle eût vu, de ton consentement, un homme à tes pieds !

— Je vous le répète, et sans doute et sans crainte, vous pouviez entendre tout ce

qu'il me disait, tout ce que j'ai répondu.

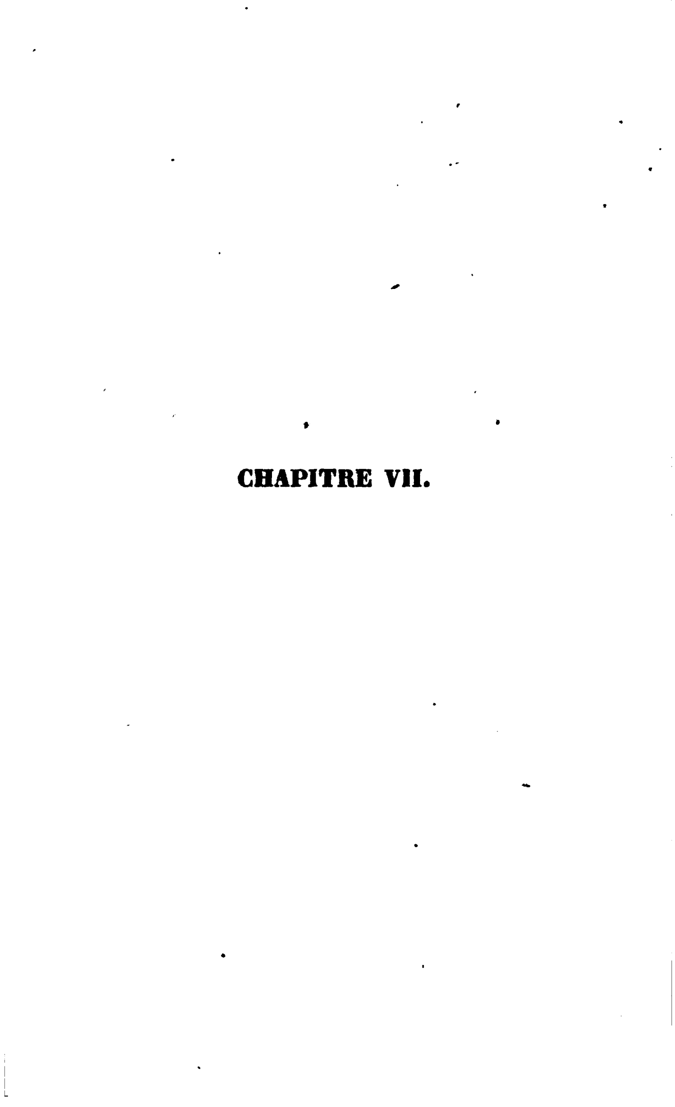
— Savério, dit en se relevant le chevalier, votre fille est et sera pour moi l'objet du respect le plus constant et de la reconnaissance la plus vive : croyez à mes paroles, croyez surtout aux siennes.

— Vous dites bien ! s'écria Claire ; qui déguise la vérité n'est plus digne de l'entendre ni de la dire. Qui manquerait à son père, mériterait de ne jamais avoir d'enfants.

— Heureusement, nul autre que moi ne t'a vue, dit Savério, et moi je puis te croire.

Il désarma lentement sa carabine en suivant d'un regard pénétrant et soucieux les moindres mouvements de M. de Montry. Deux ou trois fois il passa, comme avec une émotion secrète, sa main sur son front et sur ses yeux. Puis, enfin, il fit signe à sa fille, la rapprocha doucement de son sein, l'y serra deux fois et lui donna un baiser où la confiance était unie à la tendresse. Claire le reçut avec une affection pleine d'innocence, avec un regard candide et reconnaissant à la fois. Elle s'apprêtait à prendre la carabine des mains de son père : Savério la prévint et lui tendit lui-même l'arme pour la déposer à côté des

fusils de chasse et des cartouchières de combat. Les femmes de service entrèrent alors, apportant une petite table où le souper était préparé d'avance ; trois siéges de bois furent placés alentour, et Savério, sa fille et le chevalier s'assirent à l'ombre d'un buisson de myrtes et de genêts odorants. La soirée était pure, le ciel serein, la plaine mollement éclairée par les derniers rayons du soleil, dont le globe de feu sortant des flancs d'un nuage noirâtre se baignait déjà dans les ondes. C'était un de ces beaux soirs de printemps où la nature semble avoir besoin de s'épancher vers celui qui l'anime, où le cœur éprouve le même besoin et cherche à s'épancher comme elle.



CHAPITRE VII.

— Vous voulez, dit le chevalier, savoir quelle raison m'avait conduit en Corse; mais vous ne prévoyez pas qu'en vous faisant aujourd'hui un aveu que, jusqu'à ce jour, je vous aurais probablement refusé, vous me mettrez dans la nécessité de revenir sur un point singulier, et le seul sur lequel vous ne répondiez franchement ni l'un ni l'autre; je veux parler de Lucien; et, pour vous expliquer tout de suite comment j'aurai à vous entretenir de lui, apprenez que je viens de Venise, que je l'y ai laissé, et que je croyais savoir, il y a

quinze jours, au moment de l'attaque d'Antisanti, qu'il ne pouvait guère être revenu parmi vous. Quoi qu'il en soit, je vais vous satisfaire. Je suis né en France, petit-neveu du maréchal de Villars, aide de camp du comte de Boissieux, lieutenant général des armées du roi; je suis major de cavalerie, et j'ai la promesse d'avoir un régiment à mon retour. J'étais à Paris, assez tranquille, vivant en assez bons lieux, rêvant cependant quelquefois que je pourrais bien faire autre chose que veiller aux remontes d'un régiment ou aller faire ma cour à Versailles, lorsque les grandes agitations de l'Europe m'ont tiré de cette oisiveté dorée. Je vous supplie, ma belle Claire, de contenir, par charité pour moi, le sourire quelque peu railleur qui se joue sur votre jolie bouche, quand je dis qu'il peut y avoir eu quelque chose de commun entre les agitations de l'Europe et mon humble destinée. Vous allez voir que je ne dis que la vérité. Savério peut savoir qu'une guerre, suite renouvelée de la succession d'Espagne et des élections de Pologne, s'était rallumée il y a trois ans.

— Je l'ai su vaguement, dit Savério.

— Eh bien, reprit M. de Montry, cette guerre s'était à peu près terminée au mois de novembre dernier, par les préliminaires signés à Vienne. Mais avant même que ces préliminaires fussent signés, avant que l'on eût échangé les ratifications, M. le cardinal de Fleury, notre ministre suprême, et M. de Chauvelin, secrétaire d'État des affaires étrangères, crurent qu'il était sage de s'assurer de l'état de l'Italie. Ce n'est pas en vain que, trois fois depuis vingt années, on y change les souverains, et l'obéissance, et les droits, et la fidélité des peuples. Don Carlos mis sur le trône de Naples; la maison de Médicis dépouillée avant ses derniers jours de son élégante Toscane; le roi de Sicile devenu roi de Sardaigne; des Espagnols remplacés par des Impériaux, et des Impériaux par des Espagnols, eussent mérité peut-être un observateur plus habile. D'un autre côté, le soulèvement de votre île avait eu du retentissement en Europe : plus d'une puissance qui, en apparence, demeurait indifférente à ce qui se passait ici, vous suivait des yeux ou laissait, au besoin, dériver quelques bâtiments sur vos côtes. M. le cardinal de Fleury et M. de Chauvelin,

ayant eu de bons avis que la puissance de la république de Gênes était en péril malgré ses victoires, que la politique du sénat était fort vacillante et pourrait bien se détacher de la France, et que le crédit du cabinet de Versailles pourrait bien aussi, par ou malgré les préliminaires de Vienne, se trouver moins assuré qu'il ne devrait l'être, jetèrent les yeux sur moi pour aller faire une reconnaissance de cette partie de la Péninsule, et pour chercher un peu à démêler la situation véritable de cette île de Corse si peu connue, et qui tout d'un coup avait pris tant de place [1]. On m'accrédita secrètement auprès des agents français et je partis. Ce qu'est aujourd'hui la Lombardie abandonnée à l'Autriche, ce qu'est le Piémont sous le douteux Charles-Emmanuel, ce que seront Plaisance et Parme provisoirement rendus à l'Empire, ou la Toscane promise au duc de Lorraine après Jean Gaston de Médicis, vous n'avez pas d'intérêt direct à le savoir, et j'ai moi-même eu quelque peine à me rendre compte d'une situation si nou-

[1] Il y eut en effet un agent envoyé en Corse, où il demeura quelques mois.

velle, d'une telle variation de principautés, d'équilibre, de prépondérance. Après un assez long séjour dans quelques villes de la Haute-Italie, je me trouvais à Ferrare. Un homme bien plus jeune, car on l'aurait appelé enfant sans la mâle expression de sa figure, s'était embarqué comme moi à Ponte de Lago Oscuro, et fit avec moi le trajet jusques à Venise. Nous logeâmes, en arrivant, dans la même hôtellerie. Bientôt, et au travers de ses préoccupations, il se laissa toucher de la beauté d'une fille vénitienne que j'avais peut-être remarquée avant lui. Lequel de nous était aimé, je l'ignore; mais il ne voulut souffrir ni l'incertitude ni la concurrence, et il m'appela en duel.

— C'était mon fils! interrompit Savério.

— Pauvre Lucien! dit Claire.

— Nous allâmes derrière l'église de Saint-Jean et Paul: des sbires nous forcèrent à nous séparer. Le lendemain, nous étions au Lido: même empêchement. Une troisième assignation fut donnée à Murano, et le bargel s'y trouva encore avant nous. On se fût irrité à moins, vous l'avouerez. Cependant, plus que Lucien mille fois, j'avais sujet d'en vouloir à

une police si cruellement attentive; car, chaque soir, dans mon désappointement, j'allais au casin des nobles : j'y passais la nuit à me venger au jeu de ce que m'avait refusé le sort des armes, et je dois avouer que je perdais presque constamment. Enfin, nous avions remis notre duel à la semaine suivante, dans l'espoir que ce délai endormirait la surveillance. La veille du jour fixé, je me rendais au casin, comme de coutume, et portais une bourse assez remplie d'or. Je monte, je m'assieds à une table de jeu, je veux prendre ma bourse : on me l'avait volée. Fort à tort, sans doute, je ne fus point maître de mon dépit, et m'écriai, en quittant la table où je n'avais pas le moyen de rester : — Par la barbe du doge! le sérénissime gouvernement de Saint-Marc ferait mieux de moins s'occuper de nos pensées, et de s'occuper un peu plus de nos bourses. — Quelques-uns des assistants me plaignirent, quelques autres se moquèrent de moi; moi, je me consolai en songeant à la rencontre qui m'attendait à l'île de Saint-Georges : c'est là qu'était mon rendez-vous avec Lucien, et je dormis assez paisiblement. Le lendemain, je trouvai Venise plus belle,

Saint-Marc plus magnifique, le palais ducal plus majestueux. Comme je me promenais au Broglio, en attendant l'heure convenue, une gondole jaune, oh! la funeste gondole! une gondole jaune s'arrête à la Piazzetta, un inconnu en descend, s'approche de moi, me prie de le suivre, et fait conduire la barque hors des îles. Je m'écriai que j'avais une raison pressante de descendre à Saint-Georges : on ne m'écouta pas; je m'emportai : l'on garda le silence. Quatre hommes, vêtus de noir et masqués, accompagnaient mon conducteur, aussi muet qu'eux, et aussi noir que leurs masques. Enfin, quand nous fûmes en pleine mer, le chef de mon escorte prit la parole : — Monsieur, me dit-il, vous êtes M. le chevalier de Montry? — Oui, monsieur. — Major au service de France? — Oui, monsieur. — Vous avez perdu, quatre nuits de suite, au casin des nobles, et vous avez dû vous battre trois fois? — Quatre, monsieur. — Cela est vrai : je vous demande bien humblement pardon d'avoir oublié votre promenade de ce soir à l'île de Saint-Georges. — Je vous le pardonne assurément, mais non de bon cœur, car je voudrais que le diable......

— Je n'en doute point et vous en remercie. Vous avez été volé hier sur l'escalier des procuraties. — J'ai été volé. — Votre bourse n'était-elle pas de soie verte avec des glands en parfilages d'or? — Comme vous dites. — Et ne contenait-elle pas cent quatre-vingts sequins en or et six piastres à colonne? — Cent quatre-vingts sequins et six piastres. Mais, de par saint Théodore! vous êtes mon voleur, ou vous vous jouez de moi! Qui êtes-vous? Que me voulez-vous? Il faut me répondre et m'en répondre. — Calmez-vous, monsieur le chevalier : la colère est inutile, et rien n'est moins à propos qu'une colère inutile. Je suis lieutenant de l'inquisition d'État, j'ai mes hommes avec moi, vous êtes au milieu des flots et vous êtes seul : écoutez-moi donc, s'il vous plaît. Reconnaîtriez-vous bien vos ducats? — Peut-être. — Et votre bourse? — Certainement. — Nous allons voir. En disant ces mots, mon bargel pousse du pied un manteau qui recouvrait à terre quelque objet inanimé. Un homme était couché dessous, une bourse dans la main droite, une poignard dans le sein. Le bargel prend la bourse : — Est-ce la vôtre? me dit-il. — Oui, je la reconnais. — Comptez

les ducats et les piastres. — Un de ses hommes les compta : la somme entière y était. — Voilà, continua-t-il, ce qu'on vous a volé; et, montrant le mort étendu à ses pieds, voilà le voleur puni. — Ah ! m'écriai-je, j'avais tort hier, et je rendrai partout hommage à la vigilance de votre gouvernement. — Monsieur le chevalier, reprit-il du ton le plus froid, la République n'a besoin ni de vos éloges, ni de vos censures : elle vous enjoint de sortir de son territoire, et veut bien oublier vos duels, par respect pour le roi votre maître. Ramez, matelots, et touchons à Mestre.... Mes gens et ma voiture y étaient déjà. Je descends, le bargel s'incline, et, avec une profonde révérence : La femme pour qui vous vouliez vous battre vous trompait tous deux, dit-il; puis il s'éloigne. Je gagnai Padoue, ensuite Gênes. A Gênes, on m'assura que votre frère venait d'envoyer, de Venise où il était encore, une lettre pour Livourne. Je me rendis à Livourne. M. de Berthellet, notre consul, s'assura, sur ma demande, que Lucien ne devait pas y arriver de quelques jours ; je vins à Bastia, et de Bastia, d'après les conseils d'un honnête M. d'Angelo, qui, par parenthèse, croit être

un peu votre parent, voyant qu'il fallait attendre, et songeant à ce que j'avais à faire, je commençai mon voyage par Orezza et Antisanti. Maintenant, dites-moi à votre tour, et si vous me croyez digne de votre sincérité, est-ce Lucien que j'ai enfin rencontré; est-ce à Lucien que je me suis rendu? Et, si ce n'est pas lui, que pourrai-je lui dire quand je le retrouverai? car vous voyez bien qu'il faut que je le retrouve.

Claire posa en rougissant sa tête sur l'épaule de son père. Savério réprima un léger sourire qui avait erré sur ses lèvres, puis, en jouant avec le manche d'ivoire de son stylet :

— Puisque vous avez été sincère, nous devons, comme vous le pensez, l'être à notre tour. Lucien n'était point sur les rochers d'Antisanti, mais il était important qu'on pût l'y croire; et, véritablement, j'aurais pu le croire moi-même, au milieu de l'action et du danger. Vous ne l'attendrez pas longtemps toutefois. Avez-vous vu, hier soir, et, tenez, voyez-vous encore un grand feu aux deux tournants du Golo?

— Je le vois.

— C'est le signal qui m'annonce son re-

tour. On l'avait aperçu en mer. Hier, il n'a pu débarquer à cause des gardes-côtes. Le vent est tombé, la nuit assez sombre : il arrivera sans doute ce soir. Mon Lucien est chargé d'intérêts importants aussi, et, comme vous, il sert son pays autrement que par ses armes.

— Mais vous ne songerez plus à vous battre ? dit Claire.

— Vous concevez, répondit le chevalier, que Lucien seul devra en décider. Il m'a attendu, il ne m'a pas vu venir : il serait en droit de m'accuser, et je ne puis être accusé par personne.

— Puisque cette femme vous a trompés tous deux. Tromper mon frère ! Ah ! il fallait bien qu'elle fût Vénitienne !

— Et me tromper, moi, n'est-ce donc pas un mal ?

— Je n'ai pas dit cela ; mais enfin vous ne vous battrez pas contre Lucien : vous êtes son prisonnier.

— Le sien ?

— Et de qui donc ?

— En vérité, j'ai cru me rendre à lui, mais c'était pour lui offrir un autre et un plus sûr combat.

— Il ne l'accepterait plus aujourd'hui.

— Mais, moi, je dois le lui offrir : tout ce que je puis faire ensuite, et je le fais, c'est de consentir qu'il refuse.

— Demandez-le-lui donc à lui-même ! s'écria Savério.

Lucien entrait dans la maison paternelle.

CHAPITRE VIII.

Peut-être faut-il avoir été père pour concevoir tout ce que l'on éprouve lorsque l'enfant, éloigné longtemps, revient enfin près de nous. Le cœur se gonfle à la fois de tout ce qu'il éprouve de joie et de tout ce qu'il a souffert de peine. Les bras ne suffisent pas à serrer contre la poitrine celui qui a été l'objet de tant d'inquiétudes; on l'a reçu du regard avant de l'embrasser ; on le caresse du regard encore après avoir couvert son front de baisers, comme pour interroger tout le temps de la séparation, comme pour s'assurer que celui

qu'on aime revient plus fort, plus beau, plus heureux qu'on ne l'a quitté ; on veut que le regret de l'absence ait du moins profité pour lui ; on ne lui demande plus compte du temps ou du danger que pour savoir ce qu'il en a rapporté de bien-être ou de bonheur. Les questions qui se pressent se réduisent toutes à la même pensée : l'on aime et l'on a souffert ; l'on aime et l'on retrouve.

Savério s'était assis en face de son fils : il le contemplait attentivement, en silence, avec l'expression d'une admirable tendresse ; appuyé sur son long fusil, demi-courbé pour mieux voir Lucien, il flattait, sans attention, la tête d'un gros chien qui remuait la queue, et grondait tout bas de joie en retrouvant son jeune maître ; et de temps en temps seulement, étendant sa main robuste pour prendre la main de Lucien, il murmurait le nom de la femme si chèrement aimée qui lui avait donné ce fils. Claire avait apporté à son frère une chaise de bois à long dossier : elle l'y avait fait asseoir, et s'était mise à ses pieds, contre lui, la tête appuyée sur ses genoux. Ces deux jolis visages d'une si frappante ressemblance, l'attitude élégante et forte de Lucien, l'aban-

don gracieux de Claire, le feu humide de ses yeux répondant au mâle regard de Lucien, et la vive émotion qui se peignait dans les traits du jeune homme auraient frappé quiconque aurait pu les voir. Une lampe de fer à trois becs, attachée par une chaîne à un plafond que la fumée avait rendu noir et brillant comme l'ébène, jetait sur eux des reflets mobiles, et faisait par moment briller le canon des fusils de famille. Une petite image de Vierge en plâtre doré semblait protéger cette réunion si longtemps attendue; et, dans l'ombre, entre la porte et l'ouverture d'une fenêtre à volets grossiers, M. de Montry contemplait, non sans émotion lui-même, le spectacle de cette joie sainte.

Savério toutefois ne fut pas longtemps à prévenir son fils de la présence de l'étranger. Il alla prendre M. de Montry par la main, et le conduisant en face de Lucien et de Claire :

— Voici, dit-il, un homme qui prétend avoir une dette contractée envers toi.

— Vous ici! s'écria Lucien; vous que j'ai tant attendu! vous qui m'avez fait perdre de si longs jours à Venise!

— Moi-même, dit le chevalier, moi qui ai

cru être vaincu par vous, moi qui suis prisonnier, et par conséquent en votre puissance, et qui viens vous offrir cependant tout ce que vous m'avez demandé naguère !

— Ah ! mon père ! dit Claire en voyant Lucien se lever précipitamment, vont-ils donc achever cet inutile combat ?

— Tais-toi, enfant, répondit Savério : laisse les hommes vider leurs querelles en hommes. Tu vois bien que moi-même je m'abstiens d'y prendre part.

— Est-il vrai qu'il ne soit pas libre, mon père ? dit Lucien d'une voix lente.

— Il est certain qu'il a été pris dans un combat, et qu'il s'est rendu parce qu'il était blessé, sans armes.....

— Et parce qu'il croyait t'avoir retrouvé, Lucien, ajouta Claire.

M. de Montry était demeuré immobile, les bras croisés sur sa poitrine, ne montrant ni impatience, ni embarras. Lucien s'approcha de lui :

— Prisonnier dans cette maison, et depuis longtemps ? dit-il.

— Depuis quinze jours.

— Et vous m'attendiez ?

— Je vous attendais.

— Vous êtes donc prêt ?

— Je le suis.

— C'est faire ce que vous deviez ; je ferai ce que je dois.

Lucien sortit de la chambre, et rentra presque aussitôt, tenant sur un plateau de bois quelques morceaux de pain et deux verres à demi remplis de vin de Cervione. Il prit un morceau de pain et le présenta au chevalier, en lui demandant de le manger ; il lui offrit un verre, en le priant de boire. M. de Montry fit l'une et l'autre chose.

— Maintenant, monsieur, dit le jeune Corse, vous avez mangé mon pain et bu mon vin, vous êtes mon hôte, et tout ce qui est ici est à vous. Mais là où il y a un hôte, il n'y a plus de prisonnier : soyez libre, et puisque vous avez accepté l'hospitalité dans la chaumière d'un Corse, veuillez vous souvenir qu'il ne l'oubliera jamais.

Il tendit la main au chevalier qui se jeta à son cou. Claire souriait avec joie ; et le vieux Savério regarda involontairement la madone pour lui montrer comme son fils se conduisait bien.

Une assez longue explication apprit ensuite à Lucien tout ce que nous avons successivement raconté. Puis, ce fut à lui de rendre compte avec détail de la course qu'il venait de faire, et des instructions dont l'avaient chargé les envoyés occupés des intérêts de l'île sur le continent d'Italie. Giafféri, Orticone, Paoli, les chefs investis de la confiance populaire, allaient avoir à prendre une résolution prompte et définitive. Gênes, fatiguée d'une lutte si longue, voulait enfin y mettre un terme. Le Piémont lui offrait des secours. En Lombardie, on reformait des bataillons pour venir à Bastia remplacer les corps décimés par la guerre. La Toscane et les États romains fermaient désormais leurs ports aux insurgés ; et Venise ne leur fournirait plus, même à prix d'argent, ni armes, ni munitions d'aucun genre. Un seul homme, un baron allemand, quelque peu diplomate, quelque peu soldat, avait fait offrir à Grégoire Salvini, l'agent des Corses à Livourne, des approvisionnements, un vaisseau et des armes ; mais il mettait son secours à si haut prix, que ni Grégoire Salvini, ni Lucien n'avaient voulu prendre sur eux de répondre

d'une manière positive. Ils s'étaient réservé d'en référer aux chefs de l'île. Lucien venait leur expliquer tout ce que les rapports extérieurs avaient de décourageant, mettre sous leurs yeux les refus des puissances d'Italie, exposer aussi les propositions du baron de Neuhoff, et demander une décision que chaque jour et chaque événement rendaient plus nécessaires.

A ce tableau si décourageant de la situation extérieure, Savério en ajouta un presque pareil de l'état intérieur de l'île. Le courage des insurgés était aussi grand, leur dévouement aussi entier qu'il eût pu être, leur volonté de secouer le joug de Gênes aussi absolue que jamais, et leur résolution de vivre libres ou de mourir aussi ferme qu'il s'en fût trouvée chez aucun peuple. Mais, tandis qu'ils attaquaient Antisanti, l'on avait garni de troupes le château de Corte, renforcé la garnison d'Ajaccio, mis quelques bâtiments en observation devant Porto-Vecchio, dans le golfe de Sagone et dans celui de Saint-Florent. Aux deux extrémités de l'île, Calvi et Bonifaccio étaient occupées; Bastia recevait des renforts; la route du centre était observée en plusieurs

endroits : on ne pouvait donc plus guère compter sur les arrivages étrangers, et par conséquent il fallait se restreindre aux moyens rassemblés naguère avec tant de peine. Or, ces moyens étaient faibles : les munitions s'épuisaient chaque jour; on n'avait pu apprendre à fabriquer de poudre dans la montagne; le peu d'armes prises aux ennemis étaient d'un mauvais usage; et la plupart des hommes qui combattaient, n'ayant pas eu le temps de vaquer aux soins des troupeaux et des terres, se trouvaient sans chaussures, comme leur famille sans pain. Que faire en cette situation? Savério n'aurait osé lui-même émettre un avis. Mais, dès qu'il avait eu, par les signaux, la certitude du retour de son fils, il avait fait prévenir les chefs de l'île, et se tenait assuré qu'ils accourraient sans délai pour recevoir des communications si importantes. Jusque-là, il fallait attendre, et ne s'occuper que de la joie d'être enfin réunis.

Cette joie était grande en effet, et chacun des membres de la famille la sentait dans toute son étendue. Deux jours entiers y furent consacrés, sans qu'aucune pensée étrangère vînt en affaiblir le charme. A voir l'ex-

pression de bonheur de ces trois personnes, on eût deviné d'abord tout ce qu'il y avait de sincère et de généreux dans leur tendresse; à les entendre, on se fût assuré qu'ils étaient dignes du bonheur que leur envoyait la Providence. Bien qu'un peu léger, un peu étourdi peut-être, le chevalier était un des hommes du monde qui comprenait le mieux ce que l'âme peut avoir de haut et de loyal. Il jouissait de la joie qu'il voyait répandue autour de lui, et s'y associait franchement pour sa part. Cependant, sa position personnelle l'inquiétait toujours un peu. Ce n'était plus le même embarras qui l'avait arrêté près de Claire, car il s'était résigné de très-bonne grâce à rentrer dans les bornes d'un respect si bien mérité; mais un mélange de reconnaissance et de délicatesse le tourmentait; il avait été prisonnier; on lui avait rendu la liberté par une sorte d'exaltation généreuse; mais cette liberté, sans condition, sans prix, qu'une parole seule avait annoncée, dont on ne lui reparlait plus, devait-il la regarder comme complète, et pouvait-il en faire usage? Au temps où nous vivons, l'on eût peut-être été moins difficile; et probablement on au-

rait profité, même sans beaucoup de reconnaissance, d'un bienfait dont on n'aurait estimé que l'utilité présente. Le chevalier de Montry n'était pas de nature à prendre les choses si à l'aise. Gentilhomme de cœur autant que de naissance, il se tenait pour obligé à rester digne de son nom comme de ses armes; et quoiqu'il eût perdu, sans y faire attention, trop d'argent au jeu, quoiqu'il eût parfois trop peu ménagé les dames qui l'honoraient de leurs bontés, il se sentait toujours, en dépit de tout, des devoirs que l'éducation et le sang lui avaient imposés. Il soulevait ce qu'il nommait ses chaînes pour passer plus facilement par-dessous ou par-dessus; mais jamais il ne lui fût entré dans la pensée de les rompre. Il n'y a jamais à désespérer d'un homme qui, même au travers de ses fautes, se souvient de ce que sont ses devoirs.

Cette fois, ce fut Claire qui vint au secours du chevalier, soit que l'instinct protecteur d'un cœur de femme l'avertît que son prisonnier avait besoin d'assistance, soit qu'elle tînt à honneur d'achever ce qu'avait noblement commencé son frère. Les deux premiers jours

passés, au matin, et comme le déjeuner de famille venait de finir, elle s'approcha du chevalier qui était assis près de Lucien, et lui remettant un long stylet ancien à lame simple, mais à poignée travaillée :

— Tenez, lui dit-elle ; dans notre pays, quand un enfant a douze ans achevés, on lui donne un fusil pour témoigner qu'il peut aller chasser, combattre lui-même et pour lui-même, qu'il est libre, en un mot, de ses actions et de son bras : permettez-moi de vous remettre ceci au nom de mon père, de mon frère et de moi, non-seulement pour vous rappeler que vous êtes libre et maître d'agir comme bon vous semblera, mais aussi pour que vous conserviez de nous un peu de souvenir. Quelque chose qui vous arrive, soyez sûr que l'on se réjouira à Vensolasca de tout ce qui sera heureux pour vous, et quand vous serez loin, pensez quelquefois aux amis que vous y aurez laissés.

— Oui, j'y penserai, répondit M. de Montry, j'y penserai avec affection, avec respect même. Vous me rendez ma liberté : j'en ferai usage; mais ma reconnaissance restera près de vous; il n'y a point d'événements qui puissent déta-

cher mon cœur de vous trois, et la meilleure époque de ma vie serait celle où je pourrais vous retrouver et contribuer à votre bonheur.

Le lendemain fut le jour fixé pour le départ. Au lever du soleil, le major monta sur un petit cheval du pays qu'on lui avait choisi exprès parmi ceux qui couraient la plaine, dont on avait soigné l'équipement, et dont la selle avait été garnie de bonnes armes et d'un long fusil de Sardaigne. Il prit une épée de Venise qui lui avait été donnée pour remplacer la sienne, sortit de la cour, et vint passer auprès du berceau où l'on se réunissait d'ordinaire. Savério et Claire étaient là, et Lucien tenait un autre cheval par la bride.

— Ah ! je vous espérais, dit le jeune Français.

— Et nous, nous vous attendions, dit Claire. C'est aujourd'hui dimanche, et nous allons aller, mon père et moi, entendre la messe pour le bon succès de votre voyage.

— Et Lucien, où va-t-il?

— Lucien part avec vous, répondit Claire.

— Mais vous laissera-t-il seuls ?

— Il ne peut vous laisser seul davantage, dit Savério.

— Mais en temps de guerre, en pays presque ennemi, au milieu des dangers?

— En temps de guerre, en pays presque ennemi, au milieu des dangers, tout cela n'est-il pas de même pour vous?

— Monsieur, dit Lucien qui avait gardé le silence jusque-là, vous êtes mon hôte et je réponds de vous. Que dirait-on si l'hôte de Lucien Catalanzi eût souffert quelque dommage? Je vous conduirai jusqu'au premier poste génois, du côté de Biguglia, je pense; là, je vous laisserai. Dieu déterminera ensuite quand nous devrons nous revoir.

— Ah! je vous reverrai tous! s'écria M. de Montry. Ma vie serait trop courte si je n'avais quelques jours à passer encore sous votre toit protecteur...

— Adieu donc, dit Claire. Allez, soyez heureux, et si vous trouvez quelque pauvre Corse en péril de mort, secourez-le pour l'amour de nous.

— Adieu, dit Savério d'une voix forte. Jeune homme, revenez à nous si par hasard vous étiez malheureux. Je vous recommande à celui qui dispose du bonheur et des revers.

Ils descendirent la colline; et bientôt ils

entendirent le son de la cloche qui annonçait l'office du dimanche.

— Voilà la messe, dit Lucien.

— Et je sens que l'on prie pour moi, ajouta le jeune Français.

CHAPITRE IX.

Tandis que ces choses se passaient, les chefs de l'île, avertis par les messagers de Savério, se dirigeaient en hâte vers le bourg de Venzolasca. Plus ils mettaient d'importance aux nouvelles que devait leur apporter Lucien, plus ils étaient pressés de les connaître, et de discuter entre eux une résolution que chaque jour rendait si nécessaire. Dès le commencement de la semaine, ils furent réunis. Lucien, appelé devant eux, leur soumit un compte exact et détaillé de sa mission. Il déposa ensuite sur la table quelques dépêches

dont il s'était trouvé porteur, une lettre de l'agent corse à Livourne qui contenait les propositions faites par le baron Théodore de Neuhoff, et quelques monnaies de cuivre et de bronze que Salvini avait été chargé de faire frapper avec les emblèmes de la liberté corse. Il sortit ensuite, Savério se retira en même temps, et les trois chefs restèrent ensemble.

Orticone était au bout de la table, Giafféri à sa droite, Paoli à sa gauche; ils demeurèrent tous trois sans parler durant quelques moments. De la fenêtre ouverte, derrière Orticone, l'on apercevait la cime des arbres, le cours et l'embouchure du Golo, la mer éclairée par un magnifique soleil; et la chaleur de la nature semblait contraster avec la muette gravité de ces trois hommes. Orticone, un peu plus petit et un peu plus maigre que ses compagnons, le teint jaune, le visage allongé, mais la bouche fine et intelligente, et les yeux pleins de feu, portait son habit ecclésiastique, court et dégagé. Qui l'eût observé attentivement, eût deviné peut-être à certaines saillies de sa soutane noire, qu'elle recouvrait quelque chose qui ressemblait à des armes; mais

ces armes ne paraissaient point, et ne pouvaient être destinées qu'à la défense. Giafféri, au contraire, montrait les siennes, son long fusil espagnol à canon damasquiné, ses deux poignards dont la tête sortait au travers de l'ouverture de sa veste brune, sa cartouchière de cuir ornée de fils d'argent, dans laquelle étaient passés deux pistolets de fabrique française. Il avait le front haut et fier, des traits nobles, un peu durs, la barbe et la chevelure déjà grisonnantes, une vive ardeur dans le regard, et dans toute sa personne une remarquable expression de force et de capacité. Paoli, plus âgé que ses deux compagnons, conservait quelque chose des habitudes militaires qu'il avait contractées lorsqu'il servait à Naples. Il était vêtu d'une espèce de justaucorps bleu grossier, armé d'un sabre lourd et de pistolets massifs, et portait une ceinture d'étoffe éclatante pour soutenir ses deux stylets à long fourreau. Sa figure était moins basanée, moins régulière que celle de Giafféri, plus énergique aussi que celle d'Orticone. Il avait rejeté son manteau en arrière et paraissait réfléchir profondément. Si la branche aînée d'Ornano n'eût été éteinte de-

puis cinquante ans, si le chef des Colonna eût été en âge de prendre part à ces tentatives nouvelles, toutes les illustrations de la Corse eussent été renfermées dans cette étroite chambre. Une chambre plus étroite encore, une chambre d'Ajaccio, a produit pour la Corse et pour la France, non plus de liberté, mais plus de gloire, une gloire si grande que, sans faire disparaître les autres, elles les a toutes enveloppées de son éclat et de sa puissance. Pourquoi la gloire oublie-t-elle presque toujours la liberté? Ou pourquoi la liberté marche-t-elle si rarement après la gloire?

Quelques moments s'étant écoulés, Orticone prit la parole :

— Vous avez entendu, comme moi, dit-il, le récit de Lucien Catalanzi. D'un autre côté, l'exposé que nous a fait Savério n'est malheureusement que trop conforme aux comptes qui nous sont rendus chaque jour. Tout, vous le voyez, a changé de face pour nous. La guerre presque générale, à la faveur de laquelle nous pouvions espérer que Gênes affaiblie cesserait de nous résister, se termine d'une manière qu'on peut appeler imprévue. La maison d'Autriche réunissant sous sa dé-

pendance le Milanais et la Toscane, Parme, Plaisance et la plaine Lombarde, nous n'avons plus d'espoir de ce côté. Venise est loin de nous, et le successeur des Dandolo et des Mocenigo craint de se compromettre en nous vendant des armes. Le Piémontais, dont toutes les visées sont sur la Sardaigne, se dispose à faire contre nous des efforts assez réels pour mériter que les Génois le secondent ensuite dans le désir de sa royauté insulaire. Naples va passer à un enfant. En Italie nous n'avons donc rien à attendre. Pouvons-nous espérer mieux de l'Espagne ou de la France? Je ne le pense pas. Celle-ci sort à peine d'une guerre que le parcimonieux cardinal a trop regrettée pour rien entreprendre de nouveau. Celle-là vient d'acquérir les Deux-Siciles et voudrait conserver la Sardaigne; elle n'aura ni troupes, ni argent disponible, et ne fera rien en notre faveur. Cherchons donc si nous pouvons trouver parmi nous ce que les autres nous refusent. Faut-il l'essayer? Pouvons-nous réussir? Notre devoir est de l'examiner.

— Je crois, dit Giafféri, que notre devoir est de nous défendre; et, s'il pouvait y avoir doute, je demanderais que la question fût

d'abord posée de la sorte. Certainement nous n'avons rien à espérer des autres, et fort peu à attendre de nous-mêmes; mais nous n'avons pas le choix : il faut résister ou se soumettre, et personne ne songe à se soumettre.

— Est-il donc bien certain, dit Hyacinthe Paoli, que nous n'ayons plus de ressources à l'intérieur ?

— Cela n'est que trop certain, répondit Orticone. L'argent recueilli lors de la dernière collecte avait été employé en acquisitions d'armes et de munitions : le vaisseau qui les portait vient d'être capturé dans les eaux de Porto-Vecchio. Les Génois ont si bien dévasté nos campagnes, qu'un tiers environ des terres à froment n'a pu être ensemencé; nos troupeaux sont sans cesse la proie des maraudeurs allemands ; les femmes n'ont plus de bijoux; les églises n'ont jamais eu de trésor.

— Il faut respecter les églises, dirent à la fois les deux guerriers.

— Quand nous ne les respecterions pas, elles ne pourraient rien nous fournir, et cependant presque toutes les positions sont occupées par les Génois. La prise d'Antisanti nous a donné le moyen de placer pour ainsi dire

une sentinelle au milieu d'eux, mais cette sentinelle ne voit autour d'elle que des ennemis. Que nous reste-t-il donc?

— Il nous reste notre sang à verser, dit Giafféri.

— Oui, reprit Paoli; mais encore faut-il pouvoir le répandre, et nous ne le pouvons même pas!

— Nous ne nous rendrons point cependant.

— Non, nous ne nous rendrons point.

Ils retombèrent tous trois dans un profond silence. Savez-vous bien ce qu'est la situation d'hommes qui sont résolus à tout, et qui ne trouvent pas même le moyen de mourir utilement pour leur patrie?

Après un assez long temps, Paoli reprit la parole :

— Voyons, dit-il, ce que ce baron de Neuhoff nous propose.

Giafféri lut la dépêche. Théodore de Neuhoff mettait à leur disposition un vaisseau de dix canons, quatre mille fusils, une somme considérable en or, et des effets d'équipement; il se disait assuré de l'assistance du bey de Tunis, de l'assentiment du Portugal, de

l'appui secret de la France et de la Hollande. Giafféri rejeta le papier.

— Je ne veux point, dit-il, être l'allié d'un bey de Tunis. Nous avons confié l'île, nos enfants et notre liberté à la Vierge sainte; Mahomet et ses infidèles ne peuvent entrer ici.

— Il a raison, dit Paoli.

— Il a raison, dit Orticone.

Puis, ils redevinrent mornes et muets comme auparavant. Cependant, Orticone reprit la lettre sur la table, et la parcourut des yeux.

— Ah! dit-il, il ne demande rien pour le bey de Tunis, et le croissant ne paraîtra pas dans l'île.

— Lisons donc : lisons jusqu'au bout.

Ils lurent non-seulement la dépêche, mais un mémoire assez long que Théodore y avait joint. Dans ce mémoire, il exposait quelle admiration pour le courage des insurgés l'avait porté à venir à leur aide; il donnait de grands éloges à leur constance, et parlait avec enthousiasme de la Corse; puis, après avoir fait un magnifique tableau de toutes les ressources dont il pouvait disposer, de tous les se-

cours qui suivraient le premier secours amené, il développait ses vues sur l'organisation de l'île; il montrait comment, selon lui, un pouvoir central, incessant, unique, était seul capable d'imprimer aux affaires de la Corse une impulsion assez uniforme et assez régulière pour rendre le succès possible ; il rappelait que la Corse avait eu autrefois des rois, qu'elle était même demeurée toujours un royaume titulaire; il insinuait enfin, d'abord avec quelque réserve, puis ensuite d'une manière positive, que celui qui se dévouait pour assurer à la Corse une véritable indépendance, devait être le représentant de cette indépendance même, et que le moyen le plus certain de lier indissolublement aux destinées d'un pays vaincu la destinée d'un homme qui pouvait lui rendre les moyens de vaincre, c'était de lui donner le titre de roi.

A ce mot les trois amis s'écrièrent ensemble :

— Un roi ! un roi à nous !

Giafféri fit sonner son fusil en le frappant du plat de la main, et Paoli joua quelque temps avec la poignée de son sabre. Puis ils se levèrent tous trois sans se parler, se rassirent,

se relevèrent encore. Paoli murmurait à voix entrecoupée des imprécations de désespoir, des reproches à l'Europe, ou laissait échapper des exclamations menaçantes. Orticone consterné demeurait dans une immobilité muette : ses traits offraient un mélange de douleur, d'inquiétude, de regrets, où la résignation ne pouvait trouver place. Louis Giafféri était agité d'un frémissement visible et d'une indignation qu'il cherchait avec peine à contenir. Mais sur aucun de ces trois visages l'on n'eût démêlé ni un ressentiment personnel, ni une ambition déçue. Il ne se trouvait point là de ces passions qui agitent ordinairement la vie, point de ces hommes qui cherchent, au travers des événements, le succès de leurs calculs ou l'espérance de leur avenir. Il n'y avait que les chefs d'un peuple opprimé à qui l'oppression est devenue insupportable, les représentants d'une cause sainte et saintement comprise. A deux reprises, le mémoire de Théodore fut repris avec effort, et rejeté avec colère. Enfin, de longues et pénibles réflexions calmèrent, sans la détruire, cette émotion violente.

Paoli parla le premier.

— Je dépose mon commandement, dit-il; je ne veux être pour rien dans de tels malheurs.

— Viens, dit Giafféri, nous trouverons toujours bien un poste à attaquer; il y aura toujours bien pour deux pauvres soldats quelque balle génoise.

— Eh! qui donc veillera sur la Corse? reprit Orticone; qui la défendra de sa faiblesse? qui la protégera contre des ennemis publics, contre des amis perfides, contre tous les dangers qui la menacent?

Les deux chefs se promenaient à grands pas dans la chambre. Giafféri s'approcha de la fenêtre :

— Voyez, dit-il, ce fleuve qui roule ses eaux sans qu'aucune barrière en gêne le cours, ces arbustes qui croissent affranchis de toute culture, ces plaines où le jour répand ses rayons : tout cela est libre, tout cela vit en face et sous la loi de Dieu, et tout cela aurait un maître!

— Quoi! ajouta Paoli, la Corse entière aurait dit à Érasme Orticone, à Louis Giafféri, à Hyacinthe Paoli : Enfants, je vous remets mon existence et le soin de moi; disposez de

moi, mais rendez-moi libre; et Louis Giafféri, Hyacinthe Paoli, et Érasme Orticone viendraient dire à la Corse : Mère, nous avons disposé de toi, tu es esclave !

— Non, cela ne peut se dire, reprit Orticone ; mais si Gênes triomphe, que deviendra la Corse ?

— Si Gênes triomphe ! s'écrièrent-ils. Oh ! mon Dieu ! laisseriez-vous donc Gênes et sa tyrannie triompher de vos pauvres enfants ?

Un souvenir trop présent leur rappela les efforts essayés depuis six années, les sacrifices faits, les Corses tombés dans cette lutte de la liberté ; mais à côté de ce douloureux souvenir, ils ne trouvaient dans ce qui les entourait maintenant que les dangers, que l'abandon, qu'une défaite cruelle. Ils se regardèrent et baissèrent les yeux ; ils prononcèrent quelques mots inentendus, et Giafféri reprit enfin la parole.

— Eh bien donc, dit-il, faisons à notre patrie le plus grand sacrifice que nous puissions lui faire.

Il ôta son fusil, détacha sa cartouchière, se dépouilla de ses pistolets, de ses poignards, posa toutes les armes au bout de la table, et

fit signe à Paoli d'imiter son exemple ; puis cela fait :

— Maintenant, reprit-il, nous ne sommes plus des soldats; nous ne sommes plus que de pauvres villageois discutant sur la perte ou la conservation de ce qu'ils ont de plus cher. Orticone, mets ta croix là, entre nous trois ; elle nous rappellera qu'il faut souffrir pour mériter de mourir.

Ils se rassirent tous trois, et recommencèrent leur discussion interrompue. Tous trois avaient le front pâle, les lèvres contractées et le regard fixe. Ils examinèrent longuement de nouveau s'il était impossible de résister et s'ils n'en avaient aucun autre moyen; puis, s'il fallait nécessairement accepter un roi ; puis, s'il ne valait pas mieux se donner à un roi déjà ancien, à un roi étranger, à Louis XV, ou à Philippe V, que d'accepter la royauté improvisée d'un baron de Westphalie. C'était un grave et touchant spectacle que celui de ces trois hommes acceptant si cruellement la perte des espérances de toute leur vie, se sacrifiant dans ce qu'ils avaient de plus cher, et discutant avec une bonne foi si rigoureuse et si poignante quel serait le souverain donné à la pa-

trie qui leur avait demandé la liberté. Presque tout le jour passa dans cette alternative de désespoir et de résignation. Enfin, ils crurent reconnaître que la France ni l'Espagne n'oseraient accepter leur soumission ; qu'ils n'avaient plus, pour continuer une résistance hasardeuse, que cette ressource offerte à si haut prix par Théodore, et, s'il fallait par force accepter un roi, qu'un roi à eux, fait par eux, vivant entre eux, serait nécessairement moins oppresseur. Une dernière question restait à traiter, celle de savoir s'ils le serviraient de leurs personnes. Aucun des trois ne pouvait s'y résigner. Tous trois cependant finirent par se le promettre, car s'ils n'avaient pas donné l'exemple, personne en Corse ne se fût soumis; et ce sacrifice, le plus grand possible, devait être aux yeux de leurs concitoyens la confirmation et l'accomplissement de tous les autres. Enfin le soir était arrivé, le soleil se couchait, tout était convenu, Poali allait rouvrir la porte.

— Attends un peu, dit Giafféri... Venez tous deux avec moi près de cette fenêtre : regardons encore une fois notre patrie pendant qu'elle est libre. Tenez : ce soleil qui va

s'enfoncer dans l'onde aura vu le dernier jour de notre indépendance. Pauvre patrie que nous avons tant aimée! pauvres Corses qui avons eu tant d'espoir au cœur! Orticone, ajouta-t-il, prends la croix que tu avais placée entre nous, et donne-nous-la à baiser.

Le chanoine prit sa croix qu'il approcha de leurs lèvres ; ils s'inclinèrent un moment.

Puis la porte fut ouverte : ils s'en approchèrent.

— Que le ciel nous protége! dit Orticone.

— Et que la patrie nous pardonne! ajouta Paoli.

Giafféri, les tenant tous deux par la main, s'avança ; et, le regard morne et la voix mal assurée, il dit le plus haut qu'il put, mais bien peu haut cependant :

— La Corse reconnaît le roi Théodore.



CHAPITRE X.

Lucien et le chevalier de Montry avaient poussé sans accidents leur course jusqu'à la chaussée de Biguglia. Là, et sur les bords d'un gros ruisseau qui vient, en façon de fleuve, se jeter dans la mer, on apercevait une grand'garde génoise. Lucien descendit de cheval, s'approcha du major, et lui montrant les soldats ennemis auprès de leur baraque de feuillage :

— Vous voyez, dit-il, que nous devons nous quitter ici.

— Vous et les vôtres, répondit le chevalier,

me faites regretter vivement tout ce qui est séparation; mais je serais le plus malheureux homme du monde de vous exposer plus longtemps à un danger que vous n'avez que trop bravé. Adieu, Lucien. L'on dit en France que deux hommes qui se sont noblement battus l'un contre l'autre doivent rester amis intimes, ou ennemis déclarés : nous ne saurions être ennemis; mais j'ai été vaincu par vous de toutes manières, et je vous quitte fier de tout ce qui a fait votre supériorité.

— Je ne crois pas y avoir de mérite, monsieur; car il ne me semble pas, il ne vous semble pas à vous-même, j'en suis sûr, que je pouvais agir autrement. Au reste, et si vous êtes content de nous, j'oserai vous renouveler la prière que vous a faite ma sœur, et vous demander de délivrer le premier Corse que vous trouverez en péril de mort.

— Je vous le promets, et peut-être aussi n'avais-je pas besoin de vous le promettre. Il y a des dettes de cœur qui sont tellement sacrées, qu'il est impossible de ne pas les satisfaire. Ne sentez-vous pas que celle-ci est du nombre? Et, à mon tour, permettez-moi de vous demander une grâce. Ce mouchoir du

Levant, broché d'argent et de soie, est la seule chose que j'eusse avec moi depuis l'affaire d'Antisanti ; votre sœur l'avait trouvé joli : faites-lui-en agréer l'hommage. Il n'a aucune valeur, et ne peut servir qu'à lui rappeler ma reconnaissance. Je n'aurais osé le lui offrir moi-même : présenté par vos mains, elle daignera, j'espère, le recevoir.

— J'espère, à mon tour, dit Lucien, qu'il a peu de valeur, et que vous n'aurez pas pensé à lui en donner une.

— Ah ! Lucien, s'écria le chevalier, m'estimez-vous assez peu pour songer au prix matériel de ce que je regarde comme un souvenir ?

— Non ; je l'accepte pour Claire, et vous en remercie pour elle. Adieu, pensez à nous.

Il serra la main du major, remonta sur son cheval, et partit au galop. M. de Montry continua sa route, gagna la hauteur, et entra dans Bastia. Son retour causa quelque émotion dans la ville : on parlait diversement de ce qui lui était arrivé, de son séjour, des motifs qui l'avaient conduit en Corse. Le provéditeur génois le reçut bien pourtant, non sans quelque ressentiment peut-être, le fit causer

longtemps, l'entretint d'Antisanti, du capitaine Meldigozzo qui, ayant trouvé moyen de s'échapper, était en ce moment avec un corps détaché du côté d'Algajola; puis, enfin, ne trouvant pas matière aux soupçons qu'on avait conçus, il lui demanda quels étaient ses projets, et s'il comptait demeurer longtemps à Bastia. M. de Montry répondit qu'il se proposait de visiter Saint-Florent, Calvi, la Balagne, de se rendre à Vico, où il avait une lettre à rendre au chanoine Casanelli, et peut-être de suivre la chaîne des montagnes pour aller ensuite regagner Corte. Rivarola n'était pas trop d'avis de ce voyage : il ne désirait pas qu'un étranger pénétrât si avant dans la situation et dans les mœurs de la Corse; mais le chevalier s'expliquait d'une manière si précise, et le provéditeur avait si positivement ordre de le ménager, qu'il n'osa insister davantage.

Ce n'était pas tout cependant : trois ou quatre jours après, comme l'équipage de M. de Montry se trouvait à peu près disposé pour le départ, le chevalier vint chez le provéditeur, et entama avec lui une négociation bien autrement difficile, celle qui était rela-

tive à la mise en liberté de l'un des Corses prisonniers. Rivarola s'y refusa nettement; le major redoubla d'instance; le Génois répéta son refus en homme qui annonce une résolution assez prise pour avoir droit d'espérer qu'on ne revienne pas à la charge. M. de Montry ne fit pas semblant de s'en apercevoir, et recommença ses sollicitations. A cette fois, M. de Rivarola, poussé à bout, ne put s'empêcher de répondre d'une manière qui ne sembla pas assez convenable au chevalier.

— Monsieur le provéditeur, dit celui-ci, vous êtes vif, et je ne suis point patient.

— Ma foi, monsieur, je le regrette fort, mais je n'y puis que faire.

— Vous allez me causer un grand tort.

— Et quel tort, je vous prie?

— Un tort immense! Si nous nous emportons, il faudra quelque chose de plus que des paroles : or, écoutez. J'avais reçu de Dieu un oncle et un grand-oncle. Mon oncle prétendait quelquefois que j'avais une mauvaise tête, et mon grand-oncle assurait, au contraire, que je faisais bien d'avoir la main prompte et la parole impatiente. J'ai passé dix

ans à être grondé par l'un et approuvé par l'autre. Malheureusement, mon grand-oncle le maréchal est mort ; et je n'ai plus rien à attendre que de mon oncle. Si je me bats avec vous, je me brouillerai avec lui; et vous voyez bien que je vais être obligé de me battre avec vous, si vous me refusez ce que je vous demande. Or, vous êtes trop galant homme, j'en suis convaincu, pour vouloir me faire éprouver une perte si notable. Considérez que j'ai mangé la succession du premier, et vous concevrez qu'il ne serait pas loyal de m'empêcher d'hériter du second.

— Et que diable me font vos successions? dit Rivarola en riant malgré lui.

— J'entends bien qu'elles ne vous font pas grand'chose, mais elles m'importent à moi, ne fût-ce que pour avoir la possibilité de vous donner à dîner à Paris, dans ma maison de la rue Montmartre, quand vous y viendrez.

— Je n'ai nulle envie d'aller à Paris, monsieur.

— Monsieur, sans vous fâcher, un Génois, et même un doge, n'a pas besoin d'en avoir envie pour y venir.

— Vous voulez absolument me pousser à bout.

— Bien loin de là, car je vous supplie encore de m'accorder la grâce que je vous ai demandée, et je m'en tiendrai pour le plus obligé du monde.

— Mais vous allez donc de duel en duel? Trois provocations à Venise, une à Venzolasca, une encore ici à laquelle il faudrait répondre si je n'étais plus sage que vous! Vous avouerez que c'est beaucoup à la fois.

— Ah! vous ne savez pas tout! Pourtant je conviendrai que c'est trop, surtout si vous m'accordez la grâce que je vous demande.

— Mais que dira la République?

— La République ne dira rien du tout, et probablement n'en saura pas davantage. Que si par hasard elle s'en enquiert, vous ferez connaître ce qui m'est arrivé; puis vous répondrez qu'il n'y a ni guerre ni haine qui puisse empêcher de reconnaître un noble procédé; vous répondrez que ce n'est pas trop d'une vie épargnée pour satisfaire à ce que veut l'honneur; et il se trouvera dans le sénat et dans le palais ducal des Brignole, des Vé-

néroso, des Doria, de nobles cœurs qui entendront votre réponse...

— Allons, dit le provéditeur, vous êtes un peu vif aussi, mais vous êtes dirigé par un sentiment qu'il faut respecter. Je vais voir s'il n'est pas possible de faire ce que vous désirez. Notre sérénissime doge ne m'en voudra pas trop, j'espère.

Il appela un aide de camp, et lui demanda le rapport qui venait de lui être remis par le chef de surveillance, sur un prisonnier enfermé dans la citadelle, et qui, déjà deux fois, avait essayé de s'évader. Ce rapport portait que Paul Trémadino avait fait une première tentative, il y a six jours, lors du passage des gardiens à la suite desquels il s'était glissé. Hier, la sentinelle des bastions de droite l'a arrêté au moment où, franchissant le parapet, il allait se précipiter dans la mer. On l'a mis au cachot, d'où il a déclaré qu'il sortirait par un moyen quelconque avant qu'il soit longtemps. On propose de le faire fusiller ce soir sur la promenade du fort.

— Eh bien ! interrompit le chevalier, puisqu'il est en danger de mort, et puisqu'il a

tant envie de revoir son village, donnez la liberté à celui-ci.

— Le connaissez-vous ?

— Je ne le crois pas. Comment dites-vous qu'il s'appelle ?

— Paul Trémadino.

— Non ; j'ai pourtant souvenance d'avoir entendu ce nom quelque part. Savez-vous où il a été pris ?

— A l'affaire d'Antisanti, répondit l'aide de camp, après avoir feuilleté le rapport.

— A l'affaire d'Antisanti ! Oh ! bien, accordez, accordez-lui la vie. C'est à Antisanti que j'ai pensé périr : il est juste que cette coïncidence lui porte bonheur.

Rivarola écrivit quelques mots au bas du rapport, et l'aide de camp sortit.

Une heure après, les tambours battirent un appel dans la citadelle, un bataillon d'infanterie prit les armes et forma le carré : Paul Trémadino y fut amené, les yeux couverts d'un bandeau. Il avait la démarche ferme et le pas assuré. Son jeune visage ne manifestait point d'émotion ; et ses bras, croisés sur sa poitrine, comprimaient seuls le battement étouffé de son cœur. Il gardait le silence, et s'inclina

seulement quand il crut passer devant l'église du fort. L'officier qui commandait ordonna à un détachement de coucher en joue ; puis un moment de silence suivit, et l'on arracha le bandeau à Paul.

— Ah! dit-il, pourquoi attend-on?

— Pour savoir si vous voulez demander votre grâce.

— Non : je ne le veux point. — Il s'arrêta, pensa à Claire, à sa pauvre mère seule et abandonnée, soupira profondément, releva la tête, et ajouta : — Je ne le puis pas.

— Mais si on vous l'accordait à condition de ne plus reprendre les armes?

— Je ne pourrais l'accepter : je suis Corse, et la Corse a seule le droit de disposer de notre parole.

— Pourtant, on a sollicité pour vous.

— Puis-je savoir qui?

— Un gentilhomme Français ;...... et il a obtenu votre grâce.

— J'aime mieux la tenir d'un Français que d'un Génois.

— Et pourtant Gênes vous l'accorde.

— Si Gênes eût toujours été généreuse, elle règnerait encore dans l'île. Portez mes

remercîments au provéditeur. Ne pourrais-je savoir le nom de celui qui a intercédé pour moi?

— Non : il veut demeurer absolument inconnu.

— C'est qu'il est digne de la grâce qu'il a faite. Quand pourrai-je partir ?

— A l'instant. Soldats, reposez vos armes. Je dois cependant vous demander où vous comptez aller d'abord.

— Où je vais? n'ai-je pas une mère ?

CHAPITRE XI.

Peu d'heures suffirent à Paul pour aller rejoindre celle qu'il cherchait. La surveillance exercée autour de lui n'avait pu empêcher que des mots jetés au hasard, des signes inintelligibles pour ceux à qui ils n'étaient pas destinés, ne lui apprissent que sa mère avait quitté sa demeure habituelle pour essayer de se rapprocher de lui pendant sa captivité. Ce départ de la veuve d'Horace Trémadino explique comment aucun des Catalanzi n'avait eu de nouvelles de Paul. Mais Élisabeth, c'était le nom de sa mère, Élisabeth,

avec la persévérance de son pays et la sollicitude de son amour maternel, avait continué à veiller de loin sur celle qui était l'objet de toutes les espérances de son fils. Elle avait su ses moindres actions, ses promenades, l'arrivée du gentilhomme Français et son départ, et la promesse qu'il avait faite de revenir, et la messe où Claire avait été pour lui. Son orgueil de mère s'en était irrité ; mais son inquiétude passait encore avant son orgueil; et au lieu d'aller à Venzolasca, elle était venue s'établir plus bas, non loin des bouches du Golo, dans un assez vaste domaine qu'elle possédait aux ruines de Mariana, et que de tristes souvenirs lui avaient fait abandonner depuis longtemps. C'est là que Paul dirigea ses pas. Quand il arriva, le jour était près de finir ; la mer, perdant peu à peu le mouvement qui l'avait agitée, se reposait le long de ses rivages; des bandes d'oiseaux cherchaient un asile pour la nuit; l'ombre descendait au travers des arbustes à haute tige, des cactus, des myrtes dont la plaine était couverte; l'horizon seul conservait encore sa lumière rougeâtre, ses admirables dégradations de tons, et le reflet de la splendeur du jour qui n'était

plus. Au centre de cette plaine, en face de cet horizon, assez loin du peu d'habitations éparses qui se trouvent à la tête du domaine, deux ruines s'élèvent seules encore : l'une avec les murs ouverts et les ogives à demi écroulées d'un cloître, l'autre avec un débris de clocher, de longues arcades et une croix qui les surmonte. Çà et là, on trouve aussi quelques vieux remparts, quelques traces d'une chaussée rompue, le fragment incertain d'un ouvrage réticulaire; car ce désert est l'emplacement d'une cité romaine, de la ville fondée par Marius, et qui comptait cent mille habitants dans ses murs. Les Vandales, les Arabes, la guerre, le temps surtout, ont passé : le nom de Marius résonne encore au milieu de ces ruines; et ces ruines, qui conservent le nom du vainqueur des Cimbres et de la toute-puissance romaine, ces ruines sont celles de deux églises.

Ainsi, sur la plage où fut la riche Possidonia, là où les sables ont couvert les remparts et les tours, là où il ne reste rien des jeux du Cirque, du camp des Soldats, ou de la gravité du Forum, là où le mauvais air règne en maître et répand lentement la mort, deux tem-

ples seuls survivent, qui dominent la mer, et qui étalent aux yeux la masse de leurs portiques et la solennité de leur abandon. Une singulière ressemblance d'aspect frappe le voyageur qui visite ces deux rivages également déserts. Tous deux sont imposants par leur misère, autant qu'ils l'ont été par leur grandeur; tous deux n'ont plus de mouvement que dans la mer qui les entoure, de vie que dans le ciel qui les couvre; tous deux semblent s'être réfugiés sous la protection de leurs dieux. Mais les dieux de la grande Grèce s'en sont allés devant la parole de l'Éternel. Il ne reste au temple de Pœstum que la grandeur et le souvenir; aux églises de Mariana, il reste la prière et l'espérance.

Paul avait hâté sa marche. Il monta rapidement la rampe de pierre qui conduisait à la chambre principale; il entra sans bruit : sa mère était assise en face de la madone, devant laquelle une petite lampe brûlait, et si profondément absorbée dans ses pensées et dans son chagrin, sans doute, qu'elle n'avait pas entendu la porte s'ouvrir. Au moment où le nom de Paul sortait avec un profond soupir de sa poitrine oppressée, Paul était dans ses

bras. Elle ne s'écria point, mais elle serra longtemps son fils contre son sein, elle baigna son mâle visage de larmes maternelles; et ses actions de grâces, si vives, si ferventes, ne sortirent que de son cœur, sans que sa bouche les prononçât. Élisabeth Trémadino avait été d'une beauté remarquable; et le feu de ses regards, la noblesse de son front, la forme élégante de sa bouche, témoignaient encore de tout ce qu'on avait dû admirer en elle. Horace Trémadino, son époux qui était l'objet des constantes affections de sa vie, lui ayant été enlevé par le poignard d'un homme dont elle avait refusé la main, elle resta veuve, jeune et chargée de l'éducation de ses deux fils. Tout ce qu'elle put leur donner de force, de résolution, de respect d'eux-mêmes et de leur nom, elle ne cessa de le leur donner en effet. A vingt ans; Guido, son premier fils, prit la campagne, vengea la mort de son père, et fut livré aux tribunaux génois qui ne lui firent point de grâce. Paul, le second, se trouva son unique enfant et son seul appui. Elle concentra sur lui tout ce qu'elle avait d'amour pour son père et pour son frère. Elle l'éleva pour renouveler ce nom prêt à s'étein-

dre, pour conserver à Gênes une haine immortelle, pour lui donner, à elle, une fille qu'elle pût aimer et rendre heureuse. En lui était non-seulement son bonheur, mais son espoir, mais son orgueil de mère, et son ressentiment de Corse. Elle le savait prisonnier, elle avait dû le croire mort, et pleurait à la fois son fils et sa vengeance. Il lui fut rendu; elle le vit près d'elle, sur la chaise où avait été son père; elle fit apporter devant lui, comme devant son père, la table du souper; elle se mit auprès pour le voir dans ses moindres mouvements, pour l'examiner à l'aise quand il parlait et quand il se taisait, pour lui faire conter, deux ou trois fois au moins, comment il avait été traité par les Allemands quand il fut fait prisonnier, comment on l'avait conduit à Bastia, comment il avait été sauvé au moment de périr, comment enfin il ignorait le nom de son libérateur. Paul satisfaisait à toutes ses questions; mais évidemment il aurait voulu parler d'autre chose; et, non moins évidemment, Élisabeth évitait le sujet vers lequel Paul tendait à revenir. Elle ne put si bien faire, cependant, que Paul, interrompant un récit qu'elle

lui demandait encore, ne lui dit enfin :

— Mais, ma mère, vous ne me parlez pas de Claire Catalanzi?

— C'est que je n'ai rien de bon à t'en apprendre.

— Que voulez-vous dire? expliquez-vous, au nom de Dieu!

— Veux-tu m'en croire, Paul? n'en parlons plus jamais.

— Jamais! cela est impossible.

— Prends garde ; il y a des choses qu'il ne faut point savoir, ou qu'on ne peut jamais oublier. J'ai bien réfléchi, je ne me crois pas obligée de te les dire ; mais si elles t'étaient connues, tu serais obligé d'en tirer de terribles conséquences : n'en parlons point, Paul.

— Il faut que je sache tout : ne me faites pas languir, ma mère.

— Prends garde à ce mot, il faut; souviens-toi qu'il entraîne bien d'autres paroles à sa suite.

— Je le veux.

— Tu le veux!... à la bonne heure. Je ne puis pas trop dire que tu aies tort. Entends-moi donc. Après l'affaire d'Antisanti, Claire était revenue chez elle avec son père. Ils

avaient amené un prisonnier blessé : ils l'ont saigné, ce qui était bien; et puis ils l'ont gardé dans leur maison. Il y demeurait tout le temps que Savério était aux champs; il y restait le soir, et passait les heures auprès de Claire. Cela n'était plus bien. On les a vus ensemble : elle l'écoutait; puis, quand Lucien est revenu, force était que l'étranger partît. Claire a fait dire une messe pour son bon voyage; et l'étranger lui a donné un mouchoir de soie, brodé d'argent, qu'elle a mis à côté de son livre de prières. Comprends-tu pourquoi il ne fallait pas m'interroger?

— Oui, je le comprends, ma mère. O mon Dieu! mon Dieu!

— Et que feras-tu?

— Ce que je ferai, je ne me marierai jamais, et tâcherai de l'oublier.

— Comment dis-tu, Paul? oublier! est-ce que ce n'est pas là une injure? est-ce que tout le monde n'a pas su que Paul Trémadino aimait Claire Catalanzi? est-ce que depuis Vico jusqu'à Poggiola l'on n'était pas déjà préparé à célébrer le mariage? est-ce que tu n'avais pas l'agrément de notre chef, don Louis Giafféri? Oublier! tu n'y penses pas.

— Peut-être. Mais croyez-vous donc qu'il soit si facile de résister à un coup comme celui-là?

— Je voulais ne te rien dire, et tu as voulu savoir ; je t'ai prévenu que ce que je devrais t'apprendre entraînerait des conséquences funestes, et tu as encore voulu le savoir. Maintenant, la révélation est accomplie, les conséquences doivent l'être.

— Vous avez raison, ma mère.

— Oui, j'ai raison, parce que je ne suis pas une mère lâche et sans courage, parce que j'ai gardé vingt-cinq ans l'honneur de la famille, et que je veux le garder encore.

— Ah! que ne puis-je trouver le traître qui s'est fait aimer d'elle! avec quelle joie je l'appellerais au combat! avec quelle ardeur je lui arracherais la vie!

— Si c'était un homme du pays, tu ferais bien et tu serais dans ton droit ; mais ce n'est que du hasard que tu peux espérer le bonheur de le rencontrer, puisqu'il est étranger et qu'il a quitté Venzolasca. Cherche-le, tâche de l'atteindre : cela sera naturel. Mais, jusque-là, Claire Catalanzi conservera-t-elle le renom qu'elle ne mérite plus? nos jeunes filles

lui feront-elles place à l'église? et nos jeunes gens se prépareront-ils, par les hommages qu'ils lui rendront, aux railleries dont ils ne peuvent manquer de t'accabler?

— Des railleries! ne dites pas cela! Claire ne s'est pas raillée de moi.

— Qu'a-t-elle donc fait, je te prie? Soigner un ennemi, passer avec lui les heures de solitude, recevoir ses présents, ne songer à l'éloigner qu'au retour de son frère, et prendre pour tout cela le temps de ta captivité: est-ce là t'aimer et t'être fidèle?

— Vous me percez le cœur, car je l'aime! et je vois cependant ce qu'il faut faire.

— Tu l'aimes! tu aimes encore une fille qui reçoit les dons d'un autre, qui va dans l'église prier pour un autre! Ne te souvient-il plus de ce qu'est l'honneur du pays, l'honneur de notre maison?

— Je m'en souviens, ma mère, et n'ai pas donné sujet de croire que je pusse y manquer.

— Et tu commencerais aujourd'hui! Écoute bien, Paul. Il y a vingt ans que j'ai perdu ton père: tu avais cinq ans alors, et ton frère Guido en avait six. Un habitant de Castifao,

le frère de Jérôme Ampugnani, avait tué mon mari aux rochers de Saint-Florent. On me le rapporta mort. Je fis ce qu'une femme corse doit faire. Je pris sa chemise sanglante, je la plaçai dans notre grande chambre devant notre madone; et chaque matin, avant que ton frère Guido ne fît sa prière, je lui disais : Ceci est la chemise de ton père assassiné. Quand Guido fut grand, il me demanda qui avait été le meurtrier de son père; et je ne voulus jamais lui répondre, parce que ce n'était pas mon devoir de désigner un homme à ses coups. Ma tâche était remplie quand je l'avertissais de ce qu'était la sienne. Il la comprit. Il adressa des questions à d'autres; et lorsqu'il eut accompli ses dix-huit années, il prit le fusil de son père, et la dette du sang fut payée. Il m'en a coûté cher; car, au lieu de prier seulement pour le père, j'ai eu, pauvre veuve et pauvre mère, à prier pour le père et pour le fils. Mais l'enfant était mort, digne de celui qu'il avait vengé, digne de toi qu'il laissait pour porter un nom sans tache. Je n'ai pas eu besoin de te dire qu'il fallait venger ton frère sur les Génois; et ton jeune courage a couru au-devant des ennemis et des dan-

gers. Je te dis aujourd'hui, parce que j'ai besoin de te le dire, que tu ne peux être insulté par personne, et que si l'amour arrête ta main, encore faut-il que tu témoignes comment tu supportes une offense.

Paul baissa tristement la tête, et demeura quelques moments sans parler.

— Il faut pourtant que je la voie! dit-il enfin.

— La voir! mais si tu la vois et que tu cèdes à ta folle passion, tu te couvriras et tu nous couvriras tous de honte. Si tu conserves le sentiment de ce que tu dois à la mémoire de ton père et à moi-même, tu lui témoigneras un mépris.....

— Ah! ne prononcez pas le mot de mépris en parlant d'elle!

— Et le mépris, qui n'est qu'une insulte prolongée, ne convient ni à toi, ni à personne. Parmi nous, l'on dit ce que l'on pense, et l'on fait ce que l'on dit. Songes-y bien, Paul.

— Il faut que je la voie, ma mère. Mais je l'ai trop aimée pour ne pas la haïr, si son infidélité m'est prouvée. Laissez-moi passer deux jours avec vous : dans deux jours, je saurai ce que je dois faire.

— Va ! ton père n'eût pas attendu deux jours.

— Vous n'aimiez pas Claire, alors même que je la voulais pour femme.

— Ingrat ! je l'aimais de toute ma tendresse pour toi et de toute ta tendresse pour elle ; mais je t'aime mieux que toutes les filles de l'île.

— Et peut-être notre honneur plus encore que moi ?

— Ai-je tort, mon fils ? Et tant que tu voudras écouter ma voix, ne dois-je pas te parler au nom de ceux qui t'ont précédé dans la vie, et même au nom de ceux qui te suivront et que je ne verrai pas peut-être ?

— Vous ne pouvez jamais avoir tort avec moi, ma mère ; mais je puis bien souffrir, même en reconnaissant la nécessité à laquelle je me soumets.

— Quoi ! tu supporterais son abandon ?

— Encore une fois, non : et vous savez bien que le séducteur le paiera de son sang ; mais elle !...

— Même au temps des martyrs, leur sang versé ne lavait que leurs propres souillures. Ce n'est pas la vie de la jeune fille qui doit

répondre de sa faute : le sang ne se donne que pour le sang, mais l'honneur se donne pour l'honneur.

— Dans deux jours, ma mère.

CHAPITRE XII.

Le samedi qui suivit, Paul arriva, en effet, à Venzolasca. La distance qui sépare ce bourg des ruines de Mariana semble peu considérable ; mais Paul était si cruellement agité qu'il mit un assez long temps à la parcourir. Tantôt il s'arrêtait immobile, les yeux fixés vers la terre, et livré aux plus sombres pensées ; tantôt il rejetait loin de lui les soupçons et marchait d'un pas plus ferme ; tantôt son courroux reprenait le dessus : il précipitait sa course, comme s'il eût été pressé de punir. Après avoir traversé le Golo et remonté le

cours du ruisseau qui vient, de droite, mêler ses eaux à celles du fleuve, il s'arrêta encore. Venzolasca se montrait à ses yeux sur le haut de la colline, avec son église, ses maisons étagées les unes au-dessus des autres, et ses toits rougeâtres. Paul avait tant de fois franchi cette colline avec joie! et maintenant qu'il allait revoir Claire, c'est avec un si sombre chagrin qu'il se décidait à faire les derniers pas ! Sa résolution était prise cependant. Il n'avait plus même eu besoin des conseils de sa mère. Il s'était dit qu'il avait été trompé dans sa foi, outragé dans sa fierté ; il s'était dit que Claire était indigne de lui : et, ce mot prononcé, la punition devait suivre. A peine un reste d'amour combattait-il encore pour obtenir, sinon de l'indulgence, au moins de la pitié, en faveur de celle qui avait été si longtemps l'arbitre de sa vie. Il voulait bien l'entendre, il voulait surtout la voir, mais il était décidé presque à ne pas la croire : car il la jugeait trompeuse, et, dans les âmes ardentes, tout ce qui est faute se pardonne, hormis le mensonge. L'amour ne serait rien s'il n'était sincère. Les anciens ont donné à l'amour physique la beauté physique pour mère; au noble

et véritable amour, c'est la foi qu'il faut pour compagne. La jalousie, dont on a fait une passion, n'est que la première dégradation de l'amour.

Enfin, Paul monta jusqu'à la maison des Catalanzi, gravit l'escalier de la terrasse, ouvrit une barrière, tourna autour d'un petit groupe d'arbres et d'arbustes, passa sous une petite allée sombre, allongeant toujours son chemin pour reculer la douleur qu'il pressentait d'avance; puis, il tressaillit subitement : il se trouvait en présence de Claire. Elle était occupée à façonner, entre deux épingles d'argent, un mouchoir de soie broché que Paul ne vit pas d'abord.

— Bonjour, Claire, dit-il d'une voix altérée.

— Vous ! vous ici ! répondit-elle; après un si long temps ! Oh ! que l'on sera heureux de vous voir ! Qu'il y a longtemps que vous manquiez à vos amis !

— Est-il bien sûr que je leur manquais en effet?

— Et d'où venez-vous? En ces temps de trouble, on est si souvent jeté les uns loin des autres!

— En ces temps de trouble, chacun a ses devoirs, et chacun, aussi, ses malheurs. J'ai rejoint les hommes de Poggiola, seulement à l'instant de l'attaque d'Antisanti ; j'y ai été fait prisonnier et conduit à Bastia. Les Génois voulaient me mettre à mort ; on m'a fait grâce.....

— A la demande d'un gentilhomme Français ! s'écria Claire.

— Oui : comment le savez-vous ?

— Oh ! c'est lui, j'en suis sûre !

— Lui ! Qui, lui ?

— Le chevalier de Montry.

— Ah ! c'est là son nom ! celui qui était prisonnier parmi vous ! qui a passé ici quinze jours ! pour qui vous avez prié !

— Oui, oui, et qui aura obtenu généreusement votre grâce.

— Ma grâce ! Malédiction sur qui l'a sollicitée et sur qui l'a vendue ! Cette misère me manquait à moi, cet opprobre à vous.

— Que dites-vous ? et qu'osez-vous dire ?

— Adieu, Claire Catalanzi ; tu me reverras et ton Français aussi.

En disant ces mots, il franchit le jardin, s'élança par-dessus la barrière et disparut.

Claire demeura interdite, muette, ne comprenant ni son courroux, ni sa menace, ni sa fuite. Innocente et pure qu'elle était, se trouvant au-dessus des soupçons, parce qu'elle n'en avait mérité aucun, elle avait été d'abord toute à la joie de revoir Paul ; elle restait confondue de la colère qu'il avait montrée, et se promit bien de rechercher une explication sincère et prompte qui ne laissât aucun nuage entre eux. Elle aimait Paul, et se l'avouait à elle-même, quoiqu'elle ne l'avouât à personne ; mais elle n'aurait souffert ni un doute, ni une incertitude, pas plus de la part de celui qu'elle aimait, que de la part d'aucun homme ou d'aucune femme de la contrée. Elle réfléchit toute la nuit à ce qui venait d'arriver ; et comme en s'examinant avec attention elle ne découvrait rien qui eût pu justifier le mécontentement de Paul, elle conclut d'abord que ce mécontentement serait passager, ensuite qu'il fallait en faire repentir le coupable.

Elle se leva, et alla se regarder dans une petite glace qu'un de ses oncles, chanoine de Sartène, lui avait donnée en présent. Elle se trouva jolie, ce dont elle se sut bon gré, et

résolut d'être plus jolie encore, pour mieux faire sentir à Paul les torts qu'il avait eus. En conséquence, elle mit sa belle jupe des dimanches, acheva de disposer en coiffure le beau mouchoir broché de fleurs d'argent que lui avait rapporté Lucien de la part du chevalier, se fit un bouquet des premières fleurs du printemps ; et quand l'heure de la messe fut sonnée, elle s'en vint, jolie comme un jeune ange et toute radieuse de l'être, à l'église où son père et son frère l'accompagnaient.

Toute la population de Venzolasca et celle des hameaux voisins assistaient, comme de coutume, au saint sacrifice. Bien des hommes admirèrent la beauté de Claire ; bien des femmes peut-être la trouvèrent trop belle. Claire s'en apercevait, non sans quelque joie ; et son regard baissé cherchait cependant si Paul n'était pas là quelque part, s'il ne la voyait pas, s'il ne remarquait pas combien elle était admirée à l'église.

Paul ne paraissait pas. L'office avançait. Les prières furent dites, la consécration prononcée, l'hostie offerte, et les dernières oraisons faites en commun par le prêtre et les fidèles. Il fallut sortir. On quitta la nef ; et tout ce qui

naguère remplissait l'église se répandit sur la place, devant le portail, pour interroger, pour voir, pour causer des nouvelles de la guerre ou de celles des familles. Claire sortait presque la dernière; Lucien était à quelques pas dans la place; Savério causait encore près de l'autel avec un des chefs du village. Au moment où Claire se trouvait sur le haut de l'escalier, devant la porte de l'église, à la vue de tout le monde, un homme s'approche d'elle précipitamment : c'était Paul. Il la saisit par le bras, et élevant la voix :

— Regardez tous, s'écrie-t-il, regardez cette fille : elle a trahi la parole donnée; elle a rompu les nœuds formés entre nous; elle s'est donnée à un Français : honte à cette fille !

— Paul ! Paul ! balbutia Claire éperdue... Mais lui, d'une voix plus forte encore :

— Vous savez tous si je l'aimais ! Eh bien ! qu'elle soit punie !

Il dit, et arrachant le mouchoir qui couvrait la tête de Claire :

— Cette parure étrangère est la preuve de son crime : qu'elle soit foulée aux pieds comme sa parure, et que la honte qu'elle a méritée s'attache à son nom !

Un cri de réprobation suivit ces paroles. Tout Venzolasca avait été témoin de la conduite de Claire ; et personne n'avait, un seul instant, eu de soupçons sur elle. Hors un neveu de Jérôme Ampugnani, qui avait servi d'interprète aux récits mensongers que celui-ci faisait transmettre à Élisabeth Trémadino, aucun habitant ne doutait que la jeune fille ne fût restée tout ce qu'elle devait être, et que l'hospitalité n'eût été respectée. Mais Paul n'entendit ni ce cri ni ce murmure : il disparut au moment où Lucien, s'élançant sur le haut des marches, allait le frapper d'un coup mortel. Il gagna le dehors du village, descendit comme un insensé le long de la colline, et se jeta dans la montagne au milieu des fourrés les plus épais.

Cependant Claire était tombée évanouie. Savério, averti par la clameur populaire, accourut du fond de l'église. Mille voix confuses lui expliquèrent l'outrage et lui dénoncèrent l'offenseur. Son visage se couvrit d'une rougeur soudaine. Il arracha violemment son stylet de sa ceinture et le leva sur le sein de sa fille ; mais Lucien se jeta au-devant de lui ; et le curé, qui l'avait suivi, revêtu encore des

habits sacerdotaux, arrêta son bras égaré. Lucien releva sa sœur; une ou deux femmes qui étaient là vinrent à bout de lui rendre l'usage de ses sens. Tout le peuple, qui couvrait la place, suivait d'un ardent regard et avec un murmure d'indignation chaque mouvement de cette cruelle scène. Claire était enfin revenue à elle; et son premier mouvement fut de se jeter aux pieds de son père.

— Non, s'écria-t-elle, non, je ne suis pas coupable!

— Parlez au curé d'abord, répondit Savério : le voilà qui peut vous entendre.

— Eh bien! donc, entendez-moi, vous qui êtes aussi un père pour nous tous, dit la jeune fille; entendez-moi, vous le pouvez.

— Savério, dit le prêtre s'avançant sur le palier de pierre de l'escalier, et à la vue de tous les assistants, n'aviez-vous jamais conçu de craintes sur ce qu'on vient de reprocher à Claire?

— Une fois seulement; qu'elle vous dise si elle était innocente.

— Je l'étais ce jour-là : je le suis aujourd'hui.

— Comprenez bien mes paroles, mon en-

fant, reprit le curé. Vous êtes ici comme au saint tribunal, car je viens d'offrir le sacrifice de la messe, et vous y avez pris part. Vous êtes fille, et devant votre père, catholique, et devant votre Dieu. Au nom de votre père qui vous voit, au nom du Dieu Très-Haut qui vous écoute, au nom du pardon que tous deux accorderaient à votre repentir, étiez-vous, êtes-vous coupable, même d'imprudence, ou pouvez-vous vous dire entièrement innocente ?

— Je suis entièrement innocente ; et je vous le jure par la vie de mon père, et sur la part d'indulgence que j'attends.

Claire, en ce moment, était agenouillée devant le curé, comme si elle eût été au tribunal de la pénitence. Derrière le prêtre, des enfants de chœur tenaient encore le vase dans lequel est renfermée l'eau sainte. Lucien, le fusil à la main, les yeux fixés sur sa sœur, suivait chaque parole qui sortait de sa bouche ; et Savério debout semblait interroger avec une anxiété terrible, et l'enfant, et le pontife, et le peuple même qui couvrait les deux rampes de l'escalier et remplissait la place. Un silence solennel régnait parmi cette foule d'hommes et de femmes à l'énergique visage.

Le curé s'avança, et soulevant le bout de sa chasuble qu'il plaça sur la tête de Claire :

— Elle est innocente, dit-il à voix haute, innocente et pure, et digne de vous. Savério, reprenez vôtre fille.

Un cri de joie sortit de toutes les bouches. Lucien, relevant sa sœur, la jeta dans les bras de son père ; le curé baissa ses mains sur eux ; mais Claire perdit de nouveau connaissance : on la transporta dans l'église dont les portes furent refermées ; Savério et son fils restèrent seuls sur cette petite plate-forme et sous les yeux de leurs concitoyens.

Alors, Lucien, retournant le fusil qu'il portait en bandoulière, le fit passer devant lui, il tira ses deux stylets qu'il plaça d'une manière apparente dans sa ceinture, il arma ses pistolets, et resserra sa cartouchière. Savério l'examinait sans mot dire, d'un air aussi sévère et d'un front aussi menaçant ; puis enfin :

— Que tout ce qui est ici demeure témoin de nos actions et dépositaire de nos paroles, dit-il. Je déclare que Lucien Catalanzi, mon fils, est chargé et se charge de venger l'affront qui nous a été fait. S'il est sur cette place quelque parent ou allié de Paul Tré-

madino, Paul Trémadino doit être averti que Lucien Catalanzi le cherchera pour que son sang expie son outrage. La vengeance est déclarée ; nous avons bon droit : que Dieu nous protége !

Tous les assistants répétèrent : Que Dieu vous protége !

Comme ils disaient, un grand bruit retentit du côté de la mer, et dix coups de canon se firent entendre.

CHAPITRE XIII.

Cette détonation d'artillerie partait d'un vaisseau livournais, mouillé dans les eaux d'Aléria, et qui s'y maintenait avec quelque peine, la mer étant dans cet endroit assez forte, et la plage basse et sablonneuse. Au bout de trois heures, le même signal fut répété. Cette fois, le petit fort d'Aléria y répondit par deux coups de chacune des mauvaises pièces de fer qui garnissaient son rempart délabré ; et un officier porté dans un canot se détacha du bâtiment, et vint aborder à l'embouchure du Tavignano. Il monta au

fort, en redescendit après quelques délais, et se dirigea de nouveau vers son navire, où l'on paraissait l'attendre avec beaucoup d'impatience. Pour lors, un pavillon, le pavillon national de Corse, fut hissé à la tête du bâtiment. Un coup de canon fut tiré pour l'assurer; et des chaloupes chargées de monde vinrent, conduites par des rameurs vigoureux, prendre terre un peu au-dessous d'Aléria.

Depuis que la première décharge s'était fait entendre, un grand nombre d'habitants étaient accourus sur ce rivage inhabité. On y était venu des pièves voisines, des montagnes, des villages éloignés. Les hommes de Venzolasca même ayant Savério à leur tête, ceux même de la marine de Prunetti, ceux des bouches du Golo qui amenaient les premiers sur leurs barques, des bergers tenant en main leur houlette, si droite et si bien armée de fer qu'elle ressemble à une lance, des femmes à la jupe de couleur, des laboureurs au long fusil, se pressaient sur le sable, ou se groupaient autour des myrtes à haute tige et des genêts, arbres de ces contrées. Quelques soldats mieux armés étaient au milieu d'eux, si toutefois on doit donner le nom de soldats à

des hommes à peine arrachés de leurs travaux par le danger, et prêts également, selon que leurs chefs l'ordonneraient, à rentrer dans leurs cabanes ou à retourner sur les champs de bataille; et parmi ces soldats, Hyacinthe Paoli et Louis Giafféri, vêtus à peu près comme leurs compagnons, et Thomas Orticone, couvert de son habit ecclésiastique, tous les trois assis sur un morceau de rocher, autour duquel serpentait un énorme cactus, tous les trois graves, mais inquiets, silencieux, mais agités, les yeux fixés sur la mer, et le cœur occupé de soucieuses pensées. Ces armes et ces houlettes, cet ecclésiastique, ces femmes et ces guerriers, le sable et les eaux écumantes, les mackis et la mer, des visages énergiques et un ciel de feu, tout cela était la Corse, la Corse sauvage et généreuse, ardente et hospitalière, la Corse qui venait au-devant d'une destinée nouvelle, assez fière pour se confier à qui n'était pas digne peut-être de la recevoir.

Les chaloupes ayant touché le rivage, quelques hommes en descendirent d'abord, vêtus d'un uniforme de fantaisie qui participait de celui de Toscane et de celui de Sardaigne,

puis quelques laquais en grande livrée rouge, noire, et or. Ceux-ci causèrent un véritable étonnement à la population répandue sur le rivage; et leurs culottes galonnées, leurs boucles, leurs chapeaux à trois cornes, furent tout d'abord le sujet d'un murmure qui exprimait autre chose que de la curiosité. Après cette livrée, venaient deux estafiers mores portant des étendards : l'un aux armes de la Corse [1], l'autre avec une chaîne d'anneaux d'argent brodée sur un fond de sable [2]; ensuite une façon d'écuyer, tenant une épée d'une main et une bourse de l'autre; et quelques officiers pareils aux premiers qui avaient paru. Derrière ce petit monde, moitié courtisan, moitié militaire, s'avançait gravement un homme de quarante ans environ, d'une figure assez spirituelle, quelque peu hardie, les yeux noirs, les cheveux poudrés, vêtu d'un justaucorps de velours bleu broché d'or, avec des culottes pareilles et des bas de soie gris brodés, une épée au côté, sur la tête un chapeau à trois cornes, surmonté d'une aigrette blanche, et

[1] Une tête de More en champ de gueules.

[2] Ce sont les armes du baron de Neuhoff.

par-dessus son justaucorps, une robe à la turque, d'une étoffe magnifique, rattachée autour de la taille par une ceinture tissue d'or. De dix pas en dix pas, son écuyer puisait dans la bourse, et jetait autour de lui des poignées de menue monnaie que personne ne songeait à ramasser; et de temps en temps quelqu'un des officiers qui marchaient devant lui répétait à haute voix le cri de : « Vive Théodore ! vive Théodore le libérateur ! »

A mesure que défilait ce singulier cortége, les paysans s'entre-regardaient, les enfants montraient du doigt à leurs mères les habits des laquais ou la robe turque de Théodore; et les mères ne songeaient guère à les réprimander, car elles ne comprenaient pas trop ce qui s'offrait à leurs yeux. Les hommes qui étaient accourus, l'œil curieux et le visage ouvert, s'assombrissaient sans mot dire. On leur avait annoncé un capitaine, un chef, un libérateur qui combattrait avec eux, qui leur apporterait des armes et des trésors : ils ne voyaient qu'un valet, leur jetant, comme aumône, un argent dont ils se sentaient humiliés, quelques armes que l'on chargeait, sans trop de précaution, sur des chars à bœufs, et

un homme dont la coiffure et la robe n'inspiraient ni le respect ni la confiance.

Théodore s'avançait cependant avec une gravité qui ne se déconcertait de rien, sans faire attention à l'air de surprise des Corses, et sans s'étonner que les acclamations eussent fait place au silence. Giafféri, Orticone, Paoli, après eux Savério et les pères des communes se présentèrent; il leur tendit la main, avec l'intention évidente qu'ils la baisassent. Giafféri la prit par un mouvement assez vif, et, au lieu de la baiser, il la secoua.

— Que fais-tu? dit rapidement Orticone, placé près de lui : on nous regarde.

— Je ne puis faire davantage, répondit aussi précipitamment Giafféri, sans quitter la main de Théodore.

— Et ce soir, personne ne lui obéira, ajouta le chanoine.

Giafféri fronça ses noirs sourcils avec un visible effort ; puis, au même instant, il s'inclina, pressa respectueusement la main de Théodore sur sa poitrine, et se retira. Orticone et Paoli l'imitèrent ; et tout ce qui était là s'inclina, lorsqu'on eut vu les trois chefs du pays rendre au nouvel arrivant ce solen-

nel hommage. Les officiers répétèrent leur cri auquel enfin quelques voix répondirent, et le cortége se remit en marche.

Les trois chefs étaient demeurés seuls en arrière.

— Eh bien ! dit Paoli avec un profond soupir, qu'en pensez-vous après l'avoir vu ?

— Cet homme ne saurait être roi ni capitaine, dit Giafféri.

— Et maintenant, pourtant, reprit le chanoine, les choses sont trop avancées pour être remises en doute. Que pouvons-nous faire, sinon le soutenir et le proclamer ?

— Et s'être engagé à le servir ! s'écria Giafféri.

— A le servir ! non, dit Paoli ; mais servir, en sa personne, la Corse qu'il représentera désormais.

— Les anciens Romains, ajouta Orticone, avaient lié une poignée de foin autour d'une pique ; et, tout méprisable qu'il fût, ce grossier étendard ne les en conduisit pas moins à la victoire. Celui-ci, du moins, a devant lui les armes de notre patrie, nous combattrons pour elle, et si nous sommes vainqueurs, la Corse n'en sera pas moins délivrée.

— Il faut donc qu'elle le soit ! dit Paoli ; ce serait trop de donner sa liberté sans acquérir son indépendance.

— Pauvre Corse ! ajouta Giafféri avec un long soupir, et en répétant ce qu'il avait dit une autre fois ; tu méritais pourtant mieux de tes enfants !

Et ils suivirent à leur tour le chef qu'ils s'étaient si douloureusement donné.

De leur côté, les habitants des villages rentrèrent dans leurs demeures ; les femmes et les enfants retournèrent au milieu de leurs familles ; on reprit le cours des occupations ordinaires ; et, seulement le soir, quand avaient cessé les travaux de la journée, quand les enfants et les pères se trouvaient réunis autour d'un large brasero de fer rempli de charbon, que la fraîcheur rendait encore nécessaire, on parlait de l'arrivée de l'étranger. Beaucoup de pays, et, dans le nôtre, beaucoup de provinces avaient des veillées où les jeunes filles se rassemblaient, où se chantaient de vieilles chansons, où se répétaient de merveilleux contes dans lesquels les fées à la baguette bienfaisante, les méchants seigneurs, ou les enchanteurs amoureux, te-

naient toujours leur place : c'étaient encore de curieux et respectables restes de ces mœurs du moyen âge, mœurs véritablement nationales parmi nous, qui mériteraient quelque chose de mieux que de servir de texte à des faiseurs de romans ou de déclamations à des faiseurs de phrases. Chaque jour, pourtant, ces souvenirs se perdent ou s'altèrent. En Italie, les traditions poétiques remplissent les belles soirées, ou charment les loisirs fatigués du pêcheur ou du gondolier. Chacun de nous a pu entendre des vers de l'Arioste ou du Tasse, répétés encore de loin en loin par quelque conducteur des rares gondoles de Venise, par quelque vieux matelot des barques de Castellamare. Et, plus d'une fois, aux bords du golfe de Naples, lorsque venait le soir, et que le ciel, coloré encore par la chaleur qui suit le jour, n'était pas encore éclairé par la lune, lorsque les flots reposaient sous une lueur douteuse, lorsque descendaient doucement le repos animé et l'ombre lumineuse qui contribuent à l'enchantement de ces beaux rivages, plus d'une fois moi-même, me glissant sur le sable, à l'abri de la pyramide mobile d'un vendeur d'eau glacée, j'ai,

pendant des heures charmantes, écouté les récits empruntés aux poëtes et répétés aux matelots de Mergellina, les hauts faits de Roland, les douleurs de Genièvre, ou les mélancoliques amours de Zerbin; puis, de temps en temps, après ces récits, quelque strophe retrouvée entière dans la mémoire du narrateur, quelque comparaison de la jeune fille et des roses, qui faisait sourire les jeunes garçons, quelque combat de Roland ou de Ferragus, qui jetait les jeunes filles dans une admiration bruyante; puis, tandis que le conteur reprenait son discours, la lune se levait, les flots se couvraient de lumière et prenaient une voix pour saluer la nuit; le ciel se revêtait de sa tiède fraîcheur, et versait, de toutes parts, je ne sais quelle invisible harmonie; de légères vapeurs s'élevaient du sein du Vésuve; de suaves odeurs descendaient des collines, comme pour s'unir à cette émotion de la nature; les récits s'achevaient, les grands combats et les grandes amours demeuraient dans la mémoire et dans le cœur, et une courte prière adressée à la madone la plus voisine terminait cette soirée poétique et féconde.

La Corse n'a pas cette poésie des chants;

elle n'a pas même celle des aspects et des paysages, car les siens sont incultes, sauvages peut-être, malgré son ciel italien ; mais elle a le culte des souvenirs ; mais les veillées de ses cabanes ont des récits et des auditeurs, récits d'histoire et non de fables, vieux souvenirs de la vieille patrie, redits par les grands-pères aux enfants, non-seulement pour faire passer les heures, mais pour les diriger dans le cours de leur vie; leçons des anciens temps données aux temps à venir, et qui sont écoutées et retenues d'âge en âge. Là, on dit, confusément sans doute, mais on dit comment la Corse a été reine, et comment elle est devenue esclave ; on parle de Ugo Colonna, de Sampier d'Ornano ou de Vincentello d'Istria ; on fait retentir les noms de Morosaglia, de Bastelica ou de Rostino. Quand la veillée est faite et que l'on va regagner sa couche, on ne sait assurément pas les hauts faits ni l'histoire, mais on sait qu'il y a eu en Corse des hommes qui l'ont défendue, des guerriers qui sont morts pour sa liberté; on sait que l'on a eu des aïeux, qu'on a une patrie, qu'on aura un honneur ; et quand les hommes ont ce sentiment dans le cœur, mettez-leur un fusil sur l'épaule,

donnez-leur ensuite leur pays pour juge et Dieu pour recours, et vous pressentirez ce qu'ils peuvent être.

Les Corses demeurèrent un peu étonnés du roi Théodore.

CHAPITRE XIV.

Après la délivrance de Paul Trémadino, le chevalier de Montry s'était mis en route, ainsi qu'il l'avait annoncé, pour aller à Saint-Florent, à Calvi, et peut-être jusqu'au golfe de Sagonne. Son équipage, qu'il avait refait à Bastia, se composait de quelques petits chevaux, dont un de bât, d'un palefrenier italien, et d'une façon de valet français, appelé Lazare, qu'il avait rencontré sur le port de Bastia, et dont il s'était assez légèrement accommodé. Lazare était un des derniers représentants de cette race d'honnêtes gens auxquels

Hamilton a donné l'immortalité dans la personne de Termes. Il avait passé longtemps à Paris, au service des demoiselles de l'Opéra ; puis il était devenu vivrier, comme on disait alors, par la protection d'un laquais de M. Duverney. En Italie, il s'était fait prendre la veille d'une bataille : un seigneur milanais l'avait emmené à Gênes, où il avait été valet de place ; et le chevalier, qui s'était servi de lui durant son séjour à Gênes, l'ayant retrouvé à Bastia, avait consenti d'autant plus volontiers à le prendre, que Lazare avait toujours à lui faire mille récits de Paris et des belles dames qu'il y avait laissées.

Le voyage de M. de Montry s'était assez bien passé, quoique dans une solitude presque complète. Il avait traversé la Balagne couverte d'oliviers, avait gagné Calvi ; puis, étant remonté vers le nord pour aller inspecter le golfe de Saint-Florent, sans avoir l'air de faire une reconnaissance en règle de ce point important, il songeait à longer le cap Corse, afin de s'assurer de la position des petits forts qui le défendaient, quand un accident le força de revenir à Bastia. Il y rentra en effet ; et peu après son retour, il alla voir le provéditeur

Rivarola, qu'il trouva sortant de l'église des Jésuites. Rivarola le retint à dîner. Le repas fut assez long, mais peu animé, le provéditeur avait l'air soucieux ; et dès qu'ils furent seuls :

— Vos amis les Corses sont plus endiablés que jamais, dit-il ; en avez-vous rencontrés encore et qui vous touchassent autant le cœur, durant votre course en Balagne ?

— J'en ai rencontré assurément, car, sans cela, je serais mort de faim.

— Et venez-vous encore me demander la grâce de quelque honnête homme qui s'en ira courir la montagne ?

— Non, je n'ai point de grâce à vous demander : mais je ne sais ce que vous entendez par courir la montagne.

Rivarola lui expliqua ce qui s'était passé entre Claire Catalanzi et Paul Trémadino, comment l'affront avait été public, comment la vengeance avait été déclarée, et comment Paul s'était réfugié dans la chaîne des monts, du côté de Rostino.

— Il sera bientôt pris, dit M. de Montry, si Lucien est à sa poursuite, et si les villages envoient contre lui.

— Vous ne connaissez pas encore leurs

mœurs, répondit le Génois : les villages ne feront rien ; c'est là une querelle personnelle, à laquelle ils ne prendront point part. Aussi longtemps que Lucien vivra, la vengeance ne regardera que lui ; s'il était tué par Paul, le vieux Savério prendrait probablement sa place ; et, si Savério succombait, à son tour, quelqu'un de ses parents accepterait la tâche commencée. Mais la justice, je veux dire celle des lois, est impuissante en tout ceci, parce que ces hommes se gouvernent d'après leur justice à eux, justice barbare, si vous voulez, et que je qualifierais bien plus sévèrement si l'on pouvait nous entendre, mais efficace, infaillible, et qui appartient exclusivement à leurs mœurs. A vos yeux et aux miens, Lucien, s'il tue Paul, sera coupable d'assassinat : aux yeux de ses concitoyens, il n'aura commis qu'une action fort simple. Le ferai-je poursuivre ? il gagnera la montagne, à son tour ; et pour lors, chaque chevrier, chaque pâtre, chaque jeune fille allant d'un hameau dans un autre, lui serviront d'espions ou de pourvoyeurs. Au moment où je vous parle, Paul Trémadino est aussi parfaitement instruit, dans sa retraite, de tout ce qu'il lui importe

de savoir, que s'il était au milieu de sa famille. Qu'il tue Lucien, ou que Lucien le tue, le survivant sera pour la famille du mort un objet de solennelle vengeance ; pour les autres, il ne sera pas même un objet de haine. Ce ne sera pas un brigand, mais un bandit, c'est-à-dire, un homme hors de la loi ordinaire, mais non pas hors de l'honneur.

— Et les familles ne recourent pas à la protection des lois pour faire tomber la tête de celui qui leur a enlevé leur père ou leur frère ?

— Loin de là. J'aurais, assurément, en temps de paix, plus d'un moyen d'atteindre et de punir ; mais la punition infligée par les lois ne paraît pas une vengeance aux familles; celle-là, disent les savants du pays, est le fait de la société qui se défend, mais non l'expiation nécessaire à la famille qui la réclame.

— Et la république n'a pu réussir à désarmer les habitants, à l'époque où elle était souveraine paisible ?

— Elle l'a essayé : quiconque possédera l'île l'essaiera de même.

— Je n'ai donc qu'à me recommander à mon patron et au vôtre ; car il y a, de par l'île, un

coquin qui, parce que je l'ai appelé espion, m'a déjà tiré un coup de fusil, par suite duquel j'ai été pris. Je crois l'avoir aperçu de loin, derrière moi, du côté de Saint-Florent, et probablement je le retrouverai encore.

— Cela est probable, en effet, à moins que le roi Théodore n'ait levé une compagnie de tous les coupe-jarrets de cette espèce pour s'en faire des gardes du corps.

— Le roi Théodore? qu'est-ce que ce roi-là?

— Quoi! n'en saviez-vous rien? C'est un roi que les Corses se sont donné.

— Cela n'est pas possible.

— Cela n'en est pas moins certain : un roi en robe de chambre turque et en bas de soie gris, un roi qui a une cour et des ministres.

— Vous vous moquez de moi, monsieur le provéditeur.

— Je me moque tout au plus de la liberté corse : pour une fille si fière, elle a fait un sot mariage.

— Mais, de grâce, expliquez-vous. Qu'est-ce que ce roi, ces ministres, cette robe de chambre? tout cela ensemble fait un mélange où je ne comprends rien.

— Et pourquoi voulez-vous comprendre? est-ce que les peuples comprennent ordinairement ce qu'ils font? Il est arrivé, par un bâtiment marchand de Livourne, un homme en robe de chambre turque, avec un chapeau à panache et des souliers à boucles de diamants. Il a débarqué près d'Aléria pour imiter Sylla; on l'a créé roi pour en faire quelque chose; et lui, qui a pris l'affaire au sérieux, il a nommé Louis Giafféri grand général, Hyacinthe Paoli grand trésorier, et le chanoine Orticone chancelier du royaume.

— Voilà qui est tout à fait rare. Il a donc amené une armée?

— Il a apporté quatre mille fusils.

— Des trésors?

— Six cents paires de souliers et trois mille sequins.

— Je vous en prie, monsieur le provéditeur, parlons raison.

— Sans vous faire tort, monsieur le chevalier, la raison est plus souvent de mon côté que du vôtre.

— Mais écoutez : on ne proclame pas un roi parce qu'il apporte six cents paires de souliers et quatre mille fusils ; et des hommes

comme Giafféri ou Orticone ne consentent pas à servir un aventurier sans quelque secret motif.

—Un aventurier qu'on fait roi s'établit quelquefois précisément par ce qui lui manque ; mais ce que vous entrevoyez est précisément aussi ce qui m'inquiète. Il est bien évident qu'aucun des véritables chefs des insurgés ne se serait soumis, s'ils n'eussent voulu, par là, préparer les voies à quelque autre établissement. Cet homme même n'eût pas osé se présenter, s'il n'était soutenu secrètement par quelque puissance ennemie de Gênes. Qu'en pensez-vous, chevalier?

— Je pense que je suis un grand nigaud de n'avoir pas été débarquer au port d'Aléria. Mes amis de Paris m'auraient toujours bien fait une pacotille suffisante pour la royauté. En vendant ma terre des Hautes-Maisons, j'aurais eu un fort joli navire et de fort bons fusils; je serais roi : on m'appellerait Hector premier, et je vous ferais la guerre.

— Vous ne pensez pas autre chose? reprit le provéditeur en fixant les yeux sur le chevalier.

— Mon oncle avait bien raison de dire que

je ne faisais rien à propos, reprit celui-ci. Voyez la belle occasion : un royaume perdu ! Il n'y avait qu'à se baisser pour le prendre, et je n'y ai pas songé. Je veux dire cette histoire au comte de Saxe : nous jouerons aux trois dés ma Corse contre sa Courlande. Comment appelez-vous ce roi qui est venu sur mes brisées ?

— Théodore.

— Eh bien ! Théodore est un usurpateur, car j'étais arrivé avant lui. Que diable ! ce ne sont pas là des procédés de gentilhomme. Est-il gentilhomme ce roi-là ?

— Il est baron, à ce que disent ses flatteurs.

— Baron ? de quel pays ?

— Baron allemand.

— Baron allemand ! Il y a de quoi se prendre d'être supplanté par un baron allemand.

— Baron de Westphalie.

— De Westphalie ! c'est un franc-juge. Provéditeur, prenez garde à vous ! Ah ! vous ne savez pas combien vous perdez, et la Corse, et la république de Gênes, à ce que Théodore ait pris ma place ! J'aurais été un roi !... Et que j'aurais eu bonne grâce à l'Opéra, ou

chez mademoiselle Gaussin! Vous ne connaissez pas mademoiselle Gaussin, provéditeur? On aurait annoncé partout le roi Hector! Et quels soupers j'aurais donnés!

— Vous prenez tout ceci bien en plaisanterie, dit le soupçonneux Rivarola : la chose ne sera peut-être pas si gaie pour M. de Neuhoff.

— Neuhoff! comment dites-vous? Et quel est celui-ci?

— Eh! monsieur, vous me feriez perdre patience. M. de Neuhoff est le baron de Westphalie, l'aventurier, le roi Théodore.

— Je vous demande pardon, mais il faut que je m'asseie, ou que vous me souteniez. A ce coup-ci, je vous le cède : le roi Théodore est Théodore de Neuhoff?

— Assurément.

— Voilà que toute la Corse me doit du respect. J'ai été le beau-frère du roi... Attendez : non, je dis une sottise. Ah bien! provéditeur, vous pouvez ajouter quelque chose au compte de mes duels.

— Est-ce que vous connaissez le baron de Neuhoff, monsieur le chevalier?

— Si je le connais! demandez à l'Hôtel de

Soissons ; demandez aux demoiselles de l'Opéra ; demandez à tous les mousquetaires gris et noirs.

— Quoi? le baron de Neuhoff a été en France?

— Je le crois vraiment bien ; et sa sœur donc qui était à madame la duchesse d'Orléans? Blonde et de si beaux cheveux! les yeux bleus et un si doux regard! une taille de nymphe! une vertu de cour! Je suis sûr que vous en auriez été amoureux vous-même.

Rivarola appela un secrétaire, ajouta quelques mots au bas d'une lettre, et donna l'ordre qu'on fît sur-le-champ partir un aviso pour Gênes ; puis, il se rapprocha d'un air qui voulait être plus ouvert. Le chevalier se regardait dans une glace.

— Je suis sûr, dit-il au Génois, que la couronne n'ira pas si bien à son visage qu'elle eût été au mien. Il a eu tort, et je le lui dirai.

— Vous le lui direz! vous comptez donc vous rendre auprès de lui?

— Mais, monsieur le provéditeur, pour qui me prenez-vous, je vous supplie? Voilà un homme avec qui, pendant plus d'un an, j'ai mené la plus agréable vie du monde ; un

homme qui a une sœur blonde et pour qui je me suis battu trois fois ; un homme à qui j'ai enlevé mademoiselle de Tlemcy, et qui vient de m'enlever une couronne ! Nous nous trouvons en pays étranger, il devient roi, et vous voulez que je l'abandonne dans sa disgrâce? Fi ! cela serait trop mal. J'irai le voir, si vous le permettez, et si l'on sait où il est.

— Il doit être, en ce moment, du côté de Corte.

— Demain, je pars pour Corte. Je ne vous demande point vos ordres.

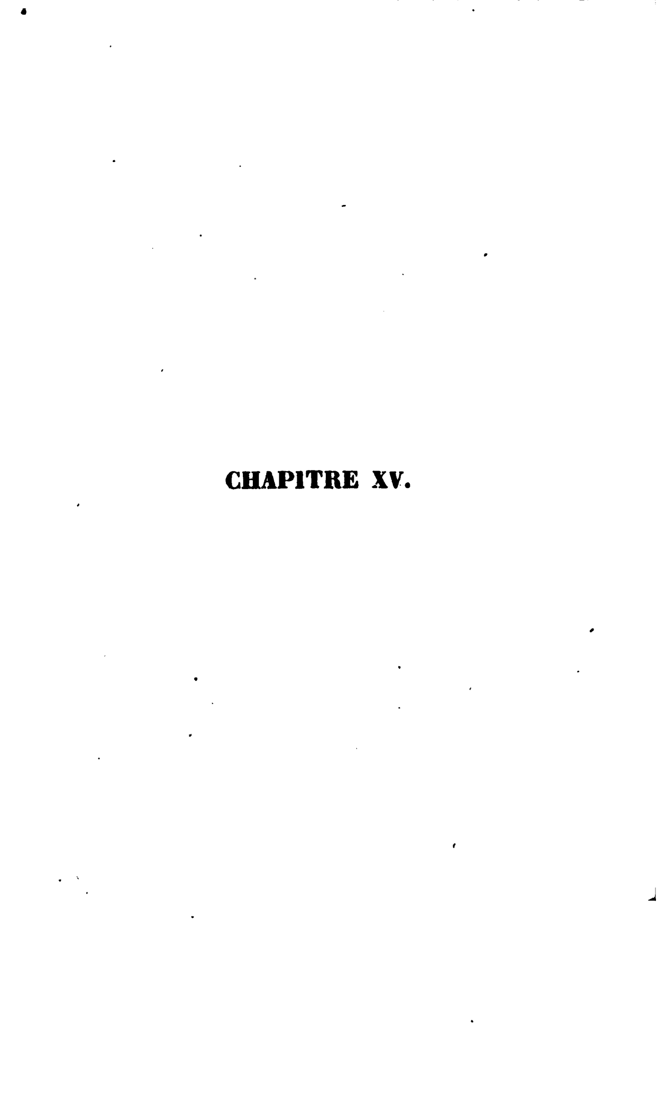
— Non : mais je désire bien vous revoir au retour.

— Vous pouvez en être assuré : je manquerais à mon devoir en agissant autrement.

Ils se séparèrent.

— Eh bien ! dit Rivarola en rentrant dans son cabinet, j'en saurai toujours, par lui, autant que j'aurai besoin d'en apprendre.

— Voilà, dit de son côté le chevalier en regagnant son logis, un homme qui a fait une belle dépêche et une conversation qui lui a bien profité. Il n'y a que les étourdis qui sachent faire de la diplomatie.



CHAPITRE XV.

Le premier soin du chevalier, en rentrant chez lui, avait été d'écrire à Savério la lettre la plus franche et la plus amicale. Il n'essayait pas de lui donner des consolations dont il savait bien que le vieillard n'accepterait aucune; mais il mettait à sa disposition le peu d'appui dont il pouvait disposer; il suppliait Claire et son père de compter sur lui comme sur un frère ou sur un fils, et de l'appeler dès qu'ils voudraient le voir. Lui-même, ajoutait-il, aurait couru auprès d'eux, s'il n'eût craint d'irriter encore leur douleur par sa présence, puisqu'il

se trouvait la cause, bien innocente cependant, de tout ce qui venait d'arriver. Il se tenait pour obligé envers eux, non-seulement par le souvenir de leur amitié, mais aussi par le chagrin qu'il avait d'avoir contribué à ce malheur qu'il ne lui était pas permis de venger. Il espérait au moins que la déclaration unanime de tous les habitants de Venzolasca, le témoignage du curé, l'indignation générale avaient assez fait éclater l'évidence, pour qu'il pût espérer que son retour n'aurait aucun inconvénient; mais il croyait devoir à la jeune fille et à son père d'attendre leur permission pour reparaître près d'eux; et il demandait avec instance que cette permission lui fût donnée le plus tôt possible.

Savério répondit que sa fille et lui étaient touchés de la démarche du chevalier; que, loin de lui en vouloir, ils avaient vu avec reconnaissance quel empressement il avait mis à délivrer un Corse condamné à mort; qu'ils ne lui imputaient en rien les soupçons ni l'outrage de Paul, encore qu'il eût semblé en être le prétexte; mais que la convenance, et aussi le violent chagrin de Claire, ne permettaient pas que le chevalier revînt de quelque temps

parmi eux. Il pouvait l'assurer cependant que ses amis de Venzolasca comptaient sur lui dans l'occasion, et le priait seulement d'être utile à Lucien, si Lucien, éloigné de la maison paternelle, depuis le jour où la vengeance avait été dénoncée, pouvait avoir besoin de lui.

Cette lettre modifia quelque peu les projets de M. de Montry, et peut-être se fût-il dirigé tout d'abord vers les lieux où il pensait pouvoir trouver son baron de Westphalie, s'il n'eût cru plus prudent de laisser endormir les soupçons relativement à ses projets, et d'attendre que les événements eussent amené quelque chose de plus positif. Sur ces entrefaites, et à quelque temps de là, l'on eut à Bastia la nouvelle qu'après une assez longue suite de combats partiels, où les avantages avaient été balancés, Théodore, accompagné du grand général Louis Giafféri, avait engagé une action presque générale; que le succès avait couronné ses efforts, que les Génois s'étaient retirés sans éprouver toutefois de pertes bien considérables, et que Giafféri était entré à Corte où Théodore l'avait suivi.

Ce rapport causa plus d'impatience que de chagrin au provéditeur Rivarola. Il savait le

peu de ressources des Corses; il croyait bien que tous les efforts de leur courage ne pourraient aboutir qu'à des succès passagers. Mais ce roi nouveau qui venait de remporter un avantage devait, par cela seul, prendre plus d'influence dans le pays, y prolonger la résistance, et reculer la pacification de l'île. Rivarola donna sur-le-champ des ordres pour que tous les arrivages de l'étranger fussent surveillés avec une extrême rigueur, et de manière à ne laisser parvenir aux insurgés des secours d'aucune espèce. Il envoya Meldigozzo prendre le commandement d'un petit corps d'éclaireurs destinés à battre le pays autour de Corte; puis, après quelques réflexions, il fit prier le chevalier de Montry de se rendre chez lui. Le chevalier, malgré l'impatience qu'il affectait de partir, s'était subitement attardé de jour en jour, au gré de quelques belles Génoises qui maudissaient à Bastia la guerre, et l'éloignement de leur patrie. On prétendait qu'il avait beaucoup de crédit parmi elles : il le laissait dire, n'en parlait jamais, ne semblait occupé que de leur plaire; et quand le provéditeur le mettait sur le sujet du roi Théodore, ne répondait que par des regrets

infinis de la nécessité de quitter de si aimables personnes. Mais, parce qu'il ne faisait rien comme un autre, on trouva, un beau jour, quand on le vint chercher de la part du provéditeur, qu'il était parti le matin avec Lazare et deux chevaux seulement sans dire où il comptait aller. On dépêcha d'abord après lui sur les routes, et l'un des messagers le rencontra enfin au-dessus et à l'extrémité des étangs de Biguglia. Il lui remit une lettre de Rivarola, et lui demanda ses ordres en réponse.

— Mon ami, dit le chevalier, baisez les mains à monsieur le provéditeur : dites-lui qu'il fait si chaud que je ne saurais revenir sur mes pas; que je le remercie très-humblement de m'avoir appris la victoire du roi Théodore, et que, dans quelque temps, j'espère lui rendre bon compte de tout ce que j'aurai vu. Je me dirigeais vers Venzolasca pour voir mes amis les Catalanzi; mais je change de marche, et je vais à Corte. Par le temps qui court, il faut prendre les royautés au passage. Lazare, mon trésorier, donnez une piastre à cet homme, et adieu.

Le messager repartit, et le chevalier, chan-

geant en effet de marche, se dirigea par la montagne vers la vallée, ou plutôt le ravin, au fond duquel le Golo roule ses eaux. La route qui conduit aujourd'hui de Bastia jusques à Corte, et de Corte jusqu'au golfe d'Ajaccio, n'était alors que fort imparfaitement tracée. Quelques ponts à arches aiguës, si étroits qu'une voiture pouvait à peine les traverser, défendus par de petits ouvrages, ou couverts par une façon de tour crénelée, avaient été construits par les Génois aux points où le passage du torrent était le plus nécessaire. En bien d'autres endroits, il fallait descendre le long de pentes presque perpendiculaires, traverser des gués, remonter le long de rochers à pic; et le voyage, sans être dangereux, était difficile et pénible.

M. de Montry ne cheminait pas moins au milieu de cette solitude sauvage. Il avait passé la première nuit à la belle étoile, la seconde dans une cabane au moins médiocre; et comme le troisième jour avançait, et que la valise de provisions placée sur le cheval de Lazare se trouvait vide, il envoya son confident chercher un peu de pain et de vin dans un petit hameau qu'on apercevait au loin. Quant à lui,

il continuait sa route aussi gaiement que s'il eût été entre Meaux et Paris, pensant assez à la France, beaucoup à la mission dont il faudrait rendre compte à M. le cardinal, et plus souvent encore à ses amis de Venzolasca, à la douleur de Claire, à l'affliction de Savério.

Cependant le temps marchait, et Lazare ne revenait pas. Le chevalier avait ralenti le pas de sa monture, et descendait doucement dans la gorge étroite et pittoresque où le pont de Vignale donne aujourd'hui un assez facile passage. La chaleur était lourde, le ciel couvert, les eaux se brisaient avec fracas au milieu des rocs sur lesquels elles bondissaient; et la descente devenait presque dangereuse à cause de la fatigue du cheval et de l'aspérité du chemin. Deux fois M. de Montry sentit son coursier s'abattre, deux fois il le releva d'une main ferme; mais alors il s'aperçut avec chagrin que, pendant sa rêverie, il avait abandonné le sentier tracé. Remonter en arrière était impossible; aller en avant était dangereux. Une mousse courte et fraîche qu'entretenait l'humidité du torrent rendait les roches si glissantes, que le cheval n'osait plus y hasarder son pied; un immense morceau de granit,

détaché par quelque convulsion de la nature, semblait barrer le passage; des arbustes épars pendaient çà et là, des pierres roulaient de tous côtés sous les pas; le cheval ni le chevalier n'étaient plus qu'en équilibre au-dessus du torrent.

M. de Montry jeta les yeux autour de lui, et, loin vers le haut des collines, il aperçut un homme qu'il crut d'abord être Lazare. Il lui fit signe de loin et l'appela d'un long cri. L'homme s'arrêta debout et se montra sur le haut du rocher. Au premier instant, M. de Montry crut reconnaître en lui Jérôme Ampugnani, cet espion qui lui avait promis une haine éternelle, et qui déjà sur la plate-forme d'Antisanti avait voulu lui donner la mort. Mais cette pensée ne fit que lui traverser l'esprit, quoique Lazare, qui connaissait Jérôme, l'eût prévenu deux ou trois fois que l'espion rôdait sans cesse autour d'eux. Il revint ensuite à croire que c'était Lazare lui-même; mais ce ne pouvait être Lazare, puisque celui-ci était à cheval, et que l'étranger venait à pied. L'inconnu fit un long circuit : il se montra sur une autre colline, d'où il pouvait distinguer un peu mieux ce qui se passait dans

le vallon; puis il se perdit sous les arbres touffus, où sans doute se trouvait le chemin. M. de Montry pour lors essaya de faire quelques pas encore : son cheval glissa, s'abattit, se releva, retomba. Il allait rouler dans le torrent, lorsqu'un paysan corse, sortant tout à coup de derrière le rocher, saisit la bride, soutint la bête chancelante; et, sans regarder M. de Montry, dirigea le cheval d'abord vers le fond de la gorge, où quelques troncs d'arbres, posés sur des amas de cailloux, lui donnèrent moyen de passer, puis sur la pente opposée qu'il gravit non sans peine. Alors il tourna la tête, et lui dit d'un ton de reproche amical :

— Vous voilà en sûreté, monsieur; mais une autre fois tâchez donc de ne pas essayer une pareille descente.

— C'est vous, Lucien! s'écria M. de Montry, vous qui venez encore à mon secours.

— Le secours est bien peu de chose; pourtant il est venu à propos, répondit Lucien en posant son fusil près de lui. Mais, oserai-je vous demander où vous allez par cette route qui doit être remplie de maraudeurs?

— J'allais trouver à Corte celui que vous

appelez le roi Théodore. Je n'ai pas grand souci des maraudeurs génois, puisque mon ami Meldigozzo commande par ici ; et quant aux Corses, vous m'avez appris à me confier en eux.

— Vous avez raison, monsieur : on pourra toujours aller, une bourse à la main, dans l'île, quand nous en serons les seuls maîtres ; je n'en dis pas autant lorsque les étrangers y commandent.

— Ne parlons pas de moi, Lucien ; mais, je vous en prie, donnez-moi des nouvelles de votre sœur et de votre père. Si vous pouviez deviner tout ce que j'ai eu de chagrin de cette funeste offense !

— L'offense ! elle sera réparée, ou j'y laisserai la vie : voici longtemps déjà que je suis sur les pas de Paul Trémadino ; mais je l'atteindrai, s'il plaît à Dieu. Mon père ! il est tranquille parce qu'il sait bien que je remplirai mon devoir ; ma sœur ! elle ne vit pas : elle attend de moi le droit de vivre.

— Paul n'a-t-il donc rien fait pour réparer sa faute, ou n'a-t-il pas su combien il était coupable ?

— Il doit l'avoir su, monsieur, car sa vieille

mère est venue, tout en pleurs, chez notre oncle l'abbé, le prier de dire qu'elle était seule fautive, que des rapports mensongers envoyés par un nommé Jérôme Ampugnani, qui avait contre moi un vieux ressentiment, avaient égaré son esprit, et qu'elle avait mis la rage au cœur de Paul qui se défendait toujours d'accuser Claire.

— Jérôme Ampugnani! n'est-ce pas un espion au service des Génois?

— C'est un métis, que nous avons toujours soupçonné sans avoir de preuves positives : mauvais homme, au demeurant, et dont on a mal parlé à Livourne, à propos de quelques coups de couteau.

— Et malgré le repentir de sa vieille mère Paul n'est pas descendu de la montagne pour se réconcilier avec vous tous, pour se mettre aux genoux de Claire, pour demander et obtenir sa main?

— Il ne le pouvait pas : vous ne le lui auriez pas conseillé. Ce n'est pas quand le danger est là que l'on s'humilie et qu'on reconnaît une faute. Lui donner la main de Claire! en supposant qu'il en fût digne, et il ne l'a pas été, en supposant qu'il fût aimé de ma

sœur, et je l'ignore, nous n'aurions pu la lui donner sans une réparation obtenue par les armes. Je crois être bien près de la trace de Paul : je le trouverai ; le reste regardera mon père, et, à défaut de mon père, ceux qui portent notre nom. Qu'importe ce qui arrivera de moi, pourvu que Claire soit vengée !

— Vous êtes un noble jeune homme, Lucien : votre amitié honore et votre voix réchauffe le cœur.

— Mon Dieu, je ne suis qu'un pauvre Corse, mais à qui l'on a fait comprendre ce que l'honneur exige. Dans votre pays, en Italie, en Europe, si vous voulez que je me serve de ce mot, on dit que nous sommes des barbares parce que nous portons un fusil qui nous sert, au lieu de porter, comme les Français, une épée qui ne sert pas ; on dit que nous sommes des barbares parce que nous dénonçons la vengeance à notre ennemi, au lieu de le tuer en trahison, comme à Venise ; on dit que nous sommes des barbares parce que nous faisons payer le sang et l'honneur avec du sang, au lieu de les évaluer en procédure et en or comme en Angleterre. Barbares ! soit : mais des barbares qui défendons nos femmes,

nos pères, notre patrie, qui ne demandons au ciel que du soleil, aux hommes que l'oubli, à Dieu que la liberté !

— Ah ! je voudrais vivre et combattre avec vous.

— Combattre ? peut-être, monsieur : mais vivre ? cela ne serait possible, ni à vous, ni à personne de ceux qui n'ont pas nos habitudes. Je suis bien jeune, mais, enfin, j'ai vu d'autres villes, un autre pays : rien dans les idées, rien dans les mœurs n'a de rapports avec nous. Quels sont nos voisins les plus proches ? les Elbois ou les Sardes. Eh bien ! ceux-là sont Italiens, ceux-ci Espagnols. Il n'y a de Corses que nous ; nous sommes Corses et pas autre chose ; point bonnes gens, point aimables, point habiles aux arts, mais gens d'honneur et de sentiments profonds, loyaux envers Dieu, fidèles envers nous-mêmes...

— Et généreux envers les autres, mon cher Lucien.

— La générosité que l'on a pour les autres n'est jamais qu'une satisfaction que l'on s'accorde à soi-même. Ne prononçons jamais ce mot, monsieur. Vous aviez noblement tenu votre parole à Bastia : ce n'est pas votre faute

si celui à qui vous aviez rendu la vie et la liberté n'en a fait qu'un coupable usage, mais votre dette était bien acquittée.

— Permettez-moi de ne me croire quitte que lorsque je verrai le bonheur rentré dans votre maison, et la liberté dans votre île.

— Attendez! attendez! monsieur, interrompit brusquement Lucien. Quelqu'un s'approche là-haut, à l'abri du feuillage; c'est peut-être Paul Trémadino!

— Ce sera sans doute Lazare, mon valet, que j'ai envoyé avec un cheval...

— Non, celui-ci est à pied.

— C'est, pour lors, un paysan que j'ai aperçu de loin, et à qui j'avais fait signe de venir à mon aide.

Lucien et le chevalier étaient alors sur le haut du sentier, en un endroit où la colline tourne, et placés de telle façon que celui des deux qui était avancé vers le bord de la route se trouvait seul en vue, l'autre devant nécessairement passer derrière lui. Une masse de rochers surplombait si fort au-dessus d'eux, et le chemin descendait si rapidement au détour, que, même en se tenant debout, on avait le visage presque caché, mais la poi-

trine et le corps tout à fait découverts. Deux hommes avaient effectivement paru sur les deux versants opposés de la vallée : l'un, c'était Paul Trémadino, s'avançait avec précaution, la tête en avant, le fusil en arrêt; mais il n'avait pu être aperçu ni de Lucien, ni du chevalier, car il gravissait le rocher presque au-dessus d'eux, et ne les voyait pas lui-même, quoiqu'il entendît le bruit confus de leurs voix; l'autre paraissait être le paysan que M. de Montry avait appelé, et qui tournait depuis un moment dans les arbres, comme pour chercher à reconnaître plus distinctement quel était ce voyageur en péril. Celui-là était vêtu en berger, plutôt qu'en chasseur; mais à la manière dont il jouait avec sa carabine on pouvait supposer qu'il avait une longue habitude des armes. Il se glissa sans bruit au long des rochers, franchit une petite chute d'eau, toujours en détournant le visage comme pour se cacher, remonta quelques pas, et se trouva enfin à côté du bloc de granit d'où Lucien était sorti naguère. De ce point, et à quarante pas de distance environ, il voyait en face M. de Montry qui venait de se lever au bord de la route. Une exclamation

de joie s'échappa de sa poitrine : il fit un pas en arrière pour bien assurer son pied, et arma sa carabine. Mais l'exclamation avait été entendue : le chevalier tourna vivement les yeux vers lui.

— L'espion ! s'écria-t-il.

—L'espion ! répéta d'une voix étonnée Paul Trémadino qui arrivait, en cet instant, à quelques pas du chevalier, sur le flanc de la colline.

Lucien ne dit rien; mais son oreille exercée avait entendu le bruit du chien armé par Jérôme Ampugnani. Il se précipite pour saisir le fusil qu'il avait posé par terre, le ramasse, et, dans ce mouvement rapide, passe devant M. de Montry qui se trouva sous le rocher.

Jérôme avait mis en joue; le coup partit et fut mortel. Lucien le reçut dans le cœur; il tomba : son fusil échappa de sa main.

— Assassin ! s'écria M. de Montry, en ramassant l'arme, j'aurai ta vie !

— Ah ! je me suis trompé ! dit froidement Jérôme; voyons à mieux faire.

Il n'acheva pas. Paul avait vu le coup. Il avait entendu le mot d'espion, le mot d'assassin ; il tira. Jérôme fit un bond en arrière,

tourna sur lui-même, et tomba, la tête la première, au fond du ravin. La balle de M. de Montry brisa un arbuste, à la place même où Jérôme s'était appuyé.

Paul sauta sur la route.

— Qui donc a été frappé? dit-il.

Il se trouva en face du chevalier, qui, penché sur le corps de Lucien, cherchait à ranimer la vie, trop tôt éteinte dans ce noble cœur.

— Ah ! qui que vous soyez, s'écria celui-ci, aidez-moi à le secourir !

— Mort ! dit Paul; mort ! le frère de Claire !

— Êtes-vous donc Paul Trémadino ?

— Êtes-vous donc le chevalier de Montry ?

— Je suis l'ami, l'hôte, le frère de Lucien : et Lucien n'est plus !

— Ah! pourquoi m'avez-vous délivré à Bastia ?

En ce moment des cavaliers, conduits par Meldigozzo, que Lazare avait rencontré dans le hameau prochain, arrivaient le long du sentier où ils avaient entendu le bruit des armes.

— Fuyez ! dit le chevalier! fuyez, je ne pourrais peut-être pas vous arracher de leurs mains.

— Ah ! que n'est-ce moi qui suis mort ? Pauvre Claire ! elle verra Lucien sans vie ! elle me haïra davantage encore !

— Non, car je lui dirai que vous l'avez vengé.

FIN DU PREMIER VOLUME.

